BnF Gallica

Oeuvres complètes. T. 3 / Henry Becque

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Becque, Henry (1837-1899). Auteur du texte. Oeuvres complètes. T. 3 / Henry Becque. 1924-1926.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.

HENRY BECQUE

ŒUVRES COMPLÈTES

III

THÉATRE

PARIS
LES ÉDITIONS G. CRÈS & Cie
21, RUE HAUTEFEUILLE, 21
—
MCMXXIV

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE
DEUX CENTS EXEMPLAIRES SUR
VÉLIN PUR CHIFFON TEINTÉ
DU MARAIS, DONT DIX HORS
COMMERCE, NUMÉROTÉS DE
1 A 190 ET DE 191 A 200.

N° 30

Tous droits de reproduction, de traduction, d'adaptation et de représentation
réservés pour tous pays, y compris la Suède et la Norvège.

Copyright by " Les Éditions G. Crès et Cie ", 1924.

OEUVRES COMPLÈTES

DE

HENRY BECQUE

Photo Nadar

LA PARISIENNE

COMÉDIE EN TROIS ACTES

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de la RENAISSANCE, le 7 février 1885.

Reprise à la COMÉDIE-FRANÇAISE, le 11 novembre 1890.

Reprise au théâtre du VAUDEVILLE, le 18 décembre 1893.

Reprise au théâtre ANTOINE, le 19 avril 1899.

Reprise au théâtre national de l'ODÉON, le 25 avril 1907.

Reprise à la COMÉDIE-FRANÇAISE, le 18 janvier 1909.

PERSONNAGES

	Renaissance.	Comédie-Française (1850).	Vaudeville.	Comédie-Française (1909).
CLOTILDE. . .	Mlles Antonine.	Reichemberg.	Réjane.	Berthe Cerny.
ADÈLE	Gorius.	Lynnès.	C. Caron.	Lynnès.
DU MESNIL . .	MM. Bartel.	de Féraudy.	Lagrange.	de Féraudy.
LAFONT . . .	Vois.	Prud'hon.	H. Mayer.	Mayer.
SIMPSON . . .	Galipaux.	Lebargy.	Gauthier.	Numa.

La scène se passe à Paris, de nos jours.

LA PARISIENNE

ACTE PREMIER

Le théâtre représente un salon élégant. Au fond, porte à deux battants ; au fond également, à gauche, une deuxième porte à deux battants ; à droite, une fenêtre. Portes latérales, celle de droite, dans le milieu, à deux battants ; celle de gauche, simple et au premier plan. A droite, contre le mur, un meuble-secrétaire. En scène, à gauche, une table-guéridon et sur la table un buvard. Meubles divers, glaces, fleurs, etc.

SCÈNE PREMIÈRE

CLOTILDE, LAFONT

Au lever du rideau, la scène est vide. Clotilde, habillée, gantée, son chapeau sur la tête, entre par le fond, précipitamment. Elle tient une lettre fermée à la main. Elle va à la table, lève le buvard et cache la lettre dessous. Elle gagne le meuble-secrétaire, tout en tirant un trousseau de clefs de sa poche. Lafont paraît à ce moment. Il la voit là. Elle fait mine de fermer le secrétaire à triple tour. Lafont dépose son chapeau et s'avance sur Clotilde, très ému, en se dominant avec peine.

LAFONT

Ouvrez ce secrétaire et donnez-moi cette lettre.

CLOTILDE

Non. *Un temps .*

LAFONT

Ouvrez ce secrétaire et donnez-moi cette lettre.

CLOTILDE

Je ne le veux pas.

Un autre temps plus long que le premier.

LAFONT

D'où venez-vous?

CLOTILDE

Ah! C'est autre chose maintenant.

LAFONT

Oui, c'est autre chose. Je vous demande d'où vous venez.

CLOTILDE

Je vais vous le dire. Je voudrais que vous vous regardiez en ce moment pour voir la figure que vous me faites. Vous n'êtes pas beau, mon ami. Vous me plaisez mieux dans votre état ordinaire. Où irons-nous, mon Dieu, si vous perdez toute mesure pour un méchant billet que le premier venu peut-être m'a adressé?

LAFONT

Ouvrez ce secrétaire et donnez-moi cette lettre.

CLOTILDE

Vous allez l'avoir... Vous devez penser que des scènes comme celle-ci, si elles se renouvelaient fréquemment, me détacheraient bien vite de vous. Je ne pourrais pas, je vous

en préviens, subir un interrogatoire, chaque fois que j'aurais mis le pied dehors.

LAFONT

D'où venez-vous?

CLOTILDE

Tâchez donc d'être logique au moins, je vous le conseille. Il n'est pas probable que je quitte quelqu'un et qu'en rentrant chez moi je trouve un mot de lui.

LAFONT

Ouvrez ce secrétaire et donnez-moi cette lettre.

CLOTILDE

Vous plaisantez, n'est-ce pas?

LAFONT

Je n'en ai pas l'air.

CLOTILDE

Vous me soupçonnez alors?

LAFONT

C'est plus probable.

Il lui montre le secrétaire de la main.

CLOTILDE

Vous le voulez? Vous l'exigez? Vous me le commandez? C'est bien. *(Elle cherche lentement, avec affectation, la poche de sa robe; elle en retire un mouchoir d'abord, un carnet et les clefs; elle remet le carnet et le mouchoir; jetant les clefs à la*

volée.) Ouvrez vous-même. *(Elle le quitte ; il reste immobile, indécis, rongeant son frein.)* Allons, ramassez donc et allez ouvrir. Quand on a commencé, on va jusqu'au bout. On montre qu'on est un homme. *(Il se décide, se dirige vers les clefs et se baisse ; le rejoignant.)* Prenez bien garde à ce que vous allez faire. Si vous touchez ces clefs du bout des doigts... du bout des doigts..., ce n'est pas moi qui le regretterai, ce sera vous.

LAFONT, *il hésite, ramasse les clefs et les lui donne.*

Reprenez vos clefs.

Pause pendant laquelle Clotilde ôte son chapeau et ses gants, se met chez elle.

CLOTILDE

Ça augmente, vous savez.

LAFONT

Qu'est-ce qui augmente?

CLOTILDE

Le mal est en progrès, je vous en avertis.

LAFONT

Quel mal?

CLOTILDE

Je m'étais bien aperçue déjà que vous me surveilliez et je riais de la peine que vous vous donniez... si inutilement. Jusqu'ici cependant il n'y avait rien à dire. C'était de la jalousie,

mais une jalousie aimable, qui flatte l'amour-propre d'une femme et dont elle s'amuse. Vous venez de passer à l'autre, la jalousie stupide, grossière, brutale, celle qui nous blesse profondément et que nous ne pardonnons jamais deux fois. Recommencerez-vous ?

LAFONT

Clotilde ?

CLOTILDE

Recommencerez-vous ?

LAFONT

Non.

CLOTILDE

A la bonne heure.

LAFONT

Clotilde ?

CLOTILDE

Quoi, mon ami ?

LAFONT

Vous m'aimez ?

CLOTILDE

Aujourd'hui moins qu'hier.

LAFONT

Vous désirez me voir heureux ?

CLOTILDE

Je vous l'ai montré assez, je crois.

LAFONT

J'ai peur de tous ces jeunes gens que vous rencontrez et qui tournent autour de vous.

CLOTILDE

Vous avez bien tort. Je cause avec l'un et avec l'autre; le dos tourné, je ne sais plus seulement qui m'a parlé.

LAFONT

Vous ne vous rappelez personne que vous auriez encouragé sans le vouloir et qui se serait cru autorisé à vous écrire?

CLOTILDE

Personne.

LAFONT, *piteusement.*

Ouvrez ce secrétaire et donnez-moi cette lettre.

CLOTILDE

Encore! Cette lettre est de mon amie, Mme Doyen-Beaulieu *(mouvement de Lafont)*, la plus vertueuse des femmes... sous ses airs évaporés. Je sais ce que Pauline m'écrit, et je serai la première à vous le dire quand vous ne me le demanderez plus.

LAFONT

Clotilde?

CLOTILDE

Après ?

LAFONT

Vous êtes raisonnable ?

CLOTILDE

Plus que jamais.

LAFONT

La tête est tranquille ?

CLOTILDE

La tête est tranquille et le cœur aussi.

LAFONT

Pensez à moi, Clotilde, et pensez à vous. Dites-vous qu'une imprudence est bien vite commise et qu'elle ne se répare jamais. Ne vous laissez pas aller à ce goût des aventures, qui fait aujourd'hui tant de victimes. Résistez, Clotilde, résistez ! En me restant fidèle, vous restez digne et honorable ; le jour où vous me tromperiez...

Elle l'arrête, fait quelques pas vers la deuxième porte du fond et revient.

CLOTILDE

Prenez garde, voilà mon mari.

SCÈNE II

LES MÊMES, DU MESNIL

DU MESNIL

Je savais bien que c'était Lafont que j'entendais ! Allez-vous, parlez-vous, potinez-vous, quand vous êtes ensemble ; le tonnerre ne vous arrêterait pas !

CLOTILDE, *allant à lui, à mi-voix.*

Tu étais donc rentré ?

DU MESNIL

Oui, j'étais rentré.

CLOTILDE

Depuis longtemps ?

DU MESNIL

Depuis quelque temps.

CLOTILDE

Il me semble, lorsqu'un de tes amis est là, que tu pourrais te montrer et le recevoir.

DU MESNIL

Je terminais quelque chose.

CLOTILDE

Qu'est-ce que t'a dit ton oncle?

DU MESNIL

Je ne l'ai pas trouvé.

CLOTILDE

On ne le rencontre pas aisément.

DU MESNIL

Il m'a fait dire de revenir aujourd'hui.

CLOTILDE

Veux-tu que je t'accompagne?

DU MESNIL

Tu nous gênerais.

CLOTILDE

Merci.

DU MESNIL, *allant à Lafont et lui tendant la main*

Comment vas-tu?

LAFONT

Pas mal. Et toi?

DU MESNIL

Peuh! je ne suis pas bien gaillard en ce moment.

LAFONT

Qu'est-ce que tu as?

DU MESNIL

Je travaille beaucoup et ma santé s'en ressent.

LAFONT

On se repose alors.

DU MESNIL

Il faut du temps et de l'argent pour se reposer.

LAFONT

De l'argent, tu en gagnes.

DU MESNIL

Je le reçois d'une main et je le donne de l'autre.

LAFONT

C'est amusant, ça.

DU MESNIL

C'est amusant... quand on est garçon.

CLOTILDE

As-tu bientôt fini de te plaindre, hein? Crois-tu que tu intéresses M. Lafont et que tu me fasses plaisir? A quel propos toutes ces lamentations? Tu manges bien; tu dors bien; je ne connais pas de mari qu'on dorlote comme toi. Tu travailles! Sans doute, tu travailles! Tout le monde travaille! Si j'étais à ta place, je ferais quatre fois plus de besogne et j'en parlerais quarante fois moins.

DU MESNIL

Elle est superbe, ma femme! On ne sait pas, mon cher, ce que c'est qu'une maison comme la mienne, où les charges augmentent tous les ans et où les habitudes deviennent plus coûteuses tous les jours.

CLOTILDE

Tu continues?

DU MESNIL

Laisse-moi parler un peu. Je ne vous ai pas dérangés tout à l'heure. Assieds-toi et prends ton ouvrage, puisque tu es si laborieuse. Jette un coup d'œil sur les culottes de tes enfants, ça ne fera pas mal; ces pauvres petits ont toujours leur postérieur à l'air.

CLOTILDE

Je les gâte trop.

DU MESNIL

Mais tu ne les raccommodes pas assez.

CLOTILDE

La femme de chambre est là pour ça.

DU MESNIL

Nous sommes logés aussi modestement que possible, je paye très cher pour vivre dans une prison. Les domestiques aujourd'hui ne se contentent plus de gages, ce sont des appointements qu'il leur faut. Nous dînons en ville souvent, c'est vrai, presque tous les jours; mais ma femme, naturellement,

veut être habillée comme toutes ces dames, et ce qu'on économise d'un côté, on le dépense de l'autre. On dîne mieux, voilà l'avantage.

CLOTILDE

Tu y es sensible.

DU MESNIL

Je ne dis pas non. J'aime mieux faire un bon repas dehors qu'un mauvais chez moi.

CLOTILDE, *allant sur lui.*

Finis, je te prie, et parlons de choses plus agréables.

DU MESNIL

Tu es célibataire, mon cher Lafont, eh bien, crois-moi, reste-le.

LAFONT

Est-ce votre avis, Madame?

CLOTILDE

Mariez-vous ou ne vous mariez pas, ça ne regarde que vous.

Elle s'éloigne.

DU MESNIL

Veux-tu être plus aimable que ma femme et écouter ce que je vais te dire?

LAFONT

Très volontiers.

DU MESNIL

On fait de grandes démarches en ce moment pour moi, des démarches qui en valent la peine.

LAFONT

Conte-moi ça.

DU MESNIL

C'est mon oncle, mon oncle Jean-Baptiste, le membre de l'Institut, que ma situation ne satisfait pas depuis longtemps. Il veut que je rentre dans l'administration des Finances. Il a là des amis, la plupart me connaissent, ces messieurs se sont entendus pour me trouver une recette particulière.

LAFONT

Voilà la position qui te conviendrait, que tu remplirais à ton aise et où tu n'aurais plus besoin de personne.

DU MESNIL

Je ne marche pas mal en ce moment. Je suis très apprécié maintenant par mes Sociétés; il ne s'y écrit pas un chiffre qui ne me passe sous les yeux. On recherche beaucoup ma collaboration au *Moniteur des intérêts agronomiques*, où je lance un pétard de temps en temps, ça me fait connaître. J'accepte tout ce qui se présente. Mais mon oncle n'entend pas de cette oreille-là. Il trouve qu'à mon âge, avec une femme et des enfants, on doit s'être fait sa place quelque part.

LAFONT

Il a raison.

DU MESNIL

Il a peut-être raison. Je ne suis pas un mathématicien, je ne suis pas un économiste, je suis... autre chose. Je te dirai, entre nous, que mon petit ouvrage, mes *Considérations morales sur le budget* ont été très recherchées. Ces livres-là ne s'adressent qu'à un public de choix et ne s'enlèvent pas comme des romans. Cependant on a vendu, à l'heure qu'il est, de mes *Considérations* cent dix-neuf exemplaires... ou cent dix-huit. Il y a un exemplaire qui ne se retrouve pas. On l'a peut-être volé. Je vois là toute une sphère nouvelle pour moi, un filon à exploiter.

LAFONT

Occupe-toi de ta recette d'abord, c'est le plus sûr, tu feras après ce que tu voudras. Je vais chercher de mon côté à te donner un coup d'épaule.

DU MESNIL

Garde-t'en bien. Mon oncle s'est avancé dans cette affaire et il veut être seul avec ses amis à la terminer. Il me semble, lorsqu'un membre de l'Académie des sciences morales et politiques consent à solliciter, lorsqu'il sollicite pour son neveu, lorsque ce neveu... est quelque chose, que le gouvernement n'a plus qu'à accorder. Est-ce ton avis ?

LAFONT

Les places ne sont pas toujours à sa disposition.

DU MESNIL

Je sais qu'il le pourra prochainement.

LAFONT

Dis-moi. Il est clair qu'on t'a promis une recette à Paris?

DU MESNIL

A Paris, bien entendu. Ma femme ne pourrait pas vivre en province.

Clotilde, pendant cet aparté, est venue s'asseoir près de la table; elle a retiré la lettre de dessous le buvard et a profité de ce que son mari lui tournait le dos pour la montrer à Lafont, à plusieurs reprises, avec un geste qui signifie : xi, xi, la voilà. Ce jeu de scène doit être calculé de telle manière que les derniers mots de du Mesnil : « Ma femme ne pourrait pas vivre en province », tombent dessus.

CLOTILDE, *après s'être levée.*

Adolphe, lis cette lettre.

DU MESNIL, *se retournant.*

Qu'est-ce qu'elle dit, cette lettre?

CLOTILDE

Ouvre-la et tu le verras. *(Lui donnant la lettre.)* C'est Pauline qui m'écrit.

DU MESNIL, *lisant.*

« Ma chérie, tu vas recevoir, si ce n'est déjà fait, une invitation de Mme Simpson pour son grand bal du 25. Ton amour-propre était en bonnes mains et n'a pas eu à souffrir. J'ai prononcé ton nom, on l'a saisi au vol, en me disant qu'on te connaissait bien, que tu étais une fort jolie personne et

qu'on serait charmée de t'avoir à ses soirées. Te voilà de la maison. — Je suis bien sûre que mon amie te plaira et que vous vous entendrez très bien ensemble. Ah! dame! elle n'est plus de la première jeunesse. Tu me diras l'âge que tu lui donnes et je te dirai celui qu'elle a. Ça n'empêche pas qu'au bal, décolletée, avec tous ses diamants, l'ex-belle Mme Simpson ne fasse encore illusion. Des bras! Des yeux! Une façon de sourire que je n'ai vue qu'à elle! Et quelle indulgence! Elle ne se choque de rien; elle comprend toutes les faiblesses; il n'est pas de légèreté, si grande qu'elle soit, qui ne lui paraisse cu intéressante ou excusable. C'est une véritable grande dame.»

Du Mesnil, mécontent et choqué, tourne les yeux vers Lafont. Celui-ci, plus affecté encore, attendait ce regard ; ils échangent leur fâcheuse impression en hochant plusieurs fois la tête.

DU MESNIL, *revenant sur la lettre.*

Et quelle indulgence! *(Il regarde Lafont, même jeu de scène.)* Elle ne se choque de rien! *(Même jeu.)* Elle comprend toutes les faiblesses! *(Même jeu.)* Il n'est pas de légèreté, si grande qu'elle soit... *(Allant à Clotilde qui se trouve placée entre les deux hommes ; à sa droite.)* Je n'aime pas beaucoup la lettre de Pauline.

LAFONT, *à sa gauche.*

Votre amie, Madame, est bien inconséquente.

DU MESNIL

Tu vois, hein, tu vois. Je la connais, cette Mme Simpson; il court de drôles d'histoires sur son compte.

LAFONT

Mme Simpson a une réputation déplorable.

DU MESNIL

Tu entends, hein, tu entends. Je ne veux pas te mener dans une maison compromettante.

LAFONT

Votre place n'est pas là, je vous assure, au milieu de femmes déconsidérées.

DU MESNIL

Eh bien? Ça doit te frapper de voir que Lafont et moi nous pensons exactement de la même manière.

CLOTILDE

C'est bien. Nous ferons ce que tu voudras. *(Regardant Lafont.)* Si nous n'allons pas chez Mme Simpson, nous irons ailleurs, voilà tout. Mais à l'avenir, tu attendras, pour parler de certaines choses, que nous soyons seuls. Je n'ai pas l'habitude de consulter des étrangers.

Elle les quitte brusquement.

DU MESNIL

Qu'est-ce que tu dis? Lafont! Un étranger! *(A Lafont.)* Il y a donc de la brouille avec Clotilde?

LAFONT

C'est toi, depuis que tu es ici, qui l'irrites bien inutilement.

DU MESNIL, *allant à Clotilde.*

Je m'en vais.

CLOTILDE, *sèchement.*

Bon voyage!

DU MESNIL

Qu'est-ce que tu fais aujourd'hui?

CLOTILDE

Ce qui me plaira.

DU MESNIL

Où dînons-nous, ce soir?

CLOTILDE

Je n'en sais rien.

DU MESNIL

Comme tu me réponds!

CLOTILDE

Je vais me gêner avec un homme querelleur et désobligeant.

DU MESNIL

Tu tiens donc bien à aller à ce bal?

CLOTILDE

Il ne s'agit pas de ce bal. Je l'avais déjà oublié. Je n'ai plus vingt ans, je crois, pour me préoccuper d'un bal de plus ou de moins. Tu te plains! Tu cries! Tu frappes sur ta femme sans

le plus petit égard pour elle! Quelqu'un qui t'entendrait se ferait une bien triste idée et une bien fausse idée de notre intérieur.

DU MESNIL

Je plaisante, bébête, ne te fâche donc pas. Tu en trouveras beaucoup de maris comme moi. Je grogne pendant trois secondes, et, quand tu as décidé quelque chose, il faut toujours y arriver. Qui est-ce qui est le maître ici? *(Elle sourit.)* Je pense beaucoup à cette recette, qui serait une grosse affaire pour nous et qui devrait te préoccuper davantage. Allons, Clotilde, bien raisonnablement, crois-tu que je réussisse?

CLOTILDE

Nous verrons.

DU MESNIL

J'ai des titres, n'est-ce pas?

CLOTILDE

Les titres! Ça ne compte pas.

DU MESNIL

Je suis appuyé par des hommes compétents.

CLOTILDE

Ils n'ont pas d'influence.

DU MESNIL

Et ce grand patronage de l'Institut ne te paraît pas décisif?

CLOTILDE

Tu ne veux pas que je m'en mêle, tu as peut-être tort.

DU MESNIL

Qu'est-ce que tu ferais?

CLOTILDE

Mille choses qui ne coûtent rien à une femme et dont elle s'occupe en se promenant. Je mettrais toutes mes amies en campagne, Pauline d'abord. Elle t'estime tant, Pauline! Elle voudrait bien que son mari te ressemblât! Pauline, qui est très liée avec Mme Simpson, l'aurait intéressée à notre ménage. Tu me fais rire quand tu ne veux pas aller chez Mme Simpson. Elle se moque bien de nous. Elle reçoit tout ce qu'il y a de mieux à Paris. Elle a tout les jours deux ou trois ministres à sa table. Elle t'aurait fait dîner avec eux. Tu leur aurais exposé ta situation, tranquillement, d'égal à égal, en fumant de gros cigares, comme tu les aimes, et le jour où tes hommes compétents seraient venus te dire : nous sommes bien fâchés, la place était promise; tu leur aurais répondu : Je le sais bien, j'ai ma nomination dans ma poche. Voilà comme je comprends les affaires!

DU MESNIL

Tu as peut-être raison. Écoute. Ne précipitons rien. Si je vois à un moment que les choses tournent mal et que mes relations ne suffisent pas, nous essayerons alors d'utiliser les tiennes.

CLOTILDE

Quand tu voudras... *(Bas.)* Tu sais que c'est ma devise avec toi.

Ils rient.

DU MESNIL

Je vais voir mon oncle. Est-ce que j'emmène Lafont ou bien le gardes-tu?

CLOTILDE

Je le garde. Il m'impatiente, mais il m'amuse. Son nez me fait toujours rire.

Ils rient.

DU MESNIL

Tu le traites mal, ce pauvre Lafont, qui est aimable et obligeant.

CLOTILDE, *à l'oreille de son mari.*

Je ne voudrais pas qu'un homme m'embrassât avec un nez pareil.

Ils rient.

DU MESNIL, *allant à Lafont.*

Allons, au revoir. Ne m'accompagne pas, va, si je suis aussi désagréable que le dit ma femme. Tu ne sais pas ce que c'est, toi, qu'une femme et des enfants. On les aime beaucoup, on ne pense qu'à eux, on se trouverait tout bête s'ils vous manquaient, et ça n'empêche pas par moments de les envoyer à tous les diables.

Il sort.

SCÈNE III

CLOTILDE, LAFONT

CLOTILDE

Voyez un peu que de prudence il faut avoir; mon mari serait entré une minute plus tôt, j'étais perdue.

Un temps.

LAFONT

Vous vous êtes moquée de moi.

CLOTILDE

Comment cela?

LAFONT

Avec cette lettre! *(Elle rit.)* Il eût été si simple de me la montrer tout de suite.

CLOTILDE

Je pensais qu'elle ne vous ferait pas plaisir, je ne me suis pas trompée. Et puis c'était un piège que je vous tendais. Je voulais savoir si vous vous arrêteriez à temps.

LAFONT

Pour une autre fois.

CLOTILDE

Pour une autre fois précisément. Êtes-vous bête, mon ami, et malchanceux dans vos suppositions. Tenez, je veux

bien faire quelque chose pour vous, quoique vous ne le méritiez guère. Mon mari ouvre toutes mes lettres, toutes, sans exception, je l'ai préféré ainsi, vous voilà tranquille de ce côté. Asseyez-vous et causons un peu, je vous en prie. Causons sans nous fâcher, n'est-ce pas? Mon mari d'une part, vous de l'autre, c'est peut-être beaucoup dans le même jour. Voulez-vous me dire quelle mouche vous pique et ce que signifie cette jalousie, qui pourrait devenir inquiétante? Ça vous a pris tout d'un coup, sans crier gare..., aux environs du 15 janvier. *(Il la regarde, elle sourit.)* J'ai une raison pour me rappeler cette date.

LAFONT

Quelle raison?

CLOTILDE

J'en ai une, ça suffit. Vous n'allez pas maintenant vous arrêter sur chaque mot. Allons, parlez un peu, je vous écoute.

LAFONT, *après avoir hésité.*

D'où venez-vous?

CLOTILDE, *riant.*

C'est vrai, je vous demande pardon, mon ami. J'oubliais que vous m'aviez fait cette question plusieurs fois et que je n'y avais pas encore répondu. J'avais un rendez-vous, ne vous emportez pas, avec ma modiste, où l'on ne rencontre que fort peu de messieurs, je vous assure. Vous me permettez bien d'aller de temps en temps chez ma modiste. Maintenant faites ce que je désire et répondez-moi. Que je sache quels

sont mes torts envers vous, j'aurai toujours bien de la peine à m'en trouver.

LAFONT

Je ne vous vois plus.

CLOTILDE

Bah! Et que faites-vous donc en ce moment? Est-ce que je ne suis pas là? Tant pis pour vous, si vous perdez en discussions et en querelles un temps que nous pourrions employer plus agréablement.

LAFONT

Je vous ai attendue toute cette semaine..., la semaine dernière aussi..., la semaine précédente encore...

CLOTILDE

Taratata. Pourquoi pas depuis un an? Et quand cela serait, quand je vous aurais manqué de parole, non pas une fois, mais cent fois, la belle raison pour supposer tout de suite des horreurs. Est-ce que je dispose toujours de moi comme je le voudrais? Est-ce que je ne dépends pas de tout le monde ici? *(Lui touchant le bras.)* Je suis mariée, vous n'avez pas l'air de le savoir... Il y a autre chose. Je veux que vous me disiez ce qu'il y a.

LAFONT

Il me semble que notre liaison ne vous intéresse plus... que vous souhaitez du nouveau et que vous l'avez peut-être rencontré... que nous sommes à ce moment inévitable où commencent les mensonges, les mauvais tours... les petites infamies.

CLOTILDE

Je ne sais pas bien, mon ami, à quel moment toutes ces belles choses commencent; vous êtes mieux renseigné que moi là-dessus. Je vous demande des faits, quelque chose de net, de précis et de positif, que je puisse anéantir d'un seul mot. Quant à ce qui se passe dans votre imagination, que voulez-vous que je vous réponde? Elle ne me paraît pas bien folichonne, votre imagination, ni remplie de souvenirs couleur de rose.

LAFONT

Cette date... du 15 janvier... qui vous est restée si précise...

CLOTILDE, *plus attentive.*

Eh bien? Cette date?

LAFONT

Elle m'a frappé aussi.

CLOTILDE

Convenez que non, qu'elle ne vous a pas frappé du tout. Je m'en veux de vous avoir troublé avec cette date, qui signifie quelque chose pour moi et qui pour vous ne veut rien dire.

LAFONT

J'ai fait bien des remarques depuis.

CLOTILDE

Lesquelles?

LAFONT

Bien des observations.

CLOTILDE

Quelles observations?

LAFONT

Oh! Ce n'est rien, ce sont des nuances. Mais les nuances Il ne faut pas jouer avec les nuances!

CLOTILDE

Voyons-les un peu, ces nuances.

LAFONT

Vous avez bien changé, ma chère Clotilde, sans vous en rendre compte. Vous me raillez d'abord, c'est désobligeant. Je vous trouve distraite fort souvent et fort souvent aussi embarrassée. Je vois que vous me cachez ce que vous faites, je tremble alors de vous interroger. Il vous arrive quelquefois de vous contredire...

CLOTILDE

Ça m'étonne.

LAFONT

Vous me parlez de gens d'un tout autre monde que le vôtre et que vous savez par cœur du jour au lendemain; comment? C'est vous maintenant qui me racontez les scandales; j'avais eu ce plaisir jusqu'ici de vous les apprendre. Vos opinions politiques ne sont plus les mêmes!

CLOTILDE

Quel grand enfant vous êtes! Et moi je suis là, qui vous écoute sérieusement. Mes opinions politiques! Vous voulez

dire que je suis réactionnaire! Je n'ai pas varié. Oh! pour ça, oui, vous avez raison, je suis une bonne réactionnaire. J'aime l'ordre, la tranquillité, les principes bien établis. Je veux que les églises soient ouvertes, s'il me prend l'envie d'y faire un tour. Je veux que les magasins aussi soient ouverts et pleins de jolies choses, que j'aie le plaisir de voir si je n'ai pas celui de les acheter. Mais en admettant que mes opinions politiques se fussent modifiées, il me semble que vous auriez moins que personne à vous en plaindre. Vous ne faites pas fi du monde nouveau. Vous êtes démocrate, c'est une mode aujourd'hui qui n'engage à rien, on l'est dans tous les partis. Vous êtes un libre penseur! Je crois que vous vous entendriez très bien avec une maîtresse qui n'aurait pas de religion, quelle horreur!... Qu'est-ce que vient de vous dire mon mari, je vous prie?

LAFONT

Il m'a parlé d'une position qu'il désire obtenir et qu'on va peut-être lui donner.

CLOTILDE

Ça ne vous a pas intéressé?

LAFONT

Beaucoup.

CLOTILDE

Vous me dites beaucoup comme vous me diriez pas du tout. Comment le trouvez-vous, mon mari?

LAFONT

Bien.

CLOTILDE

Il ne vous paraît pas soucieux et fatigué?

LAFONT

Non.

CLOTILDE

Passons. Je ne sais pas pourquoi je vous parle d'Adolphe, pour l'affection que vous lui portez. Ça ne fait rien. Voilà où je voulais en venir. Ainsi, vous savez que mon mari attend une position; il l'attend du gouvernement, cela va sans dire. Quel que soit le gouvernement, lorsqu'on désire une position, c'est bien à lui qu'il faut s'adresser. Et vous croyez que j'irais critiquer le gouvernement au moment même où il s'occupe de nous? Un homme ferait ça. C'est toujours si bavard, un homme, si maladroit et si ingrat! Les femmes, jamais!... Voulez-vous que je vous dise, mon ami? Vous avez obéi à un fort vilain calcul. Vous avez cru peut-être qu'en allant de l'avant vous découvririez quelque chose, mais vous ne savez rien et vous ne saurez rien... parce qu'il n'y a rien à savoir. C'est une leçon qui ne sera pas perdue pour moi. En attendant, écoutez bien ceci : il faut que vous soyez sage, patient, confiant, que vous vous contentiez de ce qu'on vous donne, sans exiger l'impossible. Vous devez vous dire que je ne suis pas libre, que j'ai une maison à conduire et des relations à conserver; la bagatelle ne vient qu'après. Songez aussi que la plus petite incartade de votre part peut me compromettre et, si mon mari apprenait quelque chose, me précipiter je ne sais où. Je ne veux pas, vous m'entendez bien, je ne veux pas vous

retrouver une seconde fois comme aujourd'hui, planté devant ma porte, gesticulant et prêt à tout avaler, quand je reviens bien tranquillement de chez ma couturière. *(Lafont, qui a écouté tout ce discours tête baissée, la relève tout d'un coup.)* Eh bien? Qu'est-ce qui vous prend maintenant?

LAFONT

D'où venez-vous?

CLOTILDE

Je viens de vous le dire.

LAFONT

Est-ce chez votre modiste ou chez votre couturière que vous êtes allée?

CLOTILDE

Pourquoi?

LAFONT

Répondez. Est-ce chez votre modiste ou chez votre couturière que vous êtes allée?

CLOTILDE

J'ai été chez les deux, là, êtes-vous satisfait?... Maintenant il faut vous lever et vous en aller.

LAFONT

Non.

CLOTILDE

Si.

LAFONT

Plus tard,

CLOTILDE

Tout de suite.

LAFONT

Quelle affaire vous presse?

CLOTILDE

Aucune. Rien ne me presse.

LAFONT

Gardez-moi alors.

CLOTILDE

Ce n'est pas possible. Si mon mari revenait et qu'il vous trouvât encore ici, il pourrait se fâcher sérieusement. Allons, soyez raisonnable et dites-moi adieu. Vous parlerez moins une autre fois.

LAFONT

Clotilde?

CLOTILDE

Qu'est-ce qu'il y a encore?

LAFONT

Je rentre chez moi.

CLOTILDE

Rentrez chez vous, mon ami, je ne vous en empêche pas.

LAFONT

Vous savez l'heure?

CLOTILDE

A peu près.

LAFONT

La journée n'est pas encore finie.

CLOTILDE

Elle ne commence pas non plus.

LAFONT

Vous n'avez que votre chapeau à mettre, ce n'est pas grand'chose.

CLOTILDE

Je vous voyais venir. J'aurais été bien surprise si toutes vos histoires avaient fini autrement.

LAFONT

Mettez votre chapeau, voulez-vous?

CLOTILDE

Soit. C'est la seule bonne idée que vous ayez eue, il est bien juste que j'en profite. Allez-vous-en.

LAFONT

Vous me suivez?

CLOTILDE

Je vous suis.

LAFONT

Dans un instant?

CLOTILDE

Dans un instant. Mais partez donc.

LAFONT

A tout à l'heure?

CLOTILDE

A tout à l'heure.

Il sort. Clotilde va sonner.

ADÈLE, *entrant.*

Madame m'a sonnée?

CLOTILDE

Adèle, donnez-moi ma robe de chambre et mes pantoufles, je ne ressortirai pas.

ACTE II

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE

CLOTILDE, ADÈLE

CLOTILDE, *elle est habillée, prête à sortir, et jette un dernier coup d'œil sur sa toilette.*

Je suis bien, Adèle?

ADÈLE

Oui, Madame.

CLOTILDE

Très bien?

ADÈLE

Très bien, Madame.

CLOTILDE

Dites-moi l'heure.

ADÈLE

Trois heures bientôt, Madame.

CLOTILDE

J'ai tout ce qu'il me faut sur cette table?

ADÈLE

Tout ce que Madame prend d'habitude. Ses clefs, son carnet, sa boîte de poudre de riz.

CLOTILDE

Donnez-les-moi.

ADÈLE, *d'un air entendu.*

Madame ne reviendra pas aujourd'hui.

CLOTILDE

C'est possible.

ADÈLE, *même ton.*

C'est probable.

CLOTILDE

Pourquoi?

ADÈLE

Je crois que monsieur a son dîner d'économistes; il ne le manquerait pas pour un empire.

CLOTILDE

Eh bien?

ADÈLE

J'ai remarqué que Madame passait ce jour-là chez une amie de pension, que le mari de Madame ne voit jamais.

CLOTILDE

Vous écoutez donc ce que l'on dit ?

ADÈLE

Je n'écoute pas, non, Madame... Je saisis seulement quelques mots au passage... J'avais prévenu Madame que mon frère...

CLOTILDE

Je le connais, votre frère ! Vous désirez sortir, c'est bien, sortez.

ADÈLE

Merci, Madame. *(Clotilde se dirige vers la porte du fond.)* Madame ne voit plus rien à me commander ?

CLOTILDE

Non. Que la cuisinière ne s'éloigne pas et que monsieur l'ait à sa disposition, quand il rentrera s'habiller.

ADÈLE

Oui, Madame. Madame ne veut pas que j'aille lui chercher une voiture ?

CLOTILDE

C'est inutile. J'en trouverai une sur mon chemin.

ADÈLE, *suivant Clotilde.*

Au revoir, Madame... Bon plaisir.

Arrivées à la porte du fond, un coup de timbre les arrête brusquement ; pause.

ADÈLE

On a sonné, Madame.

CLOTILDE

J'ai bien entendu. *(Revenant en scène.)* Trois heures! Il ne m'a pas vue depuis fort longtemps! Il sait que c'est aujourd'hui le dîner des économistes! Je devais m'attendre à quelque bourrasque de sa part!

Un deuxième coup de timbre.

ADÈLE

Qu'est-ce que Madame décide?

CLOTILDE

Allez ouvrir, Adèle, je n'y suis pour personne.

ADÈLE

Si c'était M. Lafont, Madame.

CLOTILDE

Je vous ai dit pour personne. Je ne reçois pas M. Lafont plutôt qu'un autre.

ADÈLE

Bien, Madame.

CLOTILDE

Laissez vos portes ouvertes que j'entende ce qu'on vous dira. S'il s'agissait d'une affaire pour mon mari, vous feriez asseoir et je viendrais.

ADÈLE

C'est compris, Madame. *(Un troisième coup de timbre.)* En voilà de l'impatience et bien inutile!

Elle sort.

SCÈNE II

CLOTILDE

J'ai eu tort de ne pas me presser. Je serais partie à l'heure qu'il est et l'on ne m'aurait pas ennuyée. *(Allant à la porte du fond, qu'elle tient entr'ouverte.)* C'est bien lui. Il ne pouvait pas manquer une si bonne occasion... Parle, mon ami, parle... Questionne la domestique... Je crois qu'il demande à Adèle où je suis... Il insiste... Comment? Adèle le laisse entrer! *(Revenant en scène, pas à pas.)* Il vient, ma foi, il vient. Est-ce qu'il va se reposer ici? Ah! les hommes! Quand nous ne les aimons plus, voilà comme ils se conduisent avec nous!

Elle entre vivement à droite.

SCÈNE III

LAFONT, ADÈLE, CLOTILDE, *derrière la porte.*

LAFONT, *entrant.*

C'est bien, Mademoiselle, c'est bien.

ADÈLE

Pourquoi Monsieur ne m'écoute-t-il pas? Monsieur voit bien qu'il n'y a personne.

LAFONT

Je vais attendre.

ADÈLE

Attendre quoi? Monsieur et madame viennent de sortir.

LAFONT, *après avoir hésité.*

Ensemble?

ADÈLE

Non, Monsieur, pas ensemble. Monsieur est parti de son côté et madame du sien.

LAFONT

Monsieur a-t-il dit l'heure où il serait chez lui?

ADÈLE

Je sais seulement que madame ne rentrera pas. Elle dîne en ville.

LAFONT, *après avoir hésité.*

Avec monsieur?

ADÈLE

Sans monsieur. Monsieur dîne de son côté et madame du sien.

LAFONT

Allez à vos affaires, Mademoiselle. Je vois là de quoi écrire, je laisserai un petit mot.

ADÈLE

Comme Monsieur voudra. Ce n'est pas moi qui commande ici, je ne peux pas mettre Monsieur à la porte.

Elle sort.

SCÈNE IV

LAFONT, CLOTILDE, *derrière la porte.*

LAFONT

Je suis entré, je ne sais pas pourquoi je suis entré, c'est encore une sottise que j'ai faite... Il faut me calmer et prendre mon parti d'une séparation nécessaire... On ne peut pas, à Paris, conserver une maîtresse un peu convenable, ce n'est pas possible. Plus elle est convenable et moins on la conserve... J'aurai une explication avec Clotilde, une explication sanglante ! ce sera plus gentil de ma part, et je la quitterai définitivement. Je m'agite, je cours, je la cherche à droite pendant qu'elle s'échappe à gauche, à quoi bon ? Qu'est-ce que j'apprendrais de plus ? Elle est la maîtresse de ce M. Mercier, c'est clair comme le jour. Depuis quand ? Quel avantage aurais-je à le savoir ? Pourquoi ? Ah ! Pourquoi ? Je serais bien embarrassé de dire pourquoi. Elle ne l'aime peut-être pas, c'est une consolation... Qu'est-ce que je vais faire ? Si Adolphe était là au moins, nous aurions fini la journée ensemble. C'est vrai. Quand le cœur me manque et que Clotilde m'a mis sens dessus dessous, c'est encore avec son mari que je me trouve le mieux. Je me sens moins seul. La position d'Adolphe

me console un peu de la mienne; elle est moins bonne; certainement elle est moins bonne. Si Clotilde ne me doit rien après tout, elle a de bien grands torts envers son mari... Je suis bien fort pour juger sévèrement sa conduite, quand je me mets à la place de son mari... Quelle désolation! Je me trouve tout d'un coup isolé, sans un lien, la mort dans l'âme, devant une situation des plus vulgaires et que je vais creuser indéfiniment! Allons, les hommes ne sont guère heureux; célibataire ou cocu, il y a bien peu de choix.

CLOTILDE

Tant pis, je me montre. Je saurai toujours ce qu'il me veut.

SCÈNE V

LAFONT, CLOTILDE

LAFONT

Comment! Vous êtes chez vous?

CLOTILDE

Eh bien! Qu'est-ce qu'il y a d'étrange à ce que je sois chez moi? L'étrange, c'est que vous vous y trouviez, vous, quand je condamne ma porte et qu'on vous le dit sur tous les tons. Voilà comme vous me remerciez de mon indulgence! Vous ne savez plus qu'inventer pour me déplaire et je me laisse aller chaque fois à vous pardonner.

LAFONT

C'est votre faute!

CLOTILDE

Oh! ne recommençons pas, je vous en prie. Pas de scène aujourd'hui, pas de scène! Je ne m'y prêterais pas d'ailleurs. Aviez-vous une raison au moins, un prétexte, quelque découverte bien terrible et que vous ne pouviez pas garder plus longtemps?

LAFONT

J'ai craint, je vous l'avoue, que vous ne fussiez souffrante.

CLOTILDE

C'est très gracieux de votre part. Vous m'avez vue, vous êtes rassuré *(elle lui montre la porte en imitant le vol d'un oiseau avec la main)*, envolez-vous!

Un temps.

LAFONT

Vous sortez?

CLOTILDE

Il me semble que je sors. Je n'ai pas l'habitude de me promener avec un chapeau dans mon appartement.

LAFONT

Vous êtes pressée?

CLOTILDE

Je suis en retard.

LAFONT

Nous ne décidons rien.

CLOTILDE

Qu'est-ce que cela veut dire?

LAFONT

Je pensais que nous dînerions ensemble, si je suis toujours l'amie de pension.

CLOTILDE

Il n'y a plus d'amie de pension, ni pour vous ni pour personne. J'ai réfléchi que ces escapades dans les restaurants avaient toutes sortes d'inconvénients. Elles m'entraînent dans des mensonges qui me révoltent et que je ne veux pas continuer... Est-ce que je n'ai pas raison?

LAFONT

Ne me demandez pas ce que je pense.

CLOTILDE

Vous m'en voulez?

LAFONT

Je m'attends à tout maintenant.

CLOTILDE

C'est toujours le plus sage, on n'a pas de déceptions de cette manière.

Un temps.

LAFONT, *allant à elle.*

Asseyez-vous de bonne grâce, et causons bien affectueusement.

CLOTILDE

Je n'ai pas le temps... de causer. Un autre jour, demain, si vous voulez.

LAFONT

Demain je vous attendrai et il y aura quelque chose encore, au dernier moment, qui vous empêchera de venir.

CLOTILDE

Vous refusez demain?... A votre aise. Ça me convient parfaitement. Je ne suis jamais pressée de me trouver avec des gens mécontents et désagréables.

LAFONT

C'est l'amour qui me rend ainsi.

CLOTILDE, *du bout des lèvres.*

Il est embêtant, l'amour!

LAFONT

Plaignez-vous, je vous le conseille, plaignez-vous. On voit bien que vous n'êtes pas à ma place. Je me désespère et je me morfonds de mon côté, pendant que vous galopez du vôtre.

CLOTILDE

Je galope! Qu'est-ce que c'est que cette expression? Admet-

tons, ce qui est possible, que je me sois un peu refroidie avec vous; croyez-vous qu'on ramène une femme en agissant comme vous le faites, en la harcelant perpétuellement. C'est tout le contraire qui arrive; on la fatigue, on l'impatiente, et on lui donne des idées dont elle était à mille lieues. *(Se rapprochant de lui avec des apparences de tendresse qui le trompent.)* Allez faire un petit voyage. *(Mouvement de Lafont.)* Oui, faites un petit voyage. Absentez-vous... six mois, ce n'est pas le diable. Une séparation en ce moment vous conviendrait fort bien, et vous n'en seriez que plus agréable à votre retour. Ne craignez rien de mon côté. Je ne suis pas une femme qui oublie facilement. Vous me retrouverez exactement la même. Voulez-vous? Non, vous ne voulez pas. Vous ne pourriez pas vous absenter six mois, lorsque votre maîtresse vous le demande et qu'elle verrait là, de votre part, une véritable marque d'attachement.

Un temps.

LAFONT

Où allez-vous?

CLOTILDE

C'est tout ce que vous trouvez à me répondre?

LAFONT

Où allez-vous?

CLOTILDE

J'étais si sûre que vous me feriez cette question, je l'attends depuis que vous êtes là.

LAFONT

Elle vous gêne?

CLOTILDE

Nullement. Vous serez bien avancé, n'est-ce pas, quand vous saurez où je vais? Et qu'est-ce qui m'empêcherait de vous dire : je vais là, et d'aller ailleurs.

LAFONT

Je vous suivrai.

CLOTILDE

Suivez-moi, je vous y engage; ça vous a si bien réussi jusqu'ici. Prenez garde. Je suis très faible pour vous, très faible. Je tiens compte de tout, de l'état où je vous vois et des moments que nous avons passés ensemble; mais ne vous croyez pas le droit d'en abuser. *(En accentuant.)* Je fais ce qui me plaît, et ça ne regarde personne que mon mari.

LAFONT

Vous me trompez!

CLOTILDE

Moi!... Avec qui?... Qui?... qui?... qui?... qui?... Apprenez que des soupçons ne suffisent pas, et que pour accuser une femme, il faut avoir la preuve entre les mains. Quand cette preuve existe, quand la femme est véritablement coupable, un galant homme sait ce qu'il lui reste à faire, il la quitte... ou il se tait.

LAFONT

Clotilde!

CLOTILDE

Qui?... Dites donc un nom, si vous savez seulement lequel! Je serais bien aise de le connaître, ce don Juan, que je fatigue peut-être de mes poursuites et qui ne se doute guère de son bonheur!... Vous me forcez à vous dire ce que j'aurais toujours voulu vous cacher. J'ai fait une grande faute! J'avais un mari, des enfants, un intérieur adorable, j'ai voulu plus, j'ai voulu tout. J'ai rêvé comme toutes les femmes d'une existence unique, où mes devoirs seraient remplis sans que mon cœur fût sacrifié; la terre et le ciel! Vous vous êtes chargé de me démontrer l'impossible. Je ne sais pas ce qui se serait passé avec un autre, il ne pouvait rien m'arriver de pire. C'est fait, c'est fait, je ne vous en veux pas; mais ça été la première et la dernière fois.

Elle tire son mouchoir et le porte à ses yeux avec une légère oppression.

LAFONT

Vous souffrez?

CLOTILDE, *gagnant un siège.*

Ce n'est rien, ça passe.

LAFONT

J'ai eu tort.

CLOTILDE, *profondément.*

Très tort.

LAFONT

Je pars.

CLOTILDE

C'est ce que vous avez de mieux à faire.

Il s'éloigne et revient.

LAFONT

Oubliez un mot de trop qui ne signifie rien. Je ne le crois pas, que vous me trompiez. Vous êtes trop bonne et trop sincère; vous appréciez au fond la tendresse que j'ai pour vous. Je croyais que vous m'attendiez et que notre petite fête ordinaire tenait toujours; la colère m'a pris quand vous m'avez dit que non. Où allez-vous? Faire des visites, retrouver une de vos amies. Est-ce un bien grand plaisir, ou une nécessité absolue? Dégagez-vous, s'il le faut. Écrivez que votre mari est malade et que vous restez près de lui, c'est bien simple. Faites ce que je vous demande. Rendez-moi cette journée qui m'appartient depuis bien longtemps et que vous m'aviez réservée jusqu'ici.

CLOTILDE

Je le voudrais que je ne le pourrais pas.

LAFONT

Pourquoi?

CLOTILDE

On vient me chercher en voiture et l'on me mène au Bois.

LAFONT

Vous alliez sortir.

CLOTILDE

C'est une erreur. J'attendais.

LAFONT

Mme Simpson?

CLOTILDE

Mme Simpson justement... Je dîne chez elle. *(Se relevant.)* Quel drôle d'homme vous êtes! Vous prenez tout de travers, même ce qui devrait vous rassurer.

LAFONT

Mme Simpson!

CLOTILDE

C'est vrai. J'oubliais que Mme Simpson n'est pas de vos amies et que vous avez voulu m'interdire sa maison. Une maison charmante, montée supérieurement et irréprochable! Il y a peut-être des amourettes, je ne dis pas, c'est comme partout.

LAFONT

Mme Simpson, vous le savez bien, a la plus mauvaise réputation.

CLOTILDE

Tant pis pour ceux qui la lui ont faite! Quand un homme a vu à une femme un bout de sa chemise, cette femme est sacrée pour lui, sacrée! retenez ce principe et qu'il vous serve à l'occasion... Je suis épouvantée, je vous l'avoue. Je me demande où nous allons et ce que vous me préparez encore. L'offense la plus grave que puisse entendre une femme,

vous venez de me la faire aujourd'hui. Après? Qu'est-ce qui vous reste maintenant? Je ne vois plus que les violences! J'espère que vous serez maître de vous et que vous vous arrêterez aux violences! Réfléchissez, mon ami; il vaudrait mieux nous séparer tout de suite, si vous deviez en venir aux violences! Allons, je vous renvoie cette fois très sérieusement. Vous voilà tranquille, n'est-ce pas? Quelque horreur que vous ayez pour Mme Simpson, vous préférez encore me savoir avec elle. Nous reprendrons cette idée de voyage et je vous y amènerai, je l'espère, la première fois que je vous verrai.

LAFONT, *piteusement.*

Demain?

CLOTILDE

Ah! demain. C'est donc changé maintenant? Vous voulez bien m'attendre demain? Soit! Je n'ai qu'une parole. Mais veillez bien sur vous. Vous êtes assez calme en ce moment et bien convaincu, n'allez pas changer de l'autre côté de la porte. Vous avez l'escalier malheureux, je vous en avertis. Si d'ici à demain vous me faites un tour, si je vous rencontre... au Bois ou ailleurs, si j'aperçois le bout de votre joli nez quelque part, vous ne me revoyez de votre vie.

LAFONT

A demain?

CLOTILDE

A demain.

Il sort vivement.

SCÈNE VI

CLOTILDE

Allons, il n'y a rien à dire. Il a été raisonnable. Quand il se fâche, c'est plaisant, mais j'ai toujours peur de le voir pleurer. *(Allant à la fenêtre.)* Assurons-nous, avant de descendre, que je ne l'aurai pas derrière moi. Il s'en va, tristement, la tête basse. Pauvre garçon! Oh! certainement, je lui ferai une petite visite demain. Qu'est-ce qui lui prend? Il s'arrête. Il revient sur ses pas. Il entre dans la maison en face. Ah! le monstre! Il va me guetter et me tenir là jusqu'à ce qu'il tombe de fatigue. Je vais lui montrer que je l'ai vu, c'est le seul moyen de le faire partir.

Du Mesnil entre par le fond ; son attitude est celle d'un homme mécontent et découragé ; il jette son chapeau sur un meuble et vient s'asseoir près de la table qu'il remue avec colère.

SCÈNE VII

CLOTILDE, DU MESNIL

CLOTILDE, *se retournant et apercevant son mari.*

A l'autre maintenant! *(Le regardant mieux.)* Adolphe? Adolphe? Qu'est-ce que tu fais là? *(Allant à lui.)* Adolphe? Réponds-moi donc!

DU MESNIL, *durement.*

Laisse-moi un peu, je te prie.

CLOTILDE

Qu'est-ce qui t'arrive? En voilà une mine pour rentrer chez soi! Je ne te connaissais pas encore la pareille!

DU MESNIL

Ne m'irrite pas davantage. Je ne suis pas en train de rire et d'écouter tes gamineries.

Un temps.

CLOTILDE, *inquiète, changeant de ton.*

Qu'est-ce qu'il y a?

DU MESNIL

Tu le sauras, ce qu'il y a, tu le sauras toujours trop tôt.

CLOTILDE

C'est donc sérieux?

DU MESNIL

Très sérieux.

CLOTILDE

Tu es fâché?

DU MESNIL

On le serait à moins.

CLOTILDE

Tu es fâché... contre moi.

DU MESNIL

Il ne s'agit pas de toi. Tu allais sortir, sors. Sors! *(Elle fait un pas vers la porte.)* Où vas-tu d'abord?

CLOTILDE, *revenant.*

Au Louvre.

DU MESNIL

Va au Louvre, va. Achète des chiffons, le moment est bien choisi.

CLOTILDE

Tu m'ennuies à la fin. Je ne bougerai pas avant que tu aies parlé. *(Elle enlève son chapeau brusquement.)* Je ne sors pas quand mon mari a de la peine et que je ne sais pas ce que c'est que cette peine. *(S'asseyant.)* S'il attend pour me la dire, c'est bien, j'attendrai aussi pour la connaître.

DU MESNIL, *se levant et allant à elle.*

Tu es bien gentille.

CLOTILDE

Parle donc, bêta.

DU MESNIL

Nous sommes flambés!

CLOTILDE

A quel propos?

DU MESNIL

A quel propos? Pour la recette.

CLOTILDE, *se relevant.*

C'est ça! Comment, toi, un homme, tu te mets dans un état pareil et tu me révolutionnes par contre-coup pour une affaire qui n'a pas marché! Elle n'a pas marché, voilà tout. C'est toujours ainsi les affaires. L'une manque, l'autre réussit, on profite de la bonne et l'on oublie la mauvaise. Tu croyais peut-être que j'allais me plaindre, et te faire des reproches, jamais, mon cher ami, jamais. Allons, remets-toi, et ne garde pas cette figure désolée. Qu'est-ce que tu deviendrais donc pour un malheur véritable? Si tu me perdais, par exemple!... Qui est-ce qui avait raison de nous deux? Hein, ton oncle, le joli protecteur que nous avons là! Il ne trouve rien de bien, ni ta situation, ni tes écrits, ni ta femme, et finalement, quand il s'occupe de quelque chose, on peut être certain que ce sera un four. Je me demande comment il a pu entrer à l'Institut? S'il n'était pas garçon, ça me ferait bien rire... Explique-moi un peu ce qui s'est passé. Tu m'as tout dit et je ne sais rien.

DU MESNIL

Je ne sais rien non plus.

CLOTILDE

C'est fini, n'est-ce pas, tout à fait fini?

DU MESNIL

A peu près.

CLOTILDE

A peu près seulement? Qu'est-ce que ça signifie : à peu près? La recette est-elle donnée, oui ou non?

DU MESNIL

Elle n'est pas encore donnée.

CLOTILDE

Il n'y a rien de fait alors?

DU MESNIL

La recette va être donnée et l'on m'a fait comprendre qu'elle ne serait pas pour moi.

CLOTILDE

C'est bien. Voilà un renseignement. Et qui choisit-on ta place?

DU MESNIL, *après avoir levé les bras en l'air.*

Un homme... très ordinaire!

CLOTILDE

Je m'en doute bien. Marié?

DU MESNIL

Quel intérêt ça a-t-il?

CLOTILDE

Réponds toujours.

DU MESNIL

Marié, oui.

CLOTILDE

Sa femme est jeune?

DU MESNIL

De ton âge.

CLOTILDE

Jolie?

DU MESNIL

Agréable.

CLOTILDE, *plus bas.*

Légère?

DU MESNIL

On le dit.

CLOTILDE

Ah! la mâtine!

DU MESNIL

Je te comprends.

CLOTILDE

Il est temps.

DU MESNIL

Tu te trompes. Ces choses-là ne se font jamais aux Finances.

CLOTILDE

En somme, personne n'est encore nommé, ni toi ni un autre, et tu t'es désespéré trop tôt, ce qui est ton habitude.

DU MESNIL

Soit! Je le veux bien! Que faire?

CLOTILDE, *après avoir réfléchi.*

Ote-toi de là.

Elle passe brusquement devant lui, s'assied à la table et se met à écrire.

DU MESNIL

Dis-moi un peu...

CLOTILDE

Ne me trouble pas.

DU MESNIL

Entendons-nous d'abord.

CLOTILDE

C'est inutile... J'écris à Lolotte et je lui demande un rendez-vous; elle comprendra qu'il s'agit d'affaires sérieuses.

DU MESNIL

Lolotte! Qu'est-ce que c'est que ça, Lolotte?

CLOTILDE

Lolotte, c'est Mme Simpson. Nous l'appelons Lolotte dans l'intimité, depuis qu'elle a joué le rôle de Chaumont; ça lui fait plaisir.

DU MESNIL

C'est bien. Écris à Lolotte. Tu diras ce que tu voudras. Si Lolotte réussit là où un membre de l'Institut a échoué, j'en serai charmé pour ma part, mais je plaindrai la France.

CLOTILDE

Laisse donc la France tranquille. Elle ne s'occupe pas de toi, ne t'occupe pas d'elle. *(Se relevant.)* As-tu quelque chose à faire en ce moment ?

DU MESNIL

Mon intention est de rester chez moi et de m'y enfermer pendant huit jours.

CLOTILDE

Je ne le veux pas. Je n'ai pas envie que tu te rendes malade pour une affaire qui peut encore très bien tourner. Tu vas prendre cette lettre et la porter chez Mme Simpson, ça te promènera. De là, tu iras voir ton oncle.

DU MESNIL

Pourquoi ? Un homme qui n'est bon à rien, tu le dis toi-même. Je vais lui écrire, à mon oncle, que j'ai assez de ses conseils et qu'il dispose de son influence.

CLOTILDE

Je ne le veux pas. On sait que ton oncle s'est occupé d'une position pour nous, qui que ce soit qui nous l'obtienne, ce sera toujours à lui que nous la devrons, tu me comprends. Tu ne tiens pas à ce qu'on dise que Mme Simpson te protège et que nous enlevons des faveurs grâce à elle ou à son entourage.

DU MESNIL

C'est très juste. Je vais porter ta lettre et j'irai voir mon oncle. Mais les économistes se passeront de moi cette fois.

CLOTILDE

Je ne le veux pas. Pourquoi changer quelque chose à nos habitudes? Ce n'est pas une corvée pour toi, ce dîner. Tu en reviens généralement fort tard, la tête assez en l'air, et avec des histoires qui me donnent un aperçu de votre conversation. Vous êtes entre hommes, vous dites des bêtises, vous avez raison. Ne te prive donc pas d'un plaisir, on n'en a pas tant en ce monde. Tu iras retrouver ces messieurs, dont le genre t'amuse, et moi ma petite amie qui serait désolée de ne pas me voir.

DU MESNIL

C'est bien. Je n'insiste pas. Mais aujourd'hui où je suis de très mauvaise humeur, j'aurais préféré rester avec toi.

CLOTILDE

Je te remercie. Ne le regrette pas, va. Ça se retrouvera.

DU MESNIL

Allons, au revoir, je vais porter ta lettre.

CLOTILDE

C'est cela. *(Il se dirige vers le fond piteusement.)* Tenons-nous droit, n'est-ce pas, et un peu de gaieté, si c'est possible. Ne mettons pas les autres dans la confidence de nos ennuis, ça ne sert à rien.

DU MESNIL, *revenant.*

Qu'est-ce que je dois dire à mon oncle?

CLOTILDE

Ce que tu voudras.

DU MESNIL

Alors, c'est bien convenu, tu m'envoies à ce dîner. Tu m'y envoies dans des dispositions atroces.

CLOTILDE

Elles passeront... quand tu seras à table.

DU MESNIL

Je vais m'en flanquer jusque-là.

Il sort.

SCÈNE VIII

CLOTILDE

Bovary! Parlez donc de sagesse et de retenue à une femme. Qu'elle reste dans sa maison et sa maison prospérera, je t'en moque. Qu'est-ce qu'il aurait fait, mon mari, s'il ne m'avait pas eue? Sans compter que les honnêtes gens ont de la chance et que l'on est bien disposé pour eux! Toujours, toujours, lorsqu'il y a quelque chose à donner, une place, une croix, une faveur, grande ou petite, et que deux candidats sont en présence, d'un côté, un brave homme, pas bien fort, mais modeste et méritant, et de l'autre, quelque farceur qui n'a pour lui que son savoir-faire; toujours, c'est le farceur qui l'emporte et le bon monsieur qui est blackboulé! Je finirai peut-être par sortir aujourd'hui. J'espère que M. Lafont se sera fatigué de m'attendre. Il ne se plaindra pas cette fois si je le distance pendant quelque temps. Filons! *(Elle se dirige*

à grands pas vers le fond ; la porte s'ouvre lentement et timidement ; Lafont paraît avec hésitation.) Ah! C'est trop fort!

Elle revient précipitamment en scène, furieuse, avec une colère concentrée et comme une femme résolue à ne pas desserrer les dents.

SCÈNE IX

CLOTILDE, LAFONT

LAFONT

Vous m'en voulez d'être revenu?... Voici ce qui s'est passé. Je m'en allais, je vous le jure. Je ne voulais plus penser à vous jusqu'à demain. J'aperçois votre mari qui rentrait, que devais-je faire?... J'aurais été très heureux de lui serrer la main, mais vous préfériez peut-être qu'il ignorât ma visite, il était plus prudent alors de ne pas me montrer... Vous me dites toujours que je ne tiens compte de rien, quand je passe ma vie avec Adolphe à sauver les difficultés... Je me suis retourné vivement pendant que votre mari ne me voyait pas et je suis entré sous une porte cochère pour le laisser passer. Il est bien rentré, n'est-ce pas? Vous avez dû le voir? Je n'invente rien? Après, c'est vrai, j'ai été faible, il ne fallait pas rester là. Je me suis dit : Clotilde attend depuis longtemps Mme Simpson qui n'a pas l'air de venir beaucoup; si ses projets ne tenaient plus, elle serait peut-être bien aise de me retrouver. Vous ne pouvez pas me reprocher une pensée bien tendre et bien modeste?... Votre mari est ressorti, ça ne changeait pas les

choses, il était en dehors de toutes les combinaisons... J'ai regardé encore une fois si la voiture de Mme Simpson arrivait, je n'ai rien vu venir, je suis remonté. Oh! je suis remonté en tremblant, je vous assure, et je serais peut-être redescendu *(riant)* sans un de ces petits hasards qui sont toujours drôles : votre mari avait laissé la porte ouverte. Voyons, Clotilde, tout cela est bien simple, bien naturel, on ne se fâche pas pour si peu de chose... Dites un mot. Vous ne voulez pas me répondre? Un mot? Un seul... *(S'éloignant.)* C'est bien. Je vous laisse. Vous préférez décidément avoir cette journée à vous. A demain. *(Revenant.)* A demain? *(S'impatientant.)* Dites un mot. Vous ne voulez pas me dire un mot? *(S'éloignant.)* Je suis tout à fait blessé, je vous le déclare. Vous me traitez depuis quelque temps trop légèrement et sans aucune considération pour le passé. *(Revenant.)* Vous êtes bien résolue à ne pas me répondre? *(S'éloignant.)* Eh bien, comme vous voudrez, finissons-en. Vous ne m'aimez plus, je vous embarrasse, je n'ai plus de bien grandes joies avec vous quand je pourrais être heureux ailleurs, séparons-nous. *(Revenant à elle et lui tendant la main.)* Séparons-nous en gens d'esprit!... Voulez-vous que je vous dise? Vous n'attendez personne. Vous allez retrouver votre amant et c'est avec lui que vous dînez; soutenez donc le contraire?... Je le connais. Je n'ai pas voulu vous le nommer tout à l'heure. C'est... monsieur... Ernest Mercier.

CLOTILDE

Alfred Mercier.

LAFONT

Alfred?

CLOTILDE

Alfred Mercier.

LAFONT

Rue de la Madeleine, 28.

CLOTILDE

Boulevard de la Madeleine, 28.

LAFONT, *troublé.*

Clotilde! Est-ce une moquerie de votre part, ou bien la vérité que vous m'avouez?... C'est bien la vérité, n'est-ce pas? *(Pleurant.)* Ah! Clotilde! Clotilde! Qu'est-ce que vous venez de faire? Il fallait me tromper délicatement sans que je le voie et sans me le dire. C'est bien la fin, cette fois, c'est bien la fin! Adieu! *(S'arrêtant.)* Adieu?... Adieu!

Il sort.

SCÈNE X

CLOTILDE

En voilà assez. J'ai bien voulu être complaisante et me prêter à une explication par hasard; mais tous les jours, deux fois par jour, non! Ah! bien, on en aurait de l'agrément avec des passions pareilles qui ne vous laissent pas le temps de respirer. Sans compter qu'on est toujours à deux doigts d'une catastrophe. C'est vrai. Je ne suis plus tranquille que quand mon mari est là.

ACTE III

Même décor. La porte de droite est ouverte à deux battants ; on a placé la table au milieu du salon pour y servir le café.

SCÈNE PREMIÈRE

CLOTILDE, SIMPSON, ADÈLE

CLOTILDE, *elle est près de la table.*

Monsieur Simpson ?

SIMPSON, *il est assis et achève une tasse de café.*

Madame ?

CLOTILDE

Vous faites ici comme chez votre mère, n'est-ce pas ? vous vous servirez.

SIMPSON

Oui, Madame.

CLOTILDE, *en donnant une tasse à Adèle.*

Portez cette tasse à monsieur et laissez-nous.

ADÈLE

Madame n'aura plus besoin de moi?

CLOTILDE

Non.

ADÈLE

J'avais prévenu Madame que mon frère...

CLOTILDE

Allez, vous me parlerez de cela plus tard.

ADÈLE, *aigrement.*

Bien, Madame.

Elle sort, en emportant la tasse, par la porte de droite.

SCÈNE II

CLOTILDE, SIMPSON

CLOTILDE, *s'approchant lentement de Simpson, à mi-voix.*

C'est donc bien vrai, vous quittez Paris décidément?

SIMPSON

Décidément.

CLOTILDE

Aujourd'hui même?

SIMPSON

Je prends le train de 7 heures qui me mettra à minuit chez moi.

CLOTILDE

Vos malles sont faites ?

SIMPSON

Mon domestique les termine en ce moment.

CLOTILDE

Vous ne me demandez rien ?

SIMPSON

Il me reste si peu de temps vraiment que je craindrais de vous déranger.

CLOTILDE

Comme vous voudrez. *(Elle le quitte ; il se lève et va poser sa tasse sur la table.)* Qu'est-ce que pense votre mère de cette brusque résolution ?

SIMPSON

Ma mère est enchantée de me voir partir. C'est un peu pour elle que je m'en vais plus tôt que d'habitude. Elle m'a demandé d'inspecter sa propriété de fond en comble et de diriger les réparations qui seront nécessaires. Je veux que ma mère ne reconnaisse pas Croquignole, quand elle viendra s'y installer.

CLOTILDE

Si votre mère est de votre côté, je n'ai plus rien à dire.

SIMPSON

Vous aimez trop Paris; vous n'admettez pas qu'on s'y trouve mal et qu'on puisse vivre ailleurs.

CLOTILDE

Je ne pense pas cela. Je trouve seulement qu'à votre âge et dans votre situation un homme n'abandonne pas Paris volontiers, surtout s'il y était retenu par le plus léger attachement. L'hiver est à peine fini; le temps est affreux; personne ne songe encore à partir, excepté vous; il faut que vous ayez une raison.

SIMPSON

J'en aurais une plutôt pour rester.

CLOTILDE

Alors, pourquoi vous en allez-vous?

SIMPSON

Je m'ennuie. Je suis irrité et humilié. Je me fais l'effet d'un pauvre dans votre Paris. Qu'est-ce que c'est que ce misérable entresol où je demeure? J'ai honte pour moi de l'habiter; c'est bien pis quand on me fait le plaisir de venir me voir. Ma mère se refuse toujours à me donner une installation comme je la voudrais. Elle préfère que je voyage. Je dépense beaucoup d'argent, sans en retirer ni plaisir ni honneur. Là-bas, à Croquignole, le décor change. Je mène grand train. Je compte dans le pays; on me salue très bas quand je passe. J'ai sous la main tout ce qui me manque ici : mes chevaux, mes chiens... mes fusils. Vous savez que j'ai une magnifique

collection de fusils qu'il me tarde toujours un peu de retrouver en bon état. Paris est agréable évidemment; je m'y plairais peut-être autant qu'un autre, si j'y étais dans des conditions qui satisferaient mon amour-propre.

CLOTILDE

C'est ma faute. Je n'ai pas su vous consoler et vous conserver. Se quitter comme nous le faisons, de gaieté de cœur, après quatre mois seulement, le temps ne vous aura pas paru long, je l'espère.

SIMPSON

Cinq mois.

CLOTILDE

Croyez-vous ?

SIMPSON

Comptons : 15 janvier, 15 février, 15 mars...

CLOTILDE

C'est très juste. Mettons cinq mois et n'en parlons plus.

Un temps.

SIMPSON, *s'approchant d'elle.*

Vous devriez venir cette année à Croquignole, quand ma mère sera là, avec une partie de sa société.

CLOTILDE

Ne comptez pas sur moi. Mon mari ne peut pas s'absenter si aisément.

SIMPSON

Vous le laisseriez.

CLOTILDE

Il n'aime pas ça.

SIMPSON

Vous vous retrouveriez avec votre amie, Mme Beaulieu, que les difficultés n'arrêtent pas, elle.

CLOTILDE

Oh! Pauline, c'est différent. Elle a une fortune d'abord qui lui permet de faire ce qu'elle veut. Ensuite, son mari a eu de grands torts avec elle, elle en profite et elle a bien raison.

SIMPSON

Elle s'amuse, Mme Beaulieu?

CLOTILDE

Je n'en sais rien. Nous sommes très liées avec Pauline, très liées, mais nous ne nous disons pas tout.

SIMPSON

C'est elle cependant qui vous a mise en relations avec ma mère.

CLOTILDE

Pauline n'a jamais su pourquoi je le désirais. Qu'est-ce qui vous fait supposer que Mme Beaulieu ne se conduise pas régulièrement, on vous a dit quelque chose sur elle?

SIMPSON

Je lui connais une forte toquade pour un de mes amis.

CLOTILDE

Vous l'appelez?

SIMPSON

Hector de Godefroy.

CLOTILDE

C'est un mensonge.

SIMPSON

A peine un secret.

CLOTILDE

Mme Beaulieu, vous ne pouvez pas l'ignorer, vit depuis des années avec un garçon charmant qui l'adore et qui ne la quitte jamais.

SIMPSON

Il se nomme?

CLOTILDE, *après avoir hésité, avec un sourire.*

Alfred Mercier.

SIMPSON

Oui, mais Mme Beaulieu s'est amourachée, je me demande pourquoi, de mon ami Hector, et elle ne passe plus un jour sans le voir.

CLOTILDE

De qui le tenez-vous?

SIMPSON

De Mme Beaulieu elle-même, qui ne recule pas devant des confidences de ce genre.

CLOTILDE

Quelle enfant que cette Pauline! Elle ne pourrait pas garder ces choses-là pour elle!

SIMPSON, *la quittant.*

Voilà ce que j'apprécie encore en m'éloignant de Paris; on enterre un tas d'histoires qui ne sont pas bien propres.

CLOTILDE

C'est pour mon amie que vous faites cette phrase?

SIMPSON

Je crois qu'elle peut en prendre sa part.

CLOTILDE

Pauline a bien souffert, allez.

SIMPSON

Il n'y paraît guère aujourd'hui.

CLOTILDE

Vous lui avez peut-être fait la cour.

SIMPSON

L'idée ne m'en serait jamais venue.

CLOTILDE

Mme Beaulieu est tout bonnement adorable.

SIMPSON

Je n'aime pas à être confondu avec tout le monde.

CLOTILDE

Il faut bien cependant vous y attendre un peu.

SIMPSON

Les femmes ne seraient pas contentes, si elles vous entendaient.

CLOTILDE

Qu'est-ce que ça prouve? Que nous sommes faibles, changeantes, coupables, si vous le voulez; que nous nous laissons entraîner toujours; que nous rencontrons des maladroits qui ne nous aiment pas comme nous le voudrions, ou des ingrats, ce qui est pis, qui n'ont de l'estime et de l'affection que pour eux-mêmes! Vous avez raison, du reste. Le plus sage serait de ne connaître ni les uns ni les autres; de se fermer les yeux; de se boucher les oreilles; de se dire courageusement : ta place est là, restes-y. La vie ne serait peut-être pas très drôle ni très palpitante, mais on s'éviterait bien des tracas, bien des déceptions et bien des regrets.

SIMPSON

Qu'avez-vous?

CLOTILDE

Laissez.

SIMPSON

Vous pleurez?

CLOTILDE

Et bien sincèrement, je vous l'atteste.

SIMPSON

Pourquoi pleurez-vous, ma chère?

CLOTILDE

Est-ce qu'on sait? Il y a un peu de tout dans les larmes d'une femme.

SIMPSON

Je serais désolé que mon départ...

CLOTILDE

Non. Ne vous faites pas plus coupable que vous ne l'êtes. On se rencontre, on se plaît, on se sépare, c'est l'histoire de tous les jours. Mais, messieurs, vous êtes bien accommodants pour obtenir nos bonnes grâces, et bien sévères quand nous vous les avons accordées. Allons! il faut que j'appelle mon mari, qui nous laisserait ensemble jusqu'à demain avec sa bonne foi et cette sublime ignorance de toutes nos folies. *(Lui tendant la main.)* Dites-moi adieu. Gardez de ces cinq mois un bon souvenir, c'est tout ce que je demande. Gardez-le pour vous seul, comme vous le devez et comme je peux y compter de votre part. C'est à vous que nous devons d'avoir réussi dans ce que nous désirions, mais le service n'est venu qu'après la faute et il n'était pas nécessaire. Si vous

voulez un jour, en passant, me serrer la main, vous connaissez maintenant la maison où vous avez fait tout ce qu'il faut pour y être bien reçu.

SIMPSON

Vous êtes charmante.

CLOTILDE

Je le sais. *(Elle le quitte et va à la porte de droite.)* Voyons, Adolphe, tu as assez fumé. Tu finiras tes journaux une autre fois. Adolphe, m'entends-tu ? M. Simpson prend son chapeau, lève-toi tout de suite, si tu veux descendre avec lui. *(Revenant.)* Mon mari vient.

SCÈNE III

LES MÊMES, DU MESNIL

DU MESNIL, *entrant et allant à Simpson.*

Je me conduis comme un malappris avec vous, je vous abandonne.

SIMPSON

Ça ne fait rien.

DU MESNIL

J'ai pris cette habitude après mon déjeuner de me reposer un instant; c'est le seul moment où je me sente bien chez moi.

SIMPSON

Vous êtes prêt ?

DU MESNIL

Quand vous voudrez.

SIMPSON

Partons alors.

DU MESNIL

Vous permettez que je dise un mot à ma femme.

SIMPSON

Certainement.

DU MESNIL, *allant à Clotilde, bas.*

Est-ce qu'il faut que je remercie ce jeune homme?

CLOTILDE

Non. Nous l'avons invité à déjeuner, ça suffit.

DU MESNIL

Nous devons beaucoup à son ami du ministère.

CLOTILDE

C'est sa mère qui a tout fait... depuis que je lui ai écrit un mot devant toi, tu te souviens?

DU MESNIL

Je ne savais pas que Mme Simpson avait un fils de cet âge-là; comment le trouves-tu?

CLOTILDE

Distingué.

DU MESNIL

De bien grands airs, hein?

CLOTILDE

Ça ne me déplaît pas.

DU MESNIL

Qu'est-ce qu'il te disait?

CLOTILDE

Que j'étais parfaite.

DU MESNIL

Au moral.

CLOTILDE

Au physique aussi.

DU MESNIL

Je suis bon enfant de vous avoir laissés ensemble.

CLOTILDE

Il part ce soir.

DU MESNIL

Il peut revenir aussi.

CLOTILDE, *à l'oreille de son mari.*

Ce n'est pas encore celui-là qui me fera oublier mes devoirs.

Elle le quitte.

SIMPSON, *allant à Clotilde.*

Vous voulez bien m'excuser, Madame, de me retirer si vite.

CLOTILDE

Je sais que votre temps est compté, vous me l'avez dit, et je n'ose pas vous retenir.

SIMPSON

Je regrette déjà Paris avant de l'avoir quitté.

CLOTILDE

Vous allez l'oublier bien facilement.

SIMPSON

Ma mère vous verra bientôt sans doute et elle me donnera de vos nouvelles.

CLOTILDE

Nous lui demanderons aussi des vôtres.

SIMPSON

Rappelez-vous que vous êtes attendue à Croquignole.

CLOTILDE

Il n'est pas probable que vous m'y voyiez.

SIMPSON

Je ne me tiens pas pour battu. Si une occasion se présente pour moi de venir à Paris, et au besoin je la ferai naître, j'essayerai encore de vous décider.

CLOTILDE

Ne venez pas pour m'inviter, mais pour me voir.

SIMPSON

A bientôt alors.

CLOTILDE

A bientôt.

DU MESNIL

Qu'est-ce que je te disais?

CLOTILDE

Qu'est-ce que je t'ai répondu? Ne t'occupe pas de ça et fais tes affaires.

Il sort.

SCÈNE IV

CLOTILDE

Sotte aventure! Tous ces jeunes gens d'aujourd'hui ne valent pas la peine qu'on s'occupe d'eux. C'est sec, plein de prétentions, ça ne croit à rien; ils aiment la pose, et voilà tout. Je pensais que M. Simpson, élevé par sa mère, s'attacherait sérieusement à une femme. Je n'ai pas à me plaindre de lui, du reste. Il a été toujours fort convenable et très obligeant... Il est un peu bête avec ses fusils... C'est bien fait pour moi. J'avais ce qu'il me fallait, un ami excellent,

un second mari, autant dire. Je l'ai malmené de toutes les manières, il en a eu assez, ça se comprend. Qui sait? Il me croit peut-être plus fâchée que je ne le suis, les hommes nous connaissent si peu. Nous sommes bien faibles, c'est vrai, avec celui qui nous plaît, mais nous revenons toujours à celui qui nous aime.

Un coup de timbre.

SCÈNE V

CLOTILDE, ADÈLE

ADÈLE, *entrant.*

M. Lafont, Madame.

CLOTILDE

Eh bien? Pourquoi prenez-vous cet air étonné pour annoncer M. Lafont?

ADÈLE

Madame va donc le recevoir?

CLOTILDE

Certainement.

ADÈLE

Bien, Madame.

CLOTILDE

Allez-vous en maintenant, Adèle, si vous avez besoin de sortir.

ADÈLE

Merci, Madame.

Elle fait entrer Lafont.

SCÈNE VI

CLOTILDE, LAFONT

LAFONT, *ému, lentement.*

Bonjour.

CLOTILDE, *d'une voix calculée.*

Bonjour, mon ami.

LAFONT

Comment allez-vous?

CLOTILDE

Doucement, bien doucement. Et vous?

LAFONT

Mal. Très mal. Je vous dérange?

CLOTILDE

Pas le moins du monde!

LAFONT

Vous alliez peut-être sortir?

CLOTILDE

Ma foi, non. Je sors à peine maintenant. Où irais-je?

LAFONT

Vous aviez du monde à déjeuner?

CLOTILDE

Du monde, non, une personne.

LAFONT

Un ami?

CLOTILDE

Un passant.

LAFONT

Vous le nommez?

CLOTILDE, *après avoir cherché.*

Mon mari me l'a dit, mais je ne m'en souviens plus.

LAFONT

Je viens de les voir partir ensemble.

CLOTILDE

Vrai? Vous étiez là sous mes fenêtres? Si je l'avais su, je me serais montrée un instant. C'est très gentil de votre part. Au moins vous ne m'avez pas oubliée tout de suite.

LAFONT

Quel était ce monsieur?

CLOTILDE

Un passant, je vous le répète, le premier venu. Il ne peut pas vous donner de l'ombrage; mon mari me l'a présenté ce matin et ce soir il sera parti.

LAFONT

Vous me dites la vérité?

CLOTILDE

Pourquoi vous mentirais-je maintenant? Vous ne changez pas, vous, c'est une justice à vous rendre! Venez ici, dans ce fauteuil, et tenez-vous-y, si c'est possible, que je ne vous voie pas marcher, remuer et vous agiter comme autrefois. Vous m'avez laissé de meilleurs souvenirs.

LAFONT

Clotilde!

CLOTILDE

Il n'y a plus de Clotilde.

LAFONT

Mon amie!

CLOTILDE

Un peu de calme, n'est-ce pas, et ne nous égarons pas si vite.

LAFONT

J'ai bien regretté, allez, cette scène ridicule, que vous pouviez empêcher si facilement. Regardez-moi. M. Alfred Mercier! *(Elle rit.)* Que voulez-vous? J'étais jaloux depuis longtemps de ce M. Mercier; tous mes soupçons se portaient sur lui. Mme Beaulieu ne se plaindra pas de votre discrétion.

CLOTILDE

C'est bien. Qu'est-ce que vous avez fait depuis que je ne vous ai vu?

LAFONT

J'ai pensé à vous.

CLOTILDE

Cela se dit, cela. Après?

LAFONT

Après! J'ai vécu comme d'habitude.

CLOTILDE

Vous ne vous êtes pas absenté?

LAFONT

Il fallait me déplacer, je n'en ai pas eu le courage.

CLOTILDE

Ces demoiselles ont-elles été gracieuses? Vous ont-elles bien reçu?

LAFONT

Je ne vous réponds pas.

CLOTILDE

Pourquoi? Il est possible qu'autrefois une infidélité de votre part m'eût été sensible, très sensible; mais ce qui vous était défendu alors vous est bien permis maintenant. Avec cela que je ne vous connais pas et que vous êtes un homme à vous priver de consolations. Vous n'étiez pas toujours bien aimable, mon ami, ni bien gai, ni bien confiant, mais...

LAFONT

Mais...

CLOTILDE

Ne parlons pas de ces choses-là.

LAFONT

Je souffre beaucoup trop, je vous assure, pour songer à des consolations. Et puis, si le malheur veut que je vous ai perdue pour toujours, je ne chercherai pas à vous remplacer dans un monde que je ne fréquente plus.

CLOTILDE

Vous avez tort. Vous devriez retourner auprès de ces dames. Elles sont libres; on ne se gêne pas avec elles; elles aiment les histoires, les cris, les batailles; vous ne trouverez jamais cela avec nous. Nous ne pouvons offrir qu'une affection paisible, sincère... et désintéressée.

LAFONT

C'est ce que je demande. C'est ce que nous demandons tous.

CLOTILDE

Alors, mon ami, il fallait prendre garde et ne pas risquer ce que vous teniez pour le plaisir de faire un coup de tête.

LAFONT

Clotilde?

CLOTILDE

Quoi, mon ami.

LAFONT

Donnez-moi votre main.

CLOTILDE

Non.

LAFONT

Vous pouvez bien me donner la main.

CLOTILDE

Plus tard, nous verrons. Ne prenez pas cet air-là, ou je vous renvoie à l'instant même.

LAFONT

Donnez-moi votre main.

CLOTILDE

Allons, la voici. Il vous faut l'autre maintenant.

LAFONT

Vous êtes bien froide.

CLOTILDE

Comment, froide? Je vous fais asseoir près de moi et je vous permets de m'embrasser, vous ne pensiez pas que j'allais me jeter à votre cou, dès que vous entreriez.

LAFONT

Je suis là, comme un coupable. J'accepte tous les reproches que vous me faites; je crois que vous en mériteriez aussi.

CLOTILDE

Aucun.

LAFONT

Est-ce ma faute ou la vôtre si nos relations ont changé tout à coup? Il n'y avait pas d'homme plus heureux que moi, jusqu'au jour où votre existence a été bouleversée.

CLOTILDE

Qu'est-ce que vous dites? Mon existence bouleversée! Elle ne pouvait l'être que par vous, si je ne vous avais pas arrêté à temps.

LAFONT

Vous avez raison. Je ne sais pas pourquoi je reviens là-dessus. Laissons ce qui s'est passé.

CLOTILDE

Qu'est-ce qui s'est passé? Vous êtes incorrigible. Je vous reçois, je vous écoute, je crois que vous regrettez sincèrement une conduite inexplicable, je me dis que plus tard, si vous

vous réformiez sérieusement, il ne serait pas impossible que je vous pardonne; et vous me fâchez encore avec ce mauvais esprit que je déteste en vous et que je n'ai jamais réussi à vaincre. Il ne s'est rien passé du tout, vous entendez, rien, rien, absolument rien!... Éloignez-vous.

LAFONT

Pourquoi?

CLOTILDE

Éloignez-vous. Je désire me lever.

LAFONT

Non.

CLOTILDE

Si.

LAFONT

Restons comme nous sommes.

CLOTILDE

Laissez-moi me lever un instant... Vous ne partez pas encore...

LAFONT

Continuons.

CLOTILDE

Quelle exigence!

LAFONT

Vous ne souffrez pas?

CLOTILDE

Je suis nerveuse et agitée.

LAFONT

Raison de plus.

CLOTILDE

Vous dites?

LAFONT

J'ai bien de la peine aussi à me dominer.

CLOTILDE

Allons, ne vous troublez pas, je resterai assise.

LAFONT

Vous pensiez donc un peu à me pardonner?

CLOTILDE

J'ai dit cela et j'ai eu tort.

LAFONT

Reprenons notre bonne existence d'autrefois.

CLOTILDE

A quoi bon? Vous ne serez jamais heureux avec moi et je ne serai jamais tranquille avec vous; vous ne voulez pas comprendre ma situation.

LAFONT

Quelle situation?

CLOTILDE

Ma situation. Est-ce que je n'ai pas un mari, dont je dépends entièrement et qui doit me trouver là toutes les fois qu'il le désire? C'est bien le moins, vous l'avouerez. Voilà encore une bien grande faute de votre part et que vous vous éviteriez, si vous me connaissiez mieux.

LAFONT

Qu'est-ce que vous me reprochez?

CLOTILDE

Vous n'aimez pas mon mari!

LAFONT

Mais si, je vous assure.

CLOTILDE

Mais non, je vous le garantis. Vous n'aimez pas Adolphe, je le vois à bien des choses. Ce sont peut-être vos caractères qui ne s'accordent pas ou bien la position qui veut ça.

LAFONT

Quelle injustice! Votre mari! Il n'a jamais eu que deux amis en ce monde.

CLOTILDE

Deux?

LAFONT

Oui, deux.

CLOTILDE

Lesquels ?

LAFONT

Vous et moi. *(Ils rient.)* Laissons de côté les autres et parlons de nous. Voyons, Clotilde, soyez sincère, est-il vrai que vous me plaisiez ?

CLOTILDE

Ça, oui. Je crois que je suis à votre goût.

LAFONT

Une affection comme la mienne ne se rencontre pas tous les jours; vous en tenez compte ?

CLOTILDE

Certainement. C'est bien parce qu'elle me touche et que j'en tiens compte, que j'ai supporté toutes vos tempêtes.

LAFONT

Je suis bien doux d'ordinaire, bien tendre...

CLOTILDE

Je ne dis pas non. Vous savez parfaitement plaire quand vous le voulez bien, et vous trouvez quelquefois de fort jolies choses qui sont très agréables à entendre... Ce n'est pas vous qui parleriez de fusils à une femme.

LAFONT

Qu'est-ce que cela veut dire ?

CLOTILDE

Rien. Une sottise qu'on m'a contée. Ne faites pas attention.

LAFONT, *se rapprochant d'elle.*

Dites-moi que vous me pardonnez.

CLOTILDE, *bas.*

Oui... Soyez sage, n'est-ce pas?

LAFONT

Vous me pardonnez... tout à fait?

CLOTILDE

Tout à fait... Ne me tourmentez pas, j'irai vous voir.

LAFONT

Bientôt?

CLOTILDE

Quand vous le voudrez... Prenez garde, je ne suis pas seule ici.

LAFONT

Clotilde!

CLOTILDE

Tu m'aimes?

LAFONT

Je t'adore!

CLOTILDE, *se relevant.*

En aurons-nous dit des paroles inutiles pour nous retrouver au même point.

LAFONT, *allant à elle.*

Le regrettez-vous ?

CLOTILDE

Pas encore.

LAFONT

J'étais bien triste en venant ici; je vous quitterai dans de meilleures dispositions.

CLOTILDE

Eh bien ! que cette petite leçon vous profite ! Plus de scènes, n'est-ce pas, plus de ces affreux soupçons qui désobligent une femme et qui sont si inutiles. Quand quelque chose va mal ou vous fait de la peine, dites-le-moi, je suis toujours disposée à entendre raison. Écoutez. Je vais vous annoncer une nouvelle qui ne vous déplaira pas.

LAFONT

Voyons.

CLOTILDE

Je crois que mes beaux jours avec Mme Simpson sont finis.

LAFONT

Bah !

CLOTILDE

Oui.

LAFONT

Vous avez eu à vous plaindre d'elle ?

CLOTILDE

Non. Je n'ai eu qu'à me louer d'elle au contraire. Ce n'est pas précisément Mme Simpson que je ne veux plus voir, c'est sa maison où il me paraît préférable de ne pas aller.

LAFONT

Qu'est-ce que je vous avais dit tout de suite?

CLOTILDE

Vous êtes plus fin que moi, voilà tout.

LAFONT

Je connais une autre personne, dont la société n'est pas bien bonne pour vous, et que vous devriez écarter aussi.

CLOTILDE

Vous allez me dire une bêtise, je vois ça d'ici. Cette personne, c'est...

LAFONT

Mme Beaulieu.

CLOTILDE

Moi, me fâcher avec Pauline, je voudrais bien savoir pourquoi? Pourquoi?

LAFONT

Il me semble...

CLOTILDE

Qu'est-ce qu'il vous semble?

LAFONT

M. Mercier!

CLOTILDE

Eh bien? M. Mercier?

LAFONT

J'ai appris ce qui en est et ce que vous savez bien aussi.

CLOTILDE

Oui, je le sais. Après?

LAFONT

Vous ne défendez pas Mme Beaulieu, je présume.

CLOTILDE

Ah çà! pensez-vous un peu à ce que vous me dites? Est-ce que vous allez reprocher à Pauline de faire pour M. Mercier ce que je fais pour vous?

LAFONT

Ce n'est pas la même chose.

CLOTILDE

En êtes-vous sûr? Expliquez-moi la différence.

LAFONT

J'en vois une.

CLOTILDE

Laquelle? Allons. Dites un peu. Laquelle?... Vous êtes tous les mêmes, messieurs. Pour vous, nous pouvons tout nous permettre, mais vous vous révoltez quand ce sont les autres qui en profitent. Plutôt que de vous occuper de Pauline, vous devriez songer à mon mari qui s'est plaint tous les jours qu'on ne vous voyait plus et qui va vous demander une explication.

LAFONT, *montrant la seconde porte du fond.*

C'est Adolphe que nous venons d'entendre rentrer?

CLOTILDE

Oui, c'est Adolphe. Avez-vous pensé un peu à ce que vous lui diriez?

LAFONT

Non.

CLOTILDE

Non. Ça vous fait rire. Tant pis pour vous, mon ami, vous vous tirerez de là comme vous pourrez.

SCÈNE VII

LES MÊMES, DU MESNIL

DU MESNIL

Te voilà, toi!

LAFONT, *embarrassé.*

Bonjour, mon cher.

DU MESNIL

Bonjour. Pourquoi ne t'a-t-on pas vu depuis si longtemps?

LAFONT, *embarrassé.*

Comment vas-tu?

DU MESNIL

Je me porte à merveille. Tu ne réponds pas à ma question. Qu'est-ce qui s'est donc passé que tu aies disparu du jour au lendemain?

CLOTILDE

Ne le tourmente pas. Il a eu un gros chagrin, n'est-ce pas, monsieur Lafont?

LAFONT

Oui, Madame.

DU MESNIL

Quel chagrin?

CLOTILDE

Est-ce qu'il faut que je dise à mon mari?

LAFONT

Si vous le voulez.

DU MESNIL

Parle donc.

CLOTILDE

Il était jaloux.

DU MESNIL

Jaloux! *(A Lafont.)* Comment! Tu es encore jaloux, à ton âge? *(A sa femme.)* Et de qui diable était-il jaloux? D'une femme qui ne lui appartient pas, bien entendu. Ces célibataires! Ils ne se refusent rien. Ils sont jaloux par-dessus le marché. Veux-tu que je te dise l'opinion d'un économiste célèbre sur la jalousie? La jalousie, c'est la privation, pas autre chose. Si tu étais marié, tu ne serais pas privé et tu ne serais pas jaloux. Est-ce vrai, ça, Clotilde?

CLOTILDE

Allons, tais-toi un peu.

DU MESNIL

Jaloux! *(A sa femme.)* Est-ce que tu lui as dit?

CLOTILDE

Quoi donc?

DU MESNIL

Que j'étais nommé?

CLOTILDE

M. Lafont est le premier qui t'ait écrit pour te féliciter.

DU MESNIL

En effet. Je ne m'en souvenais plus. Il m'a écrit plutôt

que de venir me voir... *(A Lafont, en regardant sa femme avec intention.)* C'est mon oncle, mon vieux bonhomme d'oncle, qui a enlevé cette affaire-là.

CLOTILDE

On le sait bien que c'est ton oncle, tu n'as pas besoin de le crier sur les toits.

DU MESNIL, *à Lafont.*

Eh bien! Est-ce que ça ne vaut pas mieux d'être receveur que d'être jaloux, hein? *(A sa femme.)* Ce pauvre Lafont! Il n'est pas encore bien remis. Il n'a pas son nez ordinaire... Ah çà! t'a-t-elle trompé ou ne t'a-t-elle pas trompé?

LAFONT

Laisse-moi donc!

DU MESNIL

Tu peux bien me dire ça, à moi. T'a-t-elle trompé ou ne t'a-t-elle pas trompé?

CLOTILDE

Mon mari vous fait une question, répondez-y.

LAFONT

Que voulez-vous que je réponde? Y a-t-il un homme, un seul, qui jurerait que sa maîtresse ne l'a pas trompé? La mienne m'a dit que non, elle ne pouvait pas me dire oui. Nous nous sommes réconciliés, c'est ce que nous désirions sans doute l'un et l'autre.

CLOTILDE

Vraiment! Il est bien fâcheux que cette dame ne soit pas ici pour vous entendre; elle saurait l'opinion que vous avez d'elle et de toutes les femmes. La confiance, monsieur Lafont, la confiance, voilà le seul système qui réussisse avec nous.

DU MESNIL

Ç'a toujours été le mien, chère amie...

FIN

LA PARISIENNE

A LA COMÉDIE-FRANÇAISE

I

Au commencement de mai 1890, j'étais très tranquille dans mon coin et je m'étais remis à mes fameux *Polichinelles*. M. Albert Carré, en devenant l'unique directeur du Vaudeville, avait eu l'obligeance de me les demander.

J'avais bien une autre préoccupation théâtrale, mais de si peu d'importance. Les abonnements de la Comédie allaient finir et Claretie leur avait donné toutes les petites pièces du répertoire courant, excepté la mienne.

L'année précédente, j'avais été obligé de me plaindre à M. Lockroy, alors ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts. L'année précédente encore, j'avais été obligé de me plaindre à M. Spuller, alors ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts. Mais Lockroy était un vieil ami, Spuller une vieille connaissance; une démarche auprès

d'eux allait toute seule. Je ne connaissais pas M. Bourgeois, le nouveau ministre, et il m'en coûtait, on le comprend, de l'importuner de mes petites affaires.

Justement je m'étais rencontré quelque temps auparavant avec M. Gustave Larroumet, alors directeur des Beaux-Arts, et il s'était mis très gracieusement à ma disposition. Je lui écrivis un mot et je lui demandai un rendez-vous.

J'attendis une dizaine de jours sans que M. Laroumet me donnât signe de vie. C'étaient dix jours encore de perdus. Je n'avais plus que bien juste le temps si je voulais obtenir mes deux représentations en quelque sorte réglementaires. Je pris mon parti et je demandai une audience à M. Bourgeois.

Je reçus du même coup la réponse du ministre et celle de M. Larroumet. Ces messieurs me donnaient rendez-vous pour le lendemain, M. Bourgeois dans la matinée et M. Larroumet dans l'après-midi.

Je revins alors à ma première idée de ne pas déranger le ministre et je me bornai à aller voir M. Larroumet.

M. Larroumet, en me recevant, me dit tout de suite :

— Le ministre vous a attendu ce matin, vous n'êtes pas venu.

— Mon Dieu, lui répondis-je, il s'agit de si peu de chose que c'est déjà trop de vous en ennuyer.

M. Larroumet me regarda avec surprise et me laissa continuer.

— Depuis que Claretie est là, repris-je, je ne peux rien obtenir de lui sans l'intervention du ministère. Voilà les abonnements qui vont finir et ma petite pièce, *les Honnêtes*

Femmes, est peut-être la seule qu'il n'aura pas jouée. Je vous serais bien reconnaissant de la lui rappeler.

M. Larroumet me regardait toujours avec surprise et comme un homme qui s'attendait à autre chose.

— Laissons cela, me dit-il. Le ministre va vous indiquer un autre rendez-vous. Vous irez le voir et vous lui demanderez de faire entrer la *Parisienne* au Théâtre-Français. Il vous répondra que c'est une affaire convenue.

C'était mon tour d'être étonné. Je ne savais rien de rien, et j'étais à mille lieues d'une pareille nouvelle.

Depuis longtemps déjà, après tous les mensonges et toutes les saletés que m'avait faits Claretie, j'étais fixé sur son compte. J'étais bien sûr qu'il ne me prendrait pas ma pièce. Pour tout dire, je ne l'avais jamais désiré sérieusement. Pressé par mes amis, par mes relations littéraires et mes relations mondaines, j'avais bien parlé de la *Parisienne* à celui-ci et à celui-là, mais malgré moi et à mon corps défendant. Ce que j'aurais voulu, c'est que le Théâtre-Français remontât les *Corbeaux*. Là était mon intérêt véritable. Quant à la *Parisienne*, je pensais qu'un jour ou l'autre un théâtre de genre me la demanderait, et que Mlle Réjane, qui y avait eu tant de succès dans un grand salon parisien, voudrait bien certainement la jouer. Si on ne croyait pas ce que je dis, je vais le prouver dans un instant.

Bien entendu, je remerciai vivement M. Larroumet de la faveur qu'on me faisait et de la part qu'il y avait sans doute prise. J'essayai bien de savoir quelque chose, d'où venait cet intérêt si inattendu pour la *Parisienne* et pour son auteur; mais M. Larroumet ne m'en dit pas davantage.

***

En rentrant chez moi, je trouvai la lettre du cabinet du ministre que M. Larroumet m'avait annoncée. Le lendemain, j'allai voir M. Bourgeois.

Je n'ai pas à parler ici de l'homme politique qui s'est fait une si grande place en si peu de temps, et dont nous admirons tous la haute intelligence, l'éloquence et l'intégrité. Pour la première fois peut-être, je trouvai un ministre simple et ouvert, souriant, *une personne naturelle*.

J'exposai à M. Bourgeois le but de ma visite; il ne me laissa pas continuer.

— C'est entendu, me dit-il, et nous sommes très heureux de vous être agréables.

Nous causâmes théâtre un instant. Il en parlait très bien et il était renseigné. Je mis en avant mes amis, Georges Ancey et Jean Jullien, dont il connaissait le grand talent.

Au moment de quitter M. Bourgeois, je le remerciai de nouveau et j'ajoutai :

— Je vous suis d'autant plus reconnaissant, monsieur le Ministre, que sans votre intervention ma pièce n'aurait jamais été jouée au Théâtre-Français.

— Vous vous trompez, me répondit doucement M. Bourgeois; M. Claretie était très bien disposé, je vous assure.

— Non, monsieur le Ministre, non, repris-je; n'essayez pas de couvrir M. Claretie, vous n'y réussiriez pas. Je tiens M. Claretie pour le dernier des polissons.

— Enfin, reprit M. Bourgeois, l'affaire est faite, c'est le principal.

Nous échangeâmes encore quelques mots et je me retirai.

***

Quelques jours après, je retournai chez M. Larroumet pour deux raisons; d'abord, pour lui rendre compte de ma visite au ministre; ensuite, pour me mettre entièrement d'accord avec lui.

— Ainsi, dis-je à M. Larroumet en le revoyant, ma pièce entre au Théâtre-Français, c'est bien entendu?

— C'est parfaitement entendu, me répondit-il.

— Quand me jouera-t-on?

— On va vous jouer tout de suite.

— Qu'est-ce que je dois faire auprès de Claretie?

— Rien, vous n'avez qu'à attendre.

— Qui me conseillez-vous pour le rôle de la Parisienne?

— Bartet.

Cette conversation était bien de nature à me satisfaire. On avait pensé à tout, jusqu'à me donner Mlle Bartet. Et cependant je regrettais encore ma combinaison qui me paraissait de beaucoup la plus avantageuse: les *Corbeaux* au Théâtre-Français, la *Parisienne* ailleurs.

Pour en finir sur ce point et pour donner la preuve que j'ai promise, voici ce qui se passa :

Dès que l'on sut au Théâtre-Français et autour du Théâtre-Français que la *Parisienne* allait y être jouée, M. Porel, alors

directeur de l'Odéon, m'écrivit et me demanda la pièce pour Réjane. Aussitôt, je priai M. G. Roger, agent général de la Société des Auteurs, de voir Porel et de s'entendre avec lui. C'est bien clair. Mais Porel ne voulut prendre aucun engagement. Il me demandait ma pièce sans conditions, pour la donner quand il lui plairait. Je ne pouvais pas, on le comprend, accepter une éventualité semblable et, comme l'on dit, lâcher la proie pour l'ombre.

II

La situation était bien nette. Claretie avait reçu l'ordre de jouer la *Parisienne* et il devait la jouer aussitôt. M. Larroumet m'avait dit d'attendre, j'attendais.

Je reçus alors une lettre de William Busnach, oui, de William Busnach, qui m'écrivait :

« Mon cher ami, j'ai déjeuné ce matin avec Claretie; nous avons beaucoup causé de la *Parisienne ;* il serait assez disposé à la monter. Allez donc le voir et battez le fer pendant qu'il est chaud. »

Qu'est-ce que vous dites de ça?

On ne sait peut-être pas que Busnach a rendu à Claretie plus d'un service discret. C'est lui qui a commencé la pièce : *Monsieur le Ministre*, qu'Alexandre Dumas a finie.

Je répondis tout de suite à Busnach :

« Mon cher ami, je suis seul à connaître mes rapports

avec Claretie. La *Parisienne* n'entrera au Théâtre-Français que lorsqu'un ministre la prendra par la main. »

Je reçus alors une lettre de Prud'hon, oui, de Prud'hon, le sociétaire de la Comédie-Française. Il avait, m'écrivait-il, une communication importante à me faire.

Qu'est-ce que vous dites de ça encore?

Devant ces preuves manifestes que me donnait Claretie de son imbécillité, quelle conduite devais-je tenir? Devais-je laisser agir le ministre ou l'aider de mon mieux? Ce second parti me parut le plus convenable, et j'entrai en rapport avec Prud'hon.

***

Prud'hon était chargé de m'apprendre que le comité du Théâtre-Français, ou plutôt deux de ses membres, Got et Febvre, avaient soulevé une difficulté.

Il est d'usage au Théâtre-Français qu'une pièce qui y a été refusée, et c'était le cas de la *Parisienne*, ne peut plus jamais y être jouée.

Je ne discute pas, je raconte.

Devant cette chicane si inutile que l'on me faisait et que Claretie n'avait pas su empêcher, je pensai tout naturellement à son prédécesseur.

Ah! bien, il aurait fait bon avec Perrin que le comité discutât une décision ministérielle, et que Febvre, plus particulièrement, fît la mauvaise tête.

Qu'on me permette à ce propos une anecdote.

Lorsque les *Corbeaux* ont été reçus au Théâtre-Français et que Got était tout indiqué pour les jouer, Febvre me demanda le second rôle de ma pièce. Je le lui promis. Plus tard, à la veille même des répétitions, en apprenant que Got était remplacé par Thiron, Febvre revint sur nos arrangements.

Nous étions sur la scène, derrière la toile de fond, lorsque Febvre me rendit mon rôle. Au même moment parut Perrin. J'allai à lui et je lui dis :

— Febvre ne veut plus jouer.

— Restez là, me dit Perrin.

Il fonça sur l'ami du prince de Galles et en moins d'une minute, d'une seconde, il revenait vers moi en me disant :

— Febvre se trompait, il jouera votre pièce.

Je passe sur mes négociations avec le comité. Elles durèrent bien près d'un mois et Prud'hon servait toujours d'intermédiaire.

C'est que Claretie n'est pas seulement un administrateur incapable; il en fait le moins possible. Il ne s'occupe que des engagements et du sociétariat, où il trouve toujours quelque chose à gagner.

***

La *Parisienne* était enfin reçue.

Le lendemain, le lendemain même, mes rapports avec Claretie devenaient exécrables, et il allait multiplier les mensonges, les perfidies, toutes les canailleries possibles, jusqu'à la dernière représentation de ma pièce.

J'étais allé le lendemain voir Claretie et le remercier pour la forme. Après quelques mots sur les difficultés que le comité avait faites et qu'il avait si énergiquement combattues, il me dit :

— Voilà votre pièce ici. Je vous jouerai dans un an, j'ai des engagements jusque-là.

Je fis un mouvement malgré moi et Claretie ajouta en rougissant :

— C'est sans doute Mlle Reichenberg que vous désirez avoir, elle n'est pas libre.

Je n'avais qu'un mot à dire, une autre comédienne à nommer, et c'est ce que Claretie espérait sans doute. Je le quittai sans plus d'explications, en me promettant bien de le surveiller, lui et ses engagements.

***

Claretie a deux journaux, le *Figaro* et le *Temps*, avec lesquels il communique et qu'il inonde de sa prose administrative. Le *Figaro*, pour cette fois, fut mis de côté. Ce fut le *Temps*, huit jours après ma visite, qui publia les nouvelles suivantes :

« Dans sa dernière séance, le Comité du Théâtre-Français a reçu la *Parisienne*, de Becque.

« Au mois d'octobre prochain, *Frou-Frou*, de Meilhac et Halévy, qu'on avait eu déjà l'intention de monter sous la direction de M. Perrin, entrera en répétition à la Comédie-Française. Le rôle de Frou-Frou sera joué par Mlle Reichenberg. »

Je les connaissais maintenant, ses engagements. Il avait hâte de payer à Ludovic Halévy sa dette académique.

Je découpai la note du *Temps* et je l'envoyai à M. Larroumet avec ces mots :

« Arrêtez-le tout de suite; il recommence l'histoire des *Honnêtes Femmes*. »

En même temps, j'écrivis à Claretie :

« Il a été convenu au ministère que ma pièce serait jouée la première. Si vous aviez monté un ouvrage nouveau, je n'aurais rien dit; mais reprise pour reprise, il y a une sorte de justice générale à faire passer la *Parisienne* avant *Frou-Frou*. »

Claretie me répondit :

« Le ministère n'a rien à voir là dedans. Vous avez été reçu par estime littéraire. Si vous voulez vous faire jouer par ordre, essayez. »

Qu'est-ce que vous dites de ça encore?

Le *samedi* suivant, je répète : le *samedi* suivant, il y avait dîner et réception à l'Instruction publique. J'allai à la réception, j'y trouvai Claretie et je l'abordai :

— Où en sommes-nous? lui dis-je.

— Je ne vous jouerai pas, me répondit-il délibérément. J'ai vu le ministre hier (j'insiste : hier, c'était vendredi), je lui ai exposé ma situation et mes engagements et il les a approuvés.

J'étais très déconfit. Je l'étais surtout pour la raison que je vais dire. M. Bourgeois et M. Larroumet avaient été parfaits : je craignais d'être allé trop loin et de les avoir indisposés.

— Il y aurait bien un moyen pour vous d'être joué tout

de suite, ajouta Claretie, ce serait de prendre Samary pour la *Parisienne*.

Accepter Samary, c'était en finir; je consentis.

J'allai bien vite voir M. Larroumet qui devait intervenir auprès de Bartet et lui éviter une peine inutile.

— Pourquoi avez-vous fait ça? me dit-il.

— Que voulez-vous? lui répondis-je, Claretie avait vu le ministre vendredi et, je le crois bien, il l'avait retourné.

— Je ne sais pas, reprit M. Larroumet, si Claretie a vu le ministre vendredi, mais samedi, à 7 heures et demie, deux heures avant que vous ne causiez avec lui, au moment de nous mettre à table, Claretie était du dîner, le ministre lui a dit devant moi : Je ne peux pas vous fixer une date précise pour la *Parisienne*, mais j'entends que M. Becque profite des avantages que nous avons voulu lui faire.

Qu'est-ce que vous dites de ça? Qu'est-ce que vous dites de ça?

III

Je conte en ce moment une histoire de théâtre, des misères d'auteur et des saletés de coulisses qui paraîtront peut-être bien insignifiantes. Mais c'est de notre grande scène qu'il s'agit, qu'on ne l'oublie pas, et de l'homme déplorable qui aujourd'hui encore en a la direction.

C'était fait. J'avais accepté Samary, tout en la trouvant trop jeune et trop innocente pour représenter ma Parisienne.

On sait le malheur qui arriva. La charmante artiste tomba malade et ne se releva plus.

Ah! que ce Claretie a de cœur! Il en remontrerait pour le cœur à tous les ingénieurs du théâtre moderne. Il renonça aussitôt, la main sur son cœur, à jouer la *Parisienne* et remit *Frou-Frou* en avant.

Ici se place un épisode agréable et qui donne de Claretie une exacte mesure.

Il faut que je dise d'abord que Mlle Bartet, dès qu'on lui avait parlé du rôle, l'avait refusé. D'un autre côté, je ne voulais pas transiger avec Claretie, en me rejetant sur sa comédienne de prédilection. Mlle Reichenberg se trouvait ainsi ma dernière ressource. J'allai la voir sans la trouver ou plutôt sans qu'elle me reçût.

Dès qu'il eut connaissance de cette démarche, Claretie manda Reichenberg et lui parla avec autorité. La *Parisienne*, après la mort de Samary, était devenue une pièce impossible; aucune comédienne, digne de ce nom, ne se risquerait à la jouer.

J'étais allé en même temps consulter Sardou. Sardou s'entremit aussitôt auprès de Claretie et lui fit entendre raison. Quarante-huit heures après avoir vu Reichenberg, Claretie la mandait de nouveau et lui distribuait le rôle de la *Parisienne*.

***

Il est temps que Sarcey entre dans la danse. C'est à lui tout autant qu'à Claretie que j'ai affaire. Je ne pourrais pas dire lequel des deux a été le plus méprisable.

Ainsi et comme entrée de jeu, Claretie m'avait placé dans cette alternative, ou de prendre la comédienne de son choix, de son cœur, ou d'être renvoyé à l'année suivante. Ainsi Mlle Bartet avait refusé son rôle, un rôle que le directeur des Beaux-Arts trouvait tout indiqué pour elle, et Claretie s'était immédiatement incliné. Ainsi et grâce au plus effronté mensonge, Claretie m'avait imposé Samary qui me paraissait un choix défavorable. Ainsi Claretie avait voulu arrêter net la combinaison Reichenberg, la seule qui me restât, et c'était Sardou qui l'avait fait réussir. Ce n'est pas tout. Je vais parler dans un instant de mes répétitions, qui ont été pitoyables, et plus particulièrement de la conduite de Lebargy, le grand camarade de Claretie.

Sarcey n'ignorait rien. Sarcey, je l'ai déjà dit ailleurs, sait tout ce qui se passe à la Comédie-Française; il est renseigné jour et nuit. Sarcey, dans l'ignoble article qu'il consacra plus tard à la *Parisienne*, n'en écrivit pas moins :

« Il faut leur rendre cette justice (à Claretie et au théâtre), une fois la résolution prise (la décision du ministre acceptée), ils n'opposèrent à M. Becque aucun mauvais vouloir ni aucune résistance. Ils firent bonne mine à l'œuvre et à l'auteur. *Il choisit ses interprètes*, les dressa avec la *minutie entêtée* qu'il apporte dans la mise en scène de ses ouvrages et monta la *Parisienne* comme il l'entendit. *Claretie n'intervint que très discrètement*. »

Voilà les mensonges triplement calculés qu'on débite au public, avec lesquels on trompe les ministres, et que répand un impudent critique pour couvrir le directeur et le théâtre qui le subventionnent.

***

En 1882, lorsque j'étais entré à la Comédie-Française, j'avais trouvé un théâtre imposant, administré de haut et jusqu'en ses plus petits détails par un homme fort. Perrin, la silhouette de Perrin, l'ombre de Perrin, étaient partout.

En y revenant huit ans après, je tombais dans une pétaudière, dans une maison livrée par un subalterne aux subalternes, où tout le monde décidait, excepté Claretie, préoccupé uniquement de ses intérêts, de ses fredaines et de sa réclame.

Il faut bien qu'on le sache et que quelqu'un le dise enfin. Si Sarcey, pendant tant d'années, a poursuivi Perrin de ses plus perfides critiques, de sa plus haineuse rancune, c'est que Perrin avait refusé de l'acheter; et c'est parce que Claretie, en entrant, à peine assis, l'a acheté tout de suite, que Sarcey met aujourd'hui à défendre et à prolonger Claretie l'acharnement qu'il mettait autrefois à détruire Perrin.

Je viens de dire que mes répétitions avaient été pitoyables : ce n'est pas assez. J'avais voulu, hélas! obliger Prud'hon; je constatai tout de suite ses résistances et son impuissance. Féraudy cherchait des *effets sûrs*. Mlle Reichenberg, que j'avais connue si laborieuse, si souple et si docile, n'apprenait même plus. Avec Lebargy, j'étais aux Funambules.

Lebargy, entraîné par l'exemple de Bartet, aurait voulu faire comme elle. Bartet avait dit : « C'est un rôle pour Mlle *Réchane*. » Lebargy disait : « On me donne un rôle de M. Galipaux. »

Le jour de ma lecture, Lebargy arriva une heure en retard

et fit une entrée étonnante. Il prit un siège et affecta la posture la plus singulière. Ses camarades se demandaient ce qu'il avait, s'il était malade ou s'il était ivre; Mlle Reichenberg, à tout hasard, ramena ses jupes.

Lebargy, après cette mascarade, en prit à son aise. Il venait vers les trois heures; il se montrait un instant et on ne le revoyait plus. Quand on avait besoin de lui, Mlle Reichenberg parcourait le théâtre en appelant de tous côtés : Le-bar-gy! Lebargy n'était pas là et on levait la répétition.

Un jour, ses camarades impatientés s'en prirent à moi : « Vous ne devez pas supporter ça », me dirent-ils en chœur. Le lendemain, lorsque Lebargy parut, je l'appelai, je le forçai à venir en scène et je lui dis : « Quoi que vous fassiez, vous jouerez le rôle. — Je le jouerai, me répondit-il, si je le veux. » C'est ainsi aujourd'hui, au Théâtre-Français, que parlent les apprentis et les doublures.

Claretie ne venait jamais. Les semainiers ne venaient jamais. Worms, que j'avais choisi pour monter la pièce avec moi, était absent. Je pris le parti d'attendre son retour, et je cessai aussi de venir.

Voilà la *minutie entêtée* que signale Sarcey et dont j'ai fait preuve.

Qu'on me permette, pour finir sur ce point, une anecdote.

A la troisième ou quatrième répétition des *Corbeaux*, Perrin, qui voulait voir comment je m'en tirerais, s'était caché dans la salle. Personne ne le savait là, et nous travaillions consciencieusement. La répétition finie, Perrin vint nous retrouver, et, en me montrant à mes interprètes, il leur dit : « Écoutez-le bien; il est plus fort que nous tous. »

Si je rappelle ce propos, ce n'est pas, qu'on le croie bien, pour en tirer une vanité folle; non. Mais je trouve là une réponse à Sarcey, à cette vieille et odieuse portière, qui discrédite un auteur sur des rapports de cabotins.

***

Ma pièce tomba.

C'était un bien petit malheur auprès de celui qui m'attendait. Je perdis une sœur que j'aimais tendrement. J'en avertis Claretie et j'ajoutai :

« Je ne reviendrai pas au théâtre. Ne vous préoccupez pas de moi, et faites passer les intérêts de la Comédie avant les miens. »

IV

J'avais écrit à Claretie :

« Ne vous préoccupez pas de moi et faites passer les intérêts de la Comédie avant les miens. »

Le lendemain, je lui écrivais :

« Je viens de lire l'article de Sarcey qui a changé mes dispositions. Il faut que Mlle Nancy Martel quitte la Comédie-Française. »

Je ne peux pas, après bientôt trois ans, entrer dans le détail de cet article de Sarcey, fait de main de traître, où il avait accumulé mensonges sur mensonges et perfidies

sur perfidies. C'était un coup d'assommoir, concerté entre Claretie et lui, pour achever ma pièce.

***

En mettant tout de suite Mlle Nancy Martel en cause, j'avais voulu établir la complicité de Claretie et lui donner un avertissement. Mais qu'allais-je faire de plus et pourrais-je faire quelque chose de plus, je me le demandais.

Je reçus alors une lettre de M. Tézenas, l'avocat bien connu, avec lequel j'étais en d'aimables relations. Évidemment cette lettre, sans rien dire, voulait me dire : « Il y a un procès dans l'article de Sarcey; le faites-vous, le faisons-nous? »

J'allai voir M. Tézenas aussitôt. Je ne m'étais pas trompé. Il connaissait l'article mieux que moi et il avait déjà étudié l'affaire.

Nous convînmes d'attaquer Sarcey. J'étais très monté, et, d'ailleurs, je n'avais pas d'autre parti à prendre. Cependant, lorsque M. Tézenas, qui voyait là un procès à sensation, me dit : « Il faut le faire annoncer. — Attendons encore, lui répondis-je, laissez-moi choisir mon moment. » En réalité, la menace me suffisait et me plaisait plus que l'exécution.

A peine rentré chez moi, je trouvai une occasion, et elles ne me manquèrent pas, d'écrire à Claretie. Je glissai négligemment ce post-scriptum : « Sarcey va recevoir une assignation qui ne le fera pas rire. »

***

A partir de ce moment, j'ai défendu la *Parisienne* pied à pied, minute par minute, contre toutes les supercheries de Claretie. Il m'est arrivé de lui envoyer jusqu à trois télégrammes dans la même journée et de le sommer de rétablir ma pièce sur l'affiche. Je jouais de l'assignation avec bien de la délicatesse; tantôt elle était prête, tantôt elle se trouvait retardée; une autre fois, elle était imminente, imminente.

La *Parisienne* par bonheur faisait plus d'argent que les autres spectacles et résistait de son mieux. La troisième représentation avait produit *quatre mille neuf cent quatre-vingts francs*. C'était sur une recette de 5.000 francs, faite, j'ai le droit de le dire, par ma pièce seule, sans interprétation, sans toilettes et sans décors, que Sarcey l'avait exécutée.

***

Il faut que j'en convienne, souffrant et affecté comme je l'étais, préoccupé justement du dommage matériel qui m'était causé, cette petite guerre entreprise contre un directeur et un critique, ces deux fléaux de l'art dramatique (le comédien est le troisième), n'en tournait pas moins à la partie de plaisir. L'*Assignation Sarcey* était devenue un véritable vaudeville qui rappelait l'*Affaire de la rue de Lourcine*. Je

voyais très bien Mistingue-Claretie et Lenglumé-Sarcey, chacun sur son téléphone, où ils échangeaient leurs inquiétudes pour une assignation imaginaire. C'était, j'ose le dire, de l'excellent théâtre et bien certainement le meilleur que j'aie fait.

Quelque chose me déplaisait. Claretie, dans les lettres qu'il m'écrivait, affectait de ne pas me parler de l'*Assignation*. Il avait l'air de me dire : « C'est votre affaire, ce n'est pas la mienne! » Je ne voulais pas de ça.

« Il est temps, écrivis-je à Claretie, de relever ma pièce. L'*Assignation Sarcey* paraîtra lundi dans trois journaux à la fois. »

Aussitôt, Claretie me télégraphia de ne rien faire et d'attendre qu'il m'eût écrit. En effet, le lendemain, je reçus une lettre de lui, où il m'exhortait, au nom de ma situation littéraire, à éviter un pareil éclat. Claretie, pour donner plus d'importance à cette lettre, *l'avait fait charger*. Je ne m'embêtais pas, comme on voit.

J'avais un autre sujet d'amusement, et celui-là c'était dans l'article même de Sarcey que je l'avais trouvé. Sarcey ne s'était pas contenté de son assassinat. Il y avait ajouté une petite scélératesse d'un autre genre et que Me Tézenas avait relevée comme moi. Sarcey avait écrit :

« On me dit que Becque a fait la *Parisienne* sur une femme particulière. Je n'ai pas connu Clotilde. »

C'était canaille et bien drôle. Il n'avait pas connu Clotilde. Lorsque ma journée était finie, c'est-à-dire lorsque toutes mes précautions avec Claretie étaient prises et notre correspondance mise en ordre, je fredonnais sur un air qui

a été très en vogue un moment : *Il n'a pas de parapluie :*

Il n'a pas connu Clotilde,
Et c'est bien heureux pour elle ;
Il connaît Nancy-Martel,
Ah! plaignons la pauvre fille!

La vie serait peut-être trop dure, sans la gaîté qu'on y apporte et la résistance qu'on lui oppose.

***

Jusque-là et pendant près d'un mois, *mon procès avec Sarcey* n'avait été connu que de quatre personnes : Sarcey, Claretie, Tézenas et moi. Pour tout dire, je l'avais abandonné. Tout d'un coup, les journaux s'en emparèrent et les reporters se mirent en campagne.

Je trouvai alors, dans une interview de Sarcey, une révélation bien inattendue :

« Becque ne sait peut-être pas, avait dit Sarcey, que c'est moi, par mes démarches personnelles, qui ai fait jouer la *Parisienne* au Théâtre-Français. »

Non, Sarcey, non, je ne le savais pas et j'étais bien loin de le supposer.

Voilà un homme qui, peu de temps auparavant, avait écrit de la *Parisienne* qu'elle était un chef-d'œuvre définitif; il dispose de ma pièce sans moi et presque malgré moi; il entraîne le ministre et le directeur des Beaux-Arts; la plus petite délicatesse lui commandait, quoi qu'il arrivât, de rester de son avis, d'être de notre côté, avec nous, et de

nous défendre tous ensemble. Il avait atténué et soutenu bien d'autres échecs, la *Bûcheronne*, la *Souris*, les *Petits Oiseaux*, etc. Que fait-il? Il découvre le ministre qui s'est fié à lui; il découvre M. Larroumet, son ami; il massacre un ouvrage qu'il admirait la veille. Et tout cela pourquoi? Pour exonérer Claretie et le Théâtre-Français de leur responsabilité. De tous mes interprètes, Prud'hon avait été le plus attaqué; il le trouve très bien pour sa part et en fait un grand éloge. C'est que Prud'hon est un vieux sociétaire qui a voix au chapitre et qui tient les clefs de la caisse.

***

Après tant de pas et de démarches, après toutes les allées et venues que la représentation de la *Parisienne* m'avait demandées, il me restait une dernière et pénible visite. J'avais à m'excuser auprès du ministre de l'aventure où il s'était engagé pour moi. Je retrouvai M. Bourgeois plus aimable encore, avec cette belle grâce de l'homme supérieur pour qui les petites défaites ne comptent pas.

« Eh bien! monsieur le Ministre, lui dis-je, est-ce que je n'avais pas raison de vous dire que M. Claretie était un polisson? Croyez-vous que Sarcey, payé comme il l'est par la Comédie-Française, aurait fait un pareil article sans être d'accord avec Claretie? »

« Certainement », me répondit M. Bourgeois, en baissant la tête.

***

Non, personne ne peut soupçonner les chagrins, les tourments, les inquiétudes, les difficultés, les embarras, que m'ont causés ces deux coquins, ce fourbe et ce cynique, en se concertant pour étouffer ma pièce, en la tuant du même coup à la Comédie et ailleurs.

Je sais très bien qu'en travaillant pour le public on s'expose à toutes les sévérités. La critique est maîtresse de ses pires jugements. *Je ne lui ai jamais demandé indulgence ou appui.* Mais la critique n'a rien à voir ici. Il s'agit d'un directeur, du directeur de notre première scène, et d'un écrivain publiquement à ses ordres et à sa solde, qui s'entendent pour faire un mauvais coup.

Croyez-moi, mes amis, nous nous sommes trompés sur Claretie. Nous l'avons pris pour un simple et un innocent. Il était bien médiocre, il était, je puis dire, le médiocre-type, et nous ne voyions pas autre chose. Personne ne s'est conduit plus habilement et avec plus de savoir-faire; il a franchi des distances incalculables à plat ventre. Il est entré sournoisement à la Comédie, lorsque tout le monde en attendait un autre. A peine arrivé, il a trouvé la rosette de la Légion d'honneur dans un lavabo. Un homme d'esprit, qui l'a vu pratiquer et qui sait ce qui se passe, l'a surnommé le *Parfait Secrétaire des amants*. En servant les autres, il ne s'oubliait pas; il a fait du Théâtre-Français un marchepied et une descente de lit. Il y a un effronté dans ce pleutre.

VEUVE!

VEUVE!

Un petit salon tout ce qu'il y a de plus parisien. — Les volets, fermés aux trois quarts, ne laissent pénétrer qu'une faible lumière. — Clotilde, habillée de noir, les traits tirés, songeuse, parcourt des lettres qu'elle vient de recevoir.

CLOTILDE, *lisant.*

« MA CHÈRE COUSINE,

« J'ai compris tout de suite que vous aviez une grave raison pour m'écrire et qu'un malheur était arrivé. Je ne me trompais pas. Mon pauvre Adolphe! Si jeune encore et enlevé en quelques jours!

« Je ne voyais plus mon cousin depuis longtemps, depuis qu'il avait pris ces habitudes mondaines pour lesquelles il n'était pas fait et qui ont bien certainement abrégé sa vie. Mais j'avais gardé de nos années d'enfance et de jeunesse un souvenir toujours présent. Il a bien tenu tout ce qu'il promettait. Il était bon, laborieux, confiant. C'est un honnête homme de moins à une époque où ils sont rares.

« Excusez-moi, ma chère cousine, si je vous fais attendre ma visite. Je ne trouve plus le temps de sortir de chez moi.

Je ne m'en plains pas. Qu'est-ce qu'une femme peut faire de mieux que de se consacrer à son mari et à ses enfants?

« Votre toute dévouée,

« SOPHIE MARTINEAU. »

CLOTILDE

Quelle gale! C'est une peste que cette Sophie!

Elle prend une autre lettre et la lit.

« CHÈRE MADAME,

« J'apprends à l'instant, par le petit mot que vous avez bien voulu m'écrire, la mort de cet excellent homme, si justement apprécié de tous ceux qui l'ont connu. Cette triste nouvelle, en reportant mon esprit vers le passé, m'a troublé profondément.

« Il y a huit ans maintenant, lorsque mon mariage m'a imposé des devoirs nouveaux, j'ai dû m'éloigner un peu brusquement de bien des amis qui avaient occupé une grande place dans mon cœur. Depuis, j'ai bien souvent évoqué leur souvenir et je leur suis resté toujours reconnaissant des heures de joie et d'abandon que je leur ai dues.

« Je veux espérer, chère Madame, que votre mari vous laisse dans une situation de fortune digne de vous. Ce n'est pas une question que je vous fais; je ne me la permettrais pas. C'est le vœu d'un homme d'affaires, qui ne l'est devenu que sur le tard, et qui sait que l'argent est un grand consolateur.

« Si je pouvais vous être bon à quelque chose, disposez

de moi entièrement. Vous me trouveriez au Crédit Lyonnais, tous les jours, de 3 à 7. C'est là que mes amis sont certains de me rencontrer et qu'ils ont l'habitude de m'adresser leurs lettres.

« Veuillez, je vous prie, chère Madame, avec tous mes regrets pour celui qui n'est plus, agréer l'hommage de mon dévouement et de mon respect.

« ALBERT CERISIER,

« *Administrateur délégué.* »

CLOTILDE

Un coureur!... Mais il se souvient, c'est quelque chose.

ADÈLE, *entrant.*

M. Lafont, Madame.

CLOTILDE

Faites entrer.

LAFONT, *toilette sévère, figure de circonstance, allant à elle, tendrement, à mi-voix.*

Comment allez-vous?

CLOTILDE

Bien fatiguée. Et vous?

LAFONT

Je ne vis plus depuis deux jours. La pensée que vous étiez là, seule, sans une personne qui vous aime, pendant que ce malheureux...

CLOTILDE

Vous êtes bon, je le sais.

LAFONT

J'ai envoyé une couronne, vous l'avez reçue?

CLOTILDE

Oui.

LAFONT

Elle est bien?

CLOTILDE

Très bien, je vous remercie.

LAFONT

A quel moment est-il mort?

CLOTILDE

Vers sept heures.

LAFONT

A-t-il beaucoup souffert?

CLOTILDE

Modérément.

LAFONT

Est-ce qu'il a parlé de moi?

CLOTILDE

Oui.

LAFONT

En de bons termes?

CLOTILDE

En d'excellents termes.

LAFONT

Cher Adolphe! — Il ne s'est jamais douté de rien?

CLOTILDE

Est-ce qu'on sait!

LAFONT

Qu'est-ce qu'il vous a dit de moi?

CLOTILDE

Plus tard. Je vous conterai ça un autre jour. Je vais peut-être partir. *(Mouvement de Lafont.)* J'irai passer un mois chez ma belle-mère.

LAFONT

Seule?

CLOTILDE

Je ne serai pas seule chez ma belle-mère.

LAFONT

Et vos enfants?

CLOTILDE

Je voudrais les emmener avec moi. D'un autre côté, ce ne serait peut-être pas sage d'interrompre leurs études.

LAFONT

Restez à Paris. Votre présence peut être nécessaire.

CLOTILDE

Vous croyez?

LAFONT

Certainement.

CLOTILDE

Je verrai. Ma belle-mère arrive ce soir. Nous déciderons cette question ensemble. Est-ce que je vous ai parlé d'une cousine de mon mari, Mme Martineau?

LAFONT

Peut-être. Je ne m'en souviens pas. Pourquoi?

CLOTILDE

J'ai fait la sottise de lui écrire moi-même pour lui annoncer la mort d'Adolphe. Elle vient de me répondre une petite lettre, très sèche, très perfide, où elle me donne à entendre que c'est moi, en menant mon mari dans le monde, qui suis cause de sa mort. Qu'est-ce que nous serions devenus, mon Dieu! qu'est-ce qu'il aurait fait, mon pauvre mari, avec des relations comme M. et Mme Martineau? Si j'ai quelque chose à me reprocher, ce n'est pas ça.

LAFONT

Vous n'avez rien à vous reprocher.

CLOTILDE

Taisez-vous.

ADÈLE, *entrant.*

Voici des lettres pour Madame.

CLOTILDE

Donnez. *(Après avoir jeté un coup d'œil sur les lettres.)* Celle-ci est d'une personne qui vous est antipathique, je n'ai jamais su pourquoi.

LAFONT

Mme Beaulieu?

CLOTILDE

Précisément. *(Après avoir lu la lettre ; avec un demi-sourire.)* Quelle enfant que cette Pauline! Elle se moque toujours.

LAFONT

Montrez-moi sa lettre, voulez-vous?

CLOTILDE

Jamais.

LAFONT

C'est vrai. Je ne l'aime pas, votre M^me^ Beaulieu. Je ne peux pas comprendre cet engouement que vous avez pour elle. Vous perdez votre mari, ça la fait rire, et vous l'approuvez.

CLOTILDE

Je ne l'approuve pas.

LAFONT

Si je m'étais permis, moi, la plaisanterie la plus inoffensive, vous n'auriez pas assez de reproches à me faire.

CLOTILDE

Ce n'est pas la même chose. Pauline ne connaissait pour ainsi dire pas mon mari. Ils se parlaient une fois par an. Tandis qu'Adolphe et vous, vous étiez liés depuis le collège; vous ne vous êtes jamais quittés; Adolphe avait pour vous une affection profonde et il l'a montrée jusqu'à son dernier soupir.

LAFONT

Qu'est-ce qu'il vous a dit de moi?

CLOTILDE

Vous voulez le savoir?

LAFONT

Certainement.

CLOTILDE

Soit. Mon mari, à peu près une heure avant de mourir, s'est trouvé beaucoup mieux; il ne souffrait plus. Il m'a pris les mains, m'a parlé de ses affaires, de l'argent que nous avions et que je trouverais quand il n'y serait plus. Il était très touchant, Adolphe, dans ce moment-là; oh! très touchant, il n'y a pas à dire. Il m'a regardée et il a ajouté : « Tu vas te

trouver dans une situation délicate avec tous tes besoins et deux enfants à élever. Remarie-toi, ce sera plus sage. Tu t'entends très bien avec Lafont. C'est un homme de cœur et un garçon intelligent. Si la pensée lui venait de t'épouser, il faudrait accepter. »

LAFONT

Il a dit cela?

CLOTILDE

Je vous répète ses paroles textuellement.

LAFONT

C'est drôle. Je croyais que ces choses-là ne se passaient que dans les comédies.

CLOTILDE

Tranquillisez-vous, mon ami. Je ne suivrai pas le conseil d'Adolphe. Je ne pense pas une minute à me remarier. *(Adèle entre.)* Qu'est-ce qu'il y a, Adèle?

ADÈLE

On vient d'apporter une couronne de la part de M. Simpson.
(Mouvement de Lafont.)

CLOTILDE

C'est bien. Portez-la avec les autres.

LAFONT

Vous voyez donc toujours ce monsieur?

CLOTILDE

Je vous ai dit mille fois le contraire.

LAFONT

De quoi se mêle-t-il alors?

CLOTILDE

Adèle se sera trompée. C'est Mme Simpson qui envoie cette couronne... Elle a peut-être chargé son fils de s'en occuper à sa place... Pas de scène, n'est-ce pas, pensez un peu au jour où nous sommes. Vous viendrez me voir demain, après la cérémonie?

LAFONT

Certainement.

CLOTILDE

C'est bien. Il faut me quitter maintenant.

LAFONT

Déjà?

CLOTILDE

Oui, déjà. Les visites vont arriver d'un instant à l'autre; je ne veux pas qu'on vous trouve installé chez moi.

LAFONT

Vous avez raison. *(Il se lève et lui donne la main; avec émotion.)* Est-ce que je peux le voir?

CLOTILDE

Si vous le voulez. Tenez, passez par ici.

LAFONT, *arrivé à la porte.*

A demain!

CLOTILDE

A demain. *(Il entre dans la chambre mortuaire.)* A choisir... entre mon mari et lui... c'est peut-être lui que j'aurais préféré perdre.

Elle prend une autre lettre et la lit.

« MADAME,

« Habitant la même maison que vous, je pense que mon nom ne vous est pas inconnu. Cependant, je ne me serais pas cru autorisée à vous écrire, si nous n'étions désormais attachées l'une à l'autre par la conformité de notre situation et de notre malheur.

« Vous êtes veuve, Madame, je le suis aussi. Vous adoriez votre mari et le mien était tout pour moi. Le baron Formichel n'avait que des qualités et pas un défaut. J'ai connu avec lui toutes les joies de ce monde et je les ai toutes repoussées, après l'avoir perdu. Il y aura bientôt vingt-sept ans que mon mari est mort, sans que j'aie cessé un instant de chérir et de respecter sa mémoire.

« Si vous le voulez bien, Madame, je monterai vous prendre un jour de la semaine prochaine et nous irons nous prosterner ensemble devant Dieu. Les secours de la religion sont bien puissants en pareil cas; c'est elle qui m'a donné la force de

vivre, de m'immoler, de vaincre ma chair, en attendant que le baron et moi nous soyons réunis pour l'éternité.

« Permettez-moi, Madame, de me dire votre amie.

« ROSE-CHRISTIANE-ADÉLAÏDE,
BARONNE FORMICHEL. »

CLOTILDE

C'est la folle.

FIN

LA NAVETTE

COMÉDIE EN UN ACTE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du GYMNASE, le 15 novembre 1878.

Reprise au théâtre de la RENAISSANCE, le 26 février 1886.

Reprise au théâtre des CAPUCINES, en mai 1898.

Reprise au théâtre du VIEUX-COLOMBIER, le 7 février 1914.

PERSONNAGES

	Gymnase (1878).	Vieux-Colombier 1914)
ARTHUR	MM. ACHARD.	TALLIEN.
ALFRED.	MALARD.	COPEAU.
ARMAND.	CORBIN.	WEBER.
ANTONIA	Mlles DINELLI.	LORY.
ADÈLE	LEBON.	BING.

La scène se passe à Paris, de nos jours.

LA NAVETTE

Le théâtre représente un salon élégant. Au fond, porte à deux battants ; deux autres portes, à un seul battant, l'une à gauche, au premier plan, l'autre à droite, au second plan. A droite, au premier plan, en scène, un canapé. En scène également, à gauche, même plan, une table et ce qu'il faut pour écrire. Meubles divers.

SCÈNE PREMIÈRE

ANTONIA, ALFRED

Ils sont assis à une table de jeu qui occupe le milieu de la scène.

ANTONIA

Quarante de bésigue. Vous entendez. Je marque quarante de bésigue. Prenez une carte. Prenez donc une carte. Jouez, n'est-ce pas, ou allez-vous-en.

ALFRED, *jetant ses cartes.*

Vous avez raison, Antonia, je m'en vais. *(Il se lève et va prendre sa canne et son chapeau ; revenant près d'Antonia qui s'est levée à son tour.)* Antonia?

ANTONIA, *passant devant lui et se dirigeant vers la porte de gauche.*

Au revoir, mon ami.

ALFRED

Où allez-vous?

ANTONIA

Vous le voyez, je passe dans ma chambre à coucher.

ALFRED

Attendez, que diable, je vais partir.

ANTONIA, *s'arrêtant.*

Partez.

ALFRED, *après un mouvement de mauvaise humeur, dépose sa canne et son chapeau sur la table de jeu et se rapproche d'Antonia.*

Je ne vous comprends pas, ma chère Antonia. J'arrive, vous me faites une scène; la scène m'impatiente, vous me mettez au bésigue; le bésigue m'ennuie, vous me renvoyez.

ANTONIA

C'est votre faute. Pourquoi êtes-vous venu si tard, quand je ne vous attendais plus?

ALFRED

Il me semble, ma chère Antonia, que j'ai bien le droit de venir ici à l'heure qui me plaît.

ANTONIA

Le droit! Le droit! Vous ne parlez jamais que de votre droit! Je ne me suis pas engagée avec vous à ne voir personne et à n'aller nulle part.

ALFRED

Voyez comme vous êtes. Vous me priez de passer chez votre couturière, je suis bon enfant, j'y passe, je vous rapporte sa facture acquittée; à peine m'avez-vous remercié du bout des lèvres.

ANTONIA

Je m'en moque bien, d'une note de plus ou de moins.

ALFRED

Remarquez que cette galanterie de ma part a été toute volontaire; je n'y étais pas tenu par nos petits arrangements.

ANTONIA

Nos petits arrangements! Vous m'en parlez assez, de nos petits arrangements, pour que je ne les oublie pas! Je me révolte à la fin. Monsieur se lève tard! Monsieur déjeune avec ses amis! Il va à la Bourse, à son Cercle, à l'Hôtel des Ventes, il va partout, Monsieur, pendant que moi, sa maîtresse, je suis là, à faire des patiences en l'attendant. Vous êtes-vous occupé au moins de mon affaire?

ALFRED

Quelle affaire?

ANTONIA

Ne deviez-vous pas consulter une Compagnie d'assu-

rances... pour ce méchant viager que vous me promettez depuis si longtemps?

ALFRED

J'ai été chez votre couturière...

ANTONIA

Ce n'est pas assez. Il fallait aller aussi aux assurances. Partez-vous?

ALFRED

Je partirai quand je voudrai.

ANTONIA

Restez alors.

Elle le quitte et entre à gauche.

SCÈNE II

ALFRED

J'ai fait une bêtise!... J'ai fait une grande bêtise!... Autrefois mes relations avec Antonia étaient charmantes... Antonia avait un protecteur qui nous gênait bien un peu, mais cependant c'étaient des relations charmantes... J'ai voulu être le protecteur à mon tour... Pourquoi?... Eh! pourquoi? Il y avait là une question de dignité qui se comprend. On se fatigue à la longue de ces ménages à trois, qui exigeraient de la part de la femme des précautions infinies, une délicatesse excessive... qu'elle n'a pas toujours. Ensuite, je désirais, par amitié pour Antonia, lui créer une situation exception-

nelle... entre la bonne et la mauvaise société... plus près de la bonne, autant que possible. Ainsi, Antonia et sa mère ne se voyaient plus depuis longtemps, ma première pensée a été de les réconcilier. Antonia et sa mère ne peuvent pas rester cinq minutes ensemble sans se prendre aux cheveux, mais c'est une compagnie pour cette enfant. Je rends justice à Antonia. Elle apprécie sérieusement le côté honorable de ma conduite avec elle; mais les sacrifices pécuniaires que je m'impose ne lui suffisent pas. Elle est exigeante. Un jour ceci, un autre jour cela. Elle ne m'exploite pas, non, la pauvre enfant est incapable de m'exploiter. Elle me... elle me carotte, voilà le mot, elle me carotte. Eh bien! je n'aime pas ça, c'est embêtant. Je sais bien qu'elle a raison après tout. Elle avait une position qu'elle a abandonnée pour moi. Elle est jeune, jolie, fidèle; oh! fidèle, elle l'est bien certainement. Elle me disait encore hier, en me rappelant le temps où je n'étais pas seul : Pour rien au monde, pour rien au monde, je ne recommencerais une existence pareille.

Antonia rentre ; Arthur paraît derrière elle, en lui tenant la taille; elle referme la porte sur lui.

SCÈNE III

ALFRED, ANTONIA

ANTONIA

Comment! Je vous quitte, vous voyez que j'ai assez de vous aujourd'hui, et je vous retrouve!

ALFRED

Vous ne pensiez pas que je partirais sans vous dire adieu. Expliquez-moi, Antonia, cette persistance que vous mettez à me renvoyer et dont je ne suis pas dupe. Vous allez sortir?

ANTONIA

Je ne sors pas.

ALFRED

Vous attendez quelqu'un alors?

ANTONIA

Je n'attends personne. Il ne vous manque plus que de me soupçonner et de me faire une scène de jalousie. Prenez votre chapeau, mon ami, donnez-moi la main et allez-vous-en, nous nous dirions encore des choses désagréables, c'est inutile.

ALFRED, *obéissant machinalement.*

Quand vous verrai-je?

ANTONIA

Quand vous voudrez. *(Il gagne la porte du fond, Antonia remonte avec lui; il hésite encore un instant et sort.)* Enfin! Le voilà parti! *(Descendant la scène.)* J'ai été folle de ce garçon-là et maintenant je ne peux plus le voir en face. Comme les hommes changent! *(Allant à la porte de gauche et l'ouvrant.)* Arthur! Arthur!

SCÈNE IV

ANTONIA, ARTHUR

ARTHUR, *à part, après plusieurs signes de fatigue et de mécontentement.*

Cette situation ne peut pas durer plus longtemps.

ANTONIA

Sois gentil, mon Arthur, range cette table, serre ces cartes, que je ne les voie plus! Allons!

ARTHUR, *obéissant machinalement, à part.*

Je fais le ménage... le ménage de l'autre.

Il ferme la table de jeu et la remet à sa place, près de la porte du fond, à droite.

ANTONIA

Viens près de moi maintenant. A quoi penses-tu là?

ARTHUR

Je pense à nous... à nous trois.

ANTONIA

Le sujet n'est pas plaisant, mon ami.

ARTHUR

Je trouve aussi qu'il n'est pas plaisant. Si c'est ce que tu

appelles passer la journée ensemble, moi là, toi ici... avec l'autre.

ANTONIA

L'autre! l'autre! Plains-toi, je te le conseille.

ARTHUR

Qu'est-ce que tu veux dire?

ANTONIA

Rien. Je me comprends. Approchez, vilaine bête, vous ne méritez pas toute la peine qu'on prend pour vous. Quelle figure faites-vous à votre amie? Une risette... tout de suite... mieux que cela... à la bonne heure.

ARTHUR

Tu m'aimes, Antonia?

ANTONIA

Oui, je t'aime. Si je ne t'aimais pas, pourquoi te garderais-je? Ce n'est pas pour ce que tu me donnes, n'est-ce pas?

ARTHUR

J'attendais ce reproche.

ANTONIA

Je ne te fais pas de reproche, mon ami; tu n'as pas le sou, ce n'est pas ta faute.

ARTHUR

Je n'ai pas le sou.

ANTONIA

On sait bien que les jeunes gens ne roulent pas sur l'or; mais j'en ai vu bien peu d'aussi panés que toi.

ARTHUR

Pané! Je suis pané! *(A part.)* Cette situation ne peut pas durer plus longtemps. Antonia?

ANTONIA

Mon ami?

ARTHUR

Qui sait, Antonia, je pourrais me réveiller demain avec de la fortune.

ANTONIA

Je ne dis pas non. Il faut si peu de chose aujourd'hui pour faire fortune; un coup de chien sur le Mobilier espagnol.

ARTHUR

Une succession suffirait.

ANTONIA

Oh! les successions, on les attend toujours bien longtemps.

ARTHUR

Elles viennent cependant... tard, beaucoup trop tard..., mais elles viennent. Que penserais-tu d'une succession qui m'arriverait subitement, et où il y aurait pour deux personnes? Que ferions-nous?

ANTONIA

Ça dépendrait de toi.

ARTHUR

De moi seulement?

ANTONIA

Qu'est-ce que tu me demandes? Qu'est-ce que tu veux savoir? Oui, enfant, oui, si tu pouvais me donner tout ce qu'il me faut, je te sacrifierais bien vite ma position.

ARTHUR

Est-ce bien vrai? Me sacrifierais-tu ta position?

ANTONIA

A la minute.

ARTHUR

Ça se dit.

ANTONIA

Ça se fait aussi. Je ne rognonne pas, moi, Arthur, mais je ne suis pas toujours à la noce. Je voudrais bien vivre librement, à ton bras, toutes voiles dehors, sans cette tyrannie perpétuelle de l'autre, comme tu dis, qui est dans son droit après tout, et que je ne peux pas m'empêcher de plaindre ni d'estimer. Cent fois, mon ami, j'ai été au moment de le renvoyer. Je ne le fais pas, c'est pour toi, uniquement pour toi. Je me dis : Arthur n'est pas riche, mais il a besoin d'un peu de richesse autour de lui; il aime mon luxe, il profite de mon confortable. Tu ne me comprends peut-être pas, Arthur, il n'y a que les femmes pour avoir de ces délicatesses-là.

ARTHUR, *à part.*

Cette situation ne peut pas durer plus longtemps.

ANTONIA

Nous parlons là, mon ami, pour ne rien dire.

ARTHUR

Je m'aperçois, Antonia, que tu n'es pas heureuse, tu ne peux pas être heureuse, et de mon côté, crois-le bien, je souffre beaucoup aussi.

ANTONIA

Bah!

ARTHUR

Il faut que je ferme les yeux sur bien des choses...

ANTONIA

Lesquelles?

ARTHUR

Comment, lesquelles? Mais, Antonia, quand on aime une femme, il n'est pas très agréable... ça d'abord n'est pas très agréable. Je ne me réjouis pas non plus de me tenir là, dans cette chambre...

ANTONIA

Qu'est-ce que c'est que deux ou trois heures que tu emploierais peut-être beaucoup plus mal?

ARTHUR

Il ne s'agit pas du temps : il s'agit de ma dignité, si tu veux le savoir.

ANTONIA

Ta dignité, mon ami, est-ce qu'elle te préoccupe beaucoup?

ARTHUR

Prenez garde, Antonia, prenez garde. Il y a comme un parti pris de votre part de traiter ma dignité fort légèrement. Vous m'aimez, oui, vous me le dites et je vous crois, mais vous ne me considérez pas assez.

ANTONIA

Gros bébête!

ARTHUR

Non, vous ne me considérez pas assez. Celui que vous considérez, ce n'est pas moi, c'est l'autre.

ANTONIA

Eh bien, mon ami, il faut bien qu'il ait quelque chose pour lui.

ARTHUR, *brusquement*.

Adieu, Antonia.

ANTONIA, *surprise*.

Adieu?

ARTHUR

Cette situation ne peut pas durer plus longtemps:

ANTONIA

Pourquoi?

ARTHUR

D'abord elle te révolte

ANTONIA

Je n'ai pas dit cela.

ARTHUR

Ensuite elle m'humilie.

ANTONIA

C'est bien tard.

ARTHUR

Il faut maintenant que je sois seul ou que je ne sois plus.

ANTONIA

Est-ce un sacrifice que tu me demandes?

ARTHUR

Oui et non. Adieu, Antonia.

ANTONIA

C'est bien. Comme tu voudras. Adieu, mon ami.

ARTHUR

Adieu, Antonia. Il faut que je sois seul ou que je ne sois plus.

Il sort vivement.

SCÈNE V

ANTONIA, puis ADÈLE

ANTONIA

Il part! Il me quitte! Sans préparations, sans motifs, sans regrets! Quand j'étais si heureuse avec lui et que je ne l'ai

jamais plus aimé! A quel propos? Cette situation ne date pas d'hier, nous en avons ri ensemble plus d'une fois. Il avait quelque chose, bien certainement, qu'il ne m'a pas dit. Ah! Arthur! Arthur! On ne se conduit pas ainsi avec une femme. Si elle fait mal, on la reprend; si elle recommence, on la frappe; mais on ne l'abandonne pas. Un garçon si bien, si aimable, plein d'esprit, plein d'esprit! Je ne m'ennuyais pas une minute avec ce monstre-là!

ADÈLE, *entrant par la porte de droite.*

Voici deux lettres pour Madame; une que j'ai peut-être eu tort de prendre, et l'autre qu'un commissionnaire vient d'apporter.

ANTONIA

Mets ces lettres dans ta poche, je les lirai la semaine prochaine.

ADÈLE

Le commissionnaire est là, Madame; il attend une réponse. Il m'a dit : De la part de M. Delaunay.

ANTONIA, *surprise.*

D'Arthur! *(Elle prend la lettre, l'ouvre et lit.)* « Chère Antonia, mon oncle est mort, je ne veux pas tarder plus longtemps à t'apprendre cette heureuse nouvelle. Sa succession, dont il ne faut pas t'exagérer l'importance, me permet cependant de devenir sérieux avec une femme. Si tu m'aimes comme je t'aime, il sera bien facile de nous entendre. Ce que l'autre faisait, je le ferai, ni plus ni moins. J'attends. » Cher Arthur! Adèle, dis au commissionnaire qu'il embrasse ce monsieur pour moi! Qu'il vienne! Qu'il vienne immédiatement!

ADÈLE

Bien, Madame. *(A part.)* Je vais toujours mettre la lettre du petit sur cette table, madame l'ouvrira en la voyant.

Elle sort.

ANTONIA

Quelle surprise! Je disais bien aussi qu'il avait quelque chose. Il était sérieux et embarrassé. Embarrassé, pourquoi? Qu'est-ce qui l'empêchait de parler plutôt que d'écrire? On ne blesse jamais une femme en lui proposant... Elle est bête, sa lettre, mais je lui pardonne. Il ne sait pas. Il n'a pas l'habitude. *(Allant à la table de gauche.)* Vite! Vite! Le congé maintenant! Je veux qu'Arthur, quand il va venir, me trouve déjà dégagée. Un congé de la bonne encre! Pas de phrases? Quelques épithètes seulement, il comprendra. *(Écrivant.)* « Imbécile! Butor! Dépensier pour lui et avare pour les autres! Moraliste de carton! Cornard! » *(S'arrêtant.)* Faut-il le mettre? Tant pis, je le mets : « Cornard! » C'est assez. Il ne mérite pas que je lui en écrive davantage. L'enveloppe maintenant. *(Apercevant la lettre laissée par Adèle.)* Une lettre, je la lirai tout à l'heure. *(Écrivant l'adresse.)* « M. Alfred Letourneur. Personnelle et urgente. » C'est fait. *(Prenant la lettre laissée par Adèle.)* Qu'est-ce qu'elle dit, celle-là? Tiens, des vers!

Le mari qui surveille
Et l'amant qui se plaint;
Le galant de la veille,
Celui du lendemain,

Dans leur mensonge infâme,
Ne trouvent qu'un seul mot
A crier à la femme :
Sois fidèle, il le faut.

Mais rien ne vaut sur terre
Fantaisie éphémère
Et caprice d'un jour.

Entends la voix, ma belle,
Qui te dit : sois fidèle,
Sois fidèle à l'amour.

Ils sont jolis, ces vers, très jolis! Ils se comprennent! L'auteur s'appelle? Armand fé... fé... Félix; non, pas Félix... Armand fecit... Fecit, c'est son nom de famille.

ADÈLE, *rentrant.*

M. Arthur, Madame.

ANTONIA

Qu'il entre! *(Prenant la lettre qu'elle a écrite.)* Adèle, porte cette lettre et qu'on ne nous dérange plus.

SCÈNE VI

ANTONIA, ARTHUR, puis ADÈLE

ANTONIA

Cher Arthur!

ARTHUR

Chère Antonia!

ANTONIA

Comme tu me tiens!

ARTHUR

Comme tu me mènes! Ma proposition te satisfait?

ANTONIA

Elle m'enchante.

ARTHUR

Que tu es bonne de l'accepter!

ANTONIA

Que tu es généreux de me l'offrir!

ARTHUR

Ne me remercie pas, Antonia. Aimons-nous, avec dignité, avec loyauté, avec sérénité, je ne regretterai pas mon argent.

ANTONIA

Ton argent, mon ami, celui de ton oncle. Si tu veux, notre première sortie sera pour ton oncle. Nous allons aller au cimetière, à pied, bras dessus bras dessous, comme deux nouveaux mariés, et nous déposerons sur sa tombe une couronne, avec cette inscription... *(S'interrompant.)* Comment s'appelait-il, ton oncle?

ARTHUR

Robinet.

ANTONIA

Avec cette inscription : à Robinet, son neveu et sa nièce! Nous mettrons : et sa nièce, je t'en prie.

ARTHUR

Soit! Nous mettrons : et sa nièce. Ainsi, Antonia, tu ne regrettes pas ce que tu perds?

ANTONIA

Je ne vois que ce que je retrouve.

ARTHUR

Ton parti est pris?

ANTONIA

Mieux que cela. La chose est faite.

ARTHUR

Je suis ici chez moi?

ANTONIA

Oui, mon ami, tu es ici chez toi.

ARTHUR, *il lui prend la main et la conduit au canapé.*

Antonia, viens un peu, assieds-toi et causons. Causons comme deux amis, unis par leur affection avant tout, et sans que celui qui reçoit, mon Dieu, soit l'esclave de celui qui donne. Cependant tu dois comprendre, ma chère Antonia, qu'en me créant des engagements assez onéreux, j'ai entendu aussi me créer quelques droits.

ANTONIA, *en appuyant sur le mot.*

Naturellement!

ARTHUR

Pourquoi me regardes-tu?

ANTONIA

Est-ce que je ne peux plus te regarder maintenant?

ARTHUR

Si je te parle des sacrifices pécuniaires auxquels je me suis décidé, ce n'est pas que je les regrette.

ANTONIA

Il serait bien tôt, mon ami.

ARTHUR

Ne m'interromps pas. Je compte seulement qu'ils me réussiront mieux qu'à ce pauvre garçon auquel je me substitue. Tu te conduisais avec lui... indignement, il n'y a pas d'autre mot. J'ai trouvé ça très drôle, je le reconnais, mais aujourd'hui où je prends sa place, si un autre devait prendre la mienne, ah! je ne trouverais plus ça drôle du tout.

ANTONIA

Lève-toi. Tourne un peu. Tourne donc. Qu'est-ce que c'est que cette toilette?

ARTHUR

Elle est bien, n'est-ce pas? Distinguée et sérieuse. Elle m'avantage?

ANTONIA

Elle t'engraisse. Tu n'es pas aussi gros que ça d'habitude.

ARTHUR

M'écoutes-tu ?

ANTONIA

Je t'écoute.

ARTHUR, *après s'être rassis.*

Dans notre nouvelle existence... je tiens à établir une démarcation complète entre celle qui commence et celle qui finit... dans notre nouvelle existence...

ANTONIA

Approche. Baisse la tête. Un cheveu blanc !

Elle l'arrache.

ARTHUR

Dans notre nouvelle existence...

ANTONIA

Déjà des cheveux blancs, comme tu dégringoles !

ARTHUR

Dans notre nouvelle existence...

ANTONIA

Sais-tu que cette succession ne vient pas mal, s'il te pousse déjà des cheveux blancs.

ARTHUR, *impatienté, se croisant les bras.*

Antonia !

ANTONIA

Je t'écoute, mon ami, je t'écoute.

ARTHUR

Dans notre nouvelle existence, je serai très difficile, je t'en préviens, pour tes relations, pour tes plaisirs, et même pour tes lectures. Ainsi, quand l'*Assommoir* a paru, je te l'ai apporté, je ne te le permettrais pas aujourd'hui. Nous n'irons plus aux Variétés voir Judic quatre et cinq fois dans la même pièce. Non. Quand je te conduirai quelque part, je te conduirai aux Français ou à l'Opéra-Comique.

ANTONIA

Ça me va, ça me va très bien. Mais toi, mon ami, seras-tu assez fort pour t'intéresser à des choses supérieures?

ARTHUR

Qu'est-ce que tu dis?

ANTONIA

Je dis : seras-tu assez fort? Tu es gai, tu aimes à rire, tu comprends très bien une pièce du Palais-Royal, mais les choses supérieures!

ARTHUR

Je continue, n'est-ce pas?

ANTONIA

Continue. Il me semble que tu ne seras pas assez fort.

ARTHUR

Je désire que tu me remettes une liste de toutes tes amies

où se trouvera inscrit leur nom d'abord, leur domicile..., leur profession, quand elles en auront une. Sans profession, je comprendrai ce que ça veut dire. Tes amies, Antonia, celles que je connais, sont de jolies filles certainement, mais un peu toc.

ANTONIA

Que veux-tu? Je ne peux pourtant pas frayer avec des marquises. Présente-moi dans ta famille, alors!

ARTHUR

N'exagérons rien. Je suis bien sûr qu'en vivant tranquillement, tu pourras trouver quelques bonnes relations; voir des femmes convenables..., des femmes séparées de leurs maris, par exemple... Il y en a.

ANTONIA

Oui, il y en a quelques-unes.

ARTHUR

Il y en a beaucoup... beaucoup. *(Avec componction.)* Je vais toucher maintenant un point plus délicat que les autres... Et ta mère?

ANTONIA

Eh bien! quoi? Ma mère!

ARTHUR

Vous ne vous voyez toujours pas?

ANTONIA

Non, mon ami, non, ça nous arrange mieux l'une et l'autre.

ARTHUR

Je te prie, Antonia, pas plus tard que demain, de faire une visite à la vieille Mme Crochard et de te réconcilier avec elle. Il n'y a pas de meilleure société pour une femme que celle de sa mère.

ANTONIA, *bâillant.*

Est-ce tout?

ARTHUR

Oui, c'est tout, pour le moment du moins. Quand il me viendra d'autres choses, je te les dirai. *(Elle va pour se lever, il la retient.)* Est-ce que je me suis bien fait comprendre, Antonia? En deux mots, qu'est-ce que j'ai voulu? J'ai voulu d'abord donner à notre liaison un caractère honorable qui lui avait manqué jusqu'ici. J'ai voulu ensuite apporter dans ton existence quelques notions d'ordre, de délicatesse et de moralité.

ANTONIA, *se levant.*

Ah! il est raseur. C'est un raseur! *(Allant s'asseoir près de la table.)* Dites-moi, mon ami, vous m'aviez parlé quelquefois de vos parents, mais jamais de cet oncle à héritage; voilà longtemps que vous l'avez perdu?

ARTHUR, *embarrassé.*

Longtemps, non. Depuis cinq, six mois.

ANTONIA

Ah! depuis cinq, six mois. Je me souviens en effet d'un deuil que vous avez porté bien légèrement. C'était le sien?

ARTHUR

C'était le sien.

ANTONIA

Pourquoi ne m'avez-vous pas dit la vérité alors?

ARTHUR

Veux-tu que je la dise aujourd'hui? Je prévoyais bien ce qui arrive et que nous nous mettrions ensemble, mais je n'étais pas encore décidé. J'avais peur de m'emballer, là.

ANTONIA, *à part.*

Emballer!

ARTHUR

Je suis sincère, tu vois.

ANTONIA

Très sincère! Emballer! Qu'est-ce qu'il vous a laissé, votre oncle?

ARTHUR, *embarrassé.*

Qu'est-ce qu'il m'a laissé, mon oncle?

ANTONIA

Oui, votre oncle... Robinet, qu'est-ce qu'il vous a laissé?

ARTHUR

Eh! eh! Cent cinquante mille francs.

ANTONIA

Mettons deux cent mille, n'est-ce pas?

ARTHUR

Oui, ça se montera peut-être à deux cent mille francs.

ANTONIA

Deux cent mille francs! C'est gentil! C'est une somme!

ARTHUR

C'est une somme! C'est une somme, si on l'économise; autrement on en verrait bientôt la fin.

ANTONIA

Sonnez Adèle, qu'elle m'apporte mes effets.

ARTHUR

Vous sortez?

ANTONIA

Nous sortons. Nous allons là-bas. C'est bien le moins que vous dépensiez quelques centaines de francs de fleurs et de couronnes pour un homme qui vous a laissé une fortune.

Elle se lève.

ARTHUR

Quelques centaines de francs, comme elle va!

ANTONIA

En revenant du cimetière, nous passerons chez ma modiste; j'ai un petit compte à régler.

ARTHUR

Ah! non, Antonia, non, pas de compte.

ANTONIA

Est-ce que je vous demande quelque chose? Tranquillisez-vous, mon ami, vous ne vous emballerez pas avec moi. Je ne suis pas une femme dépensière ni exigeante, je vous l'ai montré assez longtemps.

ARTHUR, *allant à elle.*

Antonia, ce compte de ta modiste, est-il considérable?

ANTONIA

Considérable!

Il s'éloigne.

ARTHUR, *revenant.*

Voyons, as-tu quelque fantaisie, un caprice qui ne serait pas positivement ruineux?

ANTONIA

Je ne désire rien.

ARTHUR

Rien?

ANTONIA

Rien. Plus tard, nous verrons, quand vous aurez fait des économies.

ARTHUR, *s'éloignant.*

Soit! Plus tard! Attendons!

ANTONIA, *allant à lui.*

Tu connais ça, toi, les Compagnies d'assurances? Réponds. Les connais-tu, oui ou non?

ARTHUR

Je les connais comme tout le monde.

ANTONIA

Il paraît que ces Compagnies-là, pour très peu de chose, elles vous constituent un viager.

ARTHUR

Ah! non, Antonia, non, pas de viager.

ANTONIA

N'en parlons plus. J'y tiens et je n'y tiens pas. Je vis au jour le jour. Cependant ce serait une tranquillité pour vous, si vous veniez à mourir. Je vous ai déjà prié de sonner Adèle.

ARTHUR, *après avoir sonné.*

Un mot à propos d'Adèle. Qu'elle quitte ces habitudes de familiarité qu'elle a prises avec moi. Elle m'appelle M. Arthur et quelquefois Arthur tout court. Qu'elle dise monsieur, je suis le monsieur maintenant, qu'elle dise monsieur.

ANTONIA

C'est bien, mon ami.

ADÈLE, *entrant.*

Madame m'a sonnée?

ANTONIA

Oui, donne-moi mon chapeau, une pelisse et des gants.

ADÈLE

Madame veut-elle aussi sa clef?

ANTONIA

Ma clef? Non, c'est inutile. *(Adèle entre à gauche.)* Vous avez une clef de mon appartement.

ARTHUR

Oui.

ANTONIA

Rendez-la-moi.

ARTHUR

Non.

ANTONIA

Ne faites pas l'enfant. Maintenant que vous êtes ici chez vous, que vous pourrez venir quand vous voudrez, carillonner le jour et la nuit, et vous n'y manquerez pas, vous n'avez plus besoin d'une clef.

ARTHUR

C'est juste. Je n'ai plus besoin...

Il lui rend la clef.

ANTONIA, *bas, à Adèle qui est rentrée, tout en s'habillant.*

Adèle, regarde-le. Tu ne le trouves pas changé?

ADÈLE

Oh! si, Madame, ce n'est plus le même homme.

ANTONIA

D'où venait cette lettre que j'ai trouvée sur ma table?

ADÈLE

On m'avait tant priée de la remettre à Madame.

ANTONIA

Tu diras à M. Armand de ma part qu'il écrit très bien.

ADÈLE

Madame veut-elle le voir? Il est là, dans ma cuisine.

ANTONIA

Pourquoi me prévenir si tard? Je ne peux plus maintenant.

ARTHUR

Que se disent-elles tout bas? *(S'approchant d'Antonia.)* Antonia, que disiez-vous à cette fille?

ANTONIA

Je lui faisais la recommandation dont vous m'avez parlé.

ARTHUR

J'espère bien, Antonia, que vous ne me rendrez pas ridicule?

ANTONIA, *à part.*

Non, je me gênerai. *(Prenant une facture dans le tiroir de la table.)* Tenez, mettez ça dans votre poche, c'est la note de ma modiste; vous me ferez penser à vous la redemander.

ARTHUR

Partons-nous?

ANTONIA

Je vous suis.

Ils sortent par le fond.

SCÈNE VII

ADÈLE, puis ARMAND

ADÈLE

Y a quelque chose, bien sûr, y a quelque chose! On dirait que madame change son ménage. Je vais lui montrer l'appartement, au petit, il verra le reste un autre jour. *(Allant à la porte de droite et l'ouvrant.)* Entrez, Monsieur, entrez.

ARMAND, *après avoir regardé autour de lui.*

Elle va venir?

ADÈLE

Non, elle est sortie.

ARMAND

Sortie!

ADÈLE

Oui, mais vous ne perdrez peut-être rien pour attendre. Madame a lu votre lettre qui a avancé vos affaires.

ARMAND

Je le crois bien. Une dépense pareille d'imagination. Je me suis fendu d'un sonnet.

ADÈLE

Quel âge pouvez-vous bien avoir?

ARMAND

Vingt ans.

ADÈLE

Et c'est votre seule occupation de courir après les petites dames ?

ARMAND

Je fais mon volontariat.

ADÈLE

J'ai peut-être eu tort d'aider votre connaissance avec madame ; un garçon si jeune a si vite fait des sottises.

ARMAND

Des sottises ! Je ne perds pas de vue les conseils de ma tante, une vieille douairière qui m'a élevé de très haut : « A ton âge, mon enfant, me dit-elle bien souvent, on paye... de sa personne. » Elle a le mot leste, ma tante, comme toutes les femmes de l'ancien régime.

ADÈLE, *prêtant l'oreille.*

Taisez-vous un peu. On vient d'ouvrir la porte. *(Allant à la porte du fond et l'entr'ouvrant.)* Tiens ! madame qui rentre ! Venez ici et tenez-vous derrière moi.

Ils se rangent au fond à gauche.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, ANTONIA

ANTONIA, *elle entre précipitamment et se dirige vers le canapé.*

Quel butor! Quel imbécile! Me faire une scène semblable, à ma porte, pour un ami qui me salue!

Elle ôte son chapeau et ses gants.

ADÈLE, *s'approchant.*

A qui Madame en a-t-elle?

ANTONIA

A qui? Tu me le demandes? A monsieur, qui est d'une jalousie et d'une violence insupportables!

Adèle fait signe à Armand de se montrer et sort.

SCÈNE IX

ARMAND, ANTONIA

ANTONIA, *l'apercevant.*

Qui êtes-vous? Que faites-vous ici?

ARMAND

Entends la voix, ma belle,
Qui te dit : soit fidèle,
Soit fidèle à l'amour.

ANTONIA

Ah! c'est vous, l'auteur de ces jolis vers que j'ai reçus. J'admets que vous m'envoyiez des vers, mais votre visite est au moins singulière.

ARMAND

La seconde le sera beaucoup moins; il n'y paraîtra plus à la troisième.

ANTONIA

Il a de l'aplomb. Que me voulez-vous, Monsieur?

ARMAND

Vous plaire.

ANTONIA

C'est bien difficile.

ARMAND

J'y arriverai.

ANTONIA

Il est assez fat. Et que comptez-vous faire pour cela?

ARMAND

Vous aimer.

ANTONIA

Voilà ce que vous avez dit de mieux jusqu'à présent. Êtes-vous gai d'abord?

ARMAND

Comme une bête!

ANTONIA

Êtes-vous... tendre?

ARMAND

Je vous le promets.

ANTONIA

Êtes-vous jaloux?

ARMAND

Pourquoi jaloux? Le jaloux, c'est l'autre. *(Elle sourit.)* Puis-je m'asseoir?

ANTONIA

Non, Monsieur, non, vous ne pouvez pas vous asseoir. Le jaloux n'aurait qu'à entrer.

ARMAND

Vous me cacheriez. Où est la cachette, ici?

ANTONIA

Il est complet. Vous dites des folies, Monsieur, mais c'est bien permis à votre âge.

ARMAND

A notre âge, Antonia.

ANTONIA

Eh bien! vous m'appelez Antonia maintenant! Soyez plus convenable ou je vais vous renvoyer.

ARMAND

Vous êtes surprisé, Madame, de trouver tant d'ardeur, disons le mot, tant d'impatience dans un amour qui vous paraît bien jeune, et qui date pourtant d'une rencontre assez éloignée.

ANTONIA

Une rencontre. Racontez-moi cela.

Elle s'assied.

ARMAND

Vous souvenez-vous, il y a six mois à peu près, d'être allée au théâtre, à l'Odéon?

ANTONIA

A l'Odéon?

ARMAND

Oui. On y jouait un drame de l'Ambigu. Vous paraissiez très émue d'un accident arrivé à l'héroïne, en retrouvant peut-être le pareil dans votre existence. Devant ces jolis yeux mouillés de larmes, je me disais : « Elle pleure, c'est bon signe. Les froids calculs de l'intérêt n'ont pas encore étouffé sa sensibilité. Je pourrai me présenter chez elle. Elle me demandera si je suis gai, si je suis tendre, mais elle ne me demandera pas autre chose. » Me suis-je trompé?

ANTONIA

Non, mon ami, non, vous ne vous êtes pas trompé, et je vous suis reconnaissante de la bonne opinion que vous avez eue de moi. Mais cette histoire est-elle bien vraie? Si elle était vraie, nous serions presque de vieilles connaissances.

ARMAND

Ah! Antonia, vous êtes bien en retard avec moi.

ANTONIA

Taisez-vous, Monsieur, taisez-vous.

ARMAND

Il est sept heures, heure charmante, où la journée qui finit pour tout le monde commence seulement pour l'amoureux. Il tombe aux pieds de son idole et lui murmure cette douce prière : viens dîner avec moi.

ANTONIA, *prêtant l'oreille.*

Relevez-vous.

ARMAND

Venez dîner avec moi.

ANTONIA

Relevez-vous donc. Vous n'entendez pas qu'on parle dans l'antichambre ?

ARMAND, *se relevant.*

Je sais ce que c'est.

ANTONIA

Dites vite.

ARMAND

C'est lui, parbleu, l'autre *(elle se lève et se dirige vers la porte du fond, il continue)*, le banquier, le marchand de soieries, le commissionnaire en vins, l'homme dans les huiles; il est éternel, il arrive toujours au même moment.

ANTONIA, *à la porte du fond qu'elle a entr'ouverte.*

Arthur! *(Revenant précipitamment à Armand qu'elle entraîne vers la porte de gauche.)* Entrez là, Monsieur, et ne bougez pas.

SCÈNE X

ANTONIA, ARTHUR

ARTHUR, *embarrassé.*

Bonjour, Antonia.

ANTONIA

Bonjour... et bonsoir.

ARTHUR

Vous me renvoyez?

ANTONIA

Je ne vous retiens pas.

ARTHUR

C'est la même chose. Antonia?

ANTONIA

Vous partez, n'est-ce pas?

ARTHUR

Quand vous verrai-je?

ANTONIA

Un jour ou l'autre.

ARTHUR

Est-ce une séparation que vous cherchez?

ANTONIA

Une séparation! Les grands mots, tout de suite! Une séparation ne me conviendrait pas en ce moment.

ARTHUR

Faisons la paix alors, et ne boudez plus pour un mouvement de colère que j'ai regretté aussitôt.

ANTONIA

Ne vous excusez pas, c'est inutile. Je ne désire pas d'explication. Je désire que vous me quittiez, que vous me laissiez seule. Mes heures de tristesse et de découragement sont à moi.

ARTHUR

C'est bien. Je vais partir. *(Tirant un papier de sa poche.)* Tenez, serrez cette facture, j'ai passé chez votre modiste.

ANTONIA, *après avoir inspecté la facture avec soin.*

A l'avenir, vous attendrez pour solder mes fournisseurs que je vous en donne l'autorisation. Avez-vous appris quelque chose au moins chez ma modiste?

ARTHUR

Appris quelque chose?

ANTONIA

Oui; vous n'avez pas essayé de la faire bavarder sur mon compte?

ARTHUR

Sur votre compte? J'étais beaucoup plus préoccupé du sien. J'aurais cru, Antonia, qu'une galanterie...

ANTONIA, *se montant un peu.*

Quelle galanterie? Vous vous croyez bien galant pour une

méchante note que vous me rapportez acquittée. Je m'en moque bien, d'une note de plus ou de moins. Il ne manque pas de gens qui voudraient bien me payer, non pas une note, mais cinquante notes, toutes mes dettes.

ARTHUR

Elle m'ennuie. Ses dettes, son viager, on ne parle plus que d'argent ici.

ANTONIA

Apprenez, mon cher, à me connaître. Vous ne gagnerez rien avec moi à être jaloux et grossier, je vous en avertis. J'ai fait ce que vous avez voulu. J'ai congédié pour vous plaire un ami véritable, un homme comme il faut, un homme du monde, qui satisfaisait tous mes caprices et qui me témoignait une confiance absolue. Je ne l'ai jamais trompé...

ARTHUR

Antonia!

ANTONIA

Je ne l'ai jamais trompé. Prenez modèle sur lui ou le contraire pourrait bien vous arriver.

ARTHUR

Mais le contraire... c'est bien ce que je demande... le contraire. Antonia, vous oubliez...

ANTONIA

Je n'oublie rien, Monsieur, rien. Je sais ce que vous m'avez demandé et ce que je vous ai promis. Je ne vous ai pas promis

de l'amour. L'amour est au-dessus de tous les arrangements du monde. Je ne me suis pas donnée non plus pour une sainte. Mon passé est assez connu, Dieu merci, et, si vous me cherchez querelle pour un ami qui me salue ou pour une carte que je reçois, nous aurons des scènes toutes les cinq minutes.

ARTHUR

Elle m'ennuie. Elle m'ennuie. Il ne s'agit plus d'un autre maintenant, elle me parle de tout le monde.

ANTONIA

En voilà assez, mais n'y revenez plus. Donnez-moi la main... et allez-vous-en.

ARTHUR

Comment?

ANTONIA

Vous voulez rester, mon ami?

ARTHUR

Certainement.

ANTONIA

C'est bien. Restez.

Elle le quitte, va au fond, enlève la table de jeu et la remet à la place qu'elle occupait à la première scène.

ARTHUR, *qui l'a regardée faire.*

Oh! le bésigue maintenant. *(Changeant de ton.)* Antonia? *(Silence.)* Ma petite Antonia?

ANTONIA

Je ne vous écoute plus, mon ami.

ARTHUR

Laisse-moi te dire un mot.

ANTONIA

A quoi bon? Je ne vous répondrai pas. Asseyez-vous et coupez.

ARTHUR, *après s'être assis machinalement.*

Antonia, j'ai fait une bêtise.

ANTONIA

Laquelle?

ARTHUR

Nous étions plus heureux avant.

ANTONIA

Avant quoi?

ARTHUR

Quand je n'étais pas seul.

ANTONIA

Il est trop tard, mon ami, j'ai fait ce que vous avez voulu. *(A Adèle qui vient d'entrer.)* Qu'est-ce qu'il y a, Adèle?

ADÈLE

Monsieur est là, Madame; il dit que Madame lui a écrit une lettre épouvantable; il prie Madame de lui pardonner.

ANTONIA

Tu entends, Arthur? Tu peux encore te raviser, si tu le veux. Que décides-tu?

ARTHUR

Tiens! Voilà ce que je décide. Chut!

Il se lève sans bruit et sur la pointe des pieds se dirige vers la porte de gauche.

ANTONIA, *courant sur lui.*

N'entre pas. *(Elle l'arrête et le place de telle sorte que, la porte ouverte, il se trouve caché derrière ; ouvrant la porte à Armand.)* Sortez, Monsieur; ne dites rien, vous me perdriez.

Armand sort ; il traverse la scène en riant et gagne la porte de droite.

ARTHUR, *entrant à gauche.*

Déjà!

ANTONIA, *à Adèle.*

Fais entrer. *(Elle reprend sa place à la table de jeu, Alfred entre piteusement.)* Asseyez-vous, mon ami, je faisais des patiences en vous attendant.

FIN

LA NAVETTE

J'avais présenté les *Corbeaux* partout et partout ils avaient été refusés. Je n'étais pas bien en train, on le comprend, de recommencer un grand ouvrage. Je ne savais trop que faire, je fis la *Navette*.

Je connaissais un peu les directeurs du Palais-Royal qui avaient songé à reprendre l'*Enfant prodigue* et je rencontrais très souvent Plumkett. J'allai au théâtre sans le trouver et je lui laissai ma pièce.

Vingt-quatre heures après, Plumkett, avec beaucoup de bonne grâce et de politesse, me faisait reporter mon manuscrit, *en me demandant autre chose*.

Les Variétés appartenaient à une coterie et me paraissaient inabordables. Le Vaudeville était entre les mains de Raymond Deslandes, un sot et un niais s'il en fut, *un Claretie manqué*. Il ne me restait plus que le Gymnase.

***

Gondinet et moi, nous faisions partie alors de la commission des auteurs, avec cette différence que j'étais le membre le plus assidu et qu'il était le membre le moins assidu. Il

vint tout justement le jour où je comptais, la séance terminée, aller voir Montigny.

J'ai connu Gondinet de très bonne heure, lorsque nous n'avions encore rien fait ni l'un ni l'autre. Je l'avais rencontré chez un critique musical bien oublié aujourd'hui, Gasperini, l'un des premiers admirateurs de Wagner et celui qui a commencé sa réputation en France.

Je quittai la commission avec Gondinet. Nous étions toujours très heureux de nous retrouver et nous passâmes un moment ensemble. Enfin je lui dis :

« Il faut que je vous quitte; je porte à Montigny une méchante pièce en un acte. »

« Ça se trouve très bien, me répondit Gondinet, je vais aussi au Gymnase, où Montigny m'a donné rendez-vous. »

« Ah! mon cher, repris-je aussitôt, faites-moi ce plaisir. Dites à Montigny que j'ai craint de le déranger et remettez-lui ma pièce vous-même. »

« Très volontiers », me dit Gondinet.

J'avais mon manuscrit sur moi et je le lui donnai.

Gondinet, quelques jours après, m'annonça que la *Navette* était reçue.

***

Le Gymnase passait des moments difficiles. Les grands auteurs ne produisaient plus ou se faisaient jouer ailleurs. La troupe contenait encore quelques bons artistes; mais les bons artistes sont la ruine d'un théâtre : ils coûtent cher et ne font pas d'argent. Enfin, Montigny était vieux, malade, dérouté; il cherchait le vent et ne le trouvait plus.

Il hésitait alors entre deux combinaisons : la première était d'enlever Judic aux Variétés et de tâter de l'opérette avec elle; la seconde, de revenir aux spectacles coupés dont la mode était déjà passée depuis longtemps.

Ce fut la seconde combinaison, par bonheur pour moi, qui l'emporta; Montigny mit quatre petites pièces en répétition, la *Navette* était une des quatre.

***

C'était la première fois, je le croyais du moins, après plus de dix années de théâtre, que j'allais donner une pièce tout tranquillement, sans querelles et sans obstacles. J'étais bien loin de prévoir la petite conspiration qui était déjà en train.

Montigny avait avec lui deux seconds que sa mauvaise santé rendait tous les jours plus nécessaires et plus importants : Derval, qui était administrateur général, et Landrol, qui était directeur de la scène.

Derval avait bien près de quatre-vingts ans. Très droit, très solide encore, une correction imperturbable. Il avait été comédien dans le bon temps, au temps des vaudevilles galants et des pièces à poudre. Il en était resté au théâtre de Madame.

Landrol, bien que beaucoup plus jeune, qui ne manquait ni de talent ni d'esprit sur les planches, était un autre arriéré à sa manière. Il n'avait de goût que pour les parades, le quiproquo et l'effet sûr. Il avait la spécialité des maris quinteux et des commandants de mauvaise humeur. On ne pouvait plus l'approcher quand il tenait un rôle de Marseillais.

Derval et Landrol avaient lu la *Navette* qui les avait pro-

fondément révoltés. Le doute n'était plus possible. Montigny commençait à baisser pour avoir reçu une pièce pareille et leur devoir, à eux, était d'en empêcher la représentation.

***

Le premier tour que me joua Landrol ne paraîtra peut-être pas croyable, et j'en ris encore aujourd'hui. Landrol était tenu par ses fonctions de directeur de la scène d'assister à mes répétitions et de les suivre avec moi. Il s'excusa dignement auprès de mes interprètes s'il les privait de ses lumières, mais la *Navette*, leur dit-il, était un ouvrage tel que sa conscience ne lui permettait pas de s'y intéresser.

Cette attitude de Landrol n'était pas seulement comique; elle me créait les plus grands embarras. Achard, qui était chargé du personnage principal, suppliait Montigny de le remplacer. Ses camarades, convaincus que la pièce ne serait jamais jouée, trouvaient très inutile de la répéter et de l'apprendre. Mlle Dinelli était la seule qui me restât fidèle. Il fallait la gagner et l'effrayer; on y réussit. Brusquement, elle me rendit son rôle. Je ne perdis pas la tête. « Réfléchissez jusqu'à demain, lui dis-je, il y a ici une autre artiste que Montigny voulait me donner et que vous allez rendre bien heureuse. » C'est grâce à ce petit mensonge, qui n'en était un qu'à moitié du reste, que je retins Dinelli et que je ramenai les autres avec elle.

***

Nous répétions maintenant avec entrain. J'avais appris

d'un de mes interprètes tous les détails que je viens de donner et je ne craignais pas de plaisanter Landrol ouvertement. Quand quelque chose n'allait pas et que nous étions embarrassés pour une passade : « Quel malheur, disais-je, que le directeur de la scène ne soit pas ici! »

Landrol préparait une nouvelle manœuvre, et celle-là, il le croyait du moins, devait être décisive.

La *Navette* était à peu près montée. Il ne lui manquait plus que le concours et le coup de pouce de Montigny. Lorsqu'il vint pour la première fois prendre sa place au milieu de nous, Landrol, au même moment, parut à l'orchestre et s'y établit.

Les premières scènes furent jouées mollement, avec hésitation. Montigny intimidait ses pensionnaires. En même temps la présence de Landrol nous embarrassait tous en nous menaçant d'une tempête.

Landrol attendait le moment qu'il s'était fixé, la scène sixième, pour tout dire, où la pièce s'engage. Il se leva bruyamment :

« Je ne comprends rien à c'te pièce, dit-il. Je voudrais bien que Monsieur l'auteur m'expliquât ce qui s'est passé et pourquoi ce personnage change tout à coup de caractère. »

J'étais près de Montigny et je me levai à mon tour :

« C'est intolérable, m'écriai-je, intolérable! »

Montigny me mit la main sur le bras et dit très posément :

« Continuons. Ça va très bien comme ça. »

Le coup était manqué. Landrol l'avait pris sur un ton que Montigny, par respect pour lui-même, ne pouvait pas laisser passer. Landrol disparut aussitôt de l'orchestre, pen-

dant que mes interprètes et moi nous échangions des clins d'œil méphistophélistiques.

***

Je n'en avais pas encore fini. Landrol et Derval, qui n'était pas moins monté que lui, cherchèrent autre chose. Ils lancèrent sur moi les amis de Montigny et tous les habitués de la maison.

Il ne se passa plus de jour sans que l'un d'eux ne me prît à part et ne me dît :

« Vous n'allez pas donner cette pièce-là au Gymnase? Vous ne voudriez pas compromettre le théâtre pour plusieurs années. Si vous tenez à être joué ici, faites quelque chose pour ici. *Portez donc la* Navette *au Palais-Royal, où elle sera à sa place et où on la recevra à bras ouverts.* »

Je répondais invariablement :

« Montigny sait ce qu'il a à faire. C'est à lui de prendre une décision. S'il préfère me payer l'indemnité fixée par la Société des auteurs dramatiques, je retirerai ma pièce avec plaisir. »

A la longue et bien que Montigny ne cédât pas facilement, toute cette désapprobation qui l'entourait et ne s'arrêtait pas l'avait influencé. Il cessa de venir. La répétition générale eut lieu sans qu'il y assistât. Il fit plus. Il profita d'une grande première aux Variétés et glissa ma pièce le même soir, honteusement.

LES HONNÊTES FEMMES

COMÉDIE EN UN ACTE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du GYMNASE, le 1er janvier 1880.

Reprise au théâtre de la RENAISSANCE le 7 février 1885.

Reprise à la COMÉDIE-FRANÇAISE le 27 octobre 1886.

Reprise au théâtre national de l'ODÉON, le 25 octobre 1907.

Reprise à la COMÉDIE-FRANÇAISE, le 28 mars 1923.

PERSONNAGES

	Gymnase.	Renaissance.	Comédie-Française (1886).	Comédie-Française (1923).
LAMBERT . . .	M. LANDROL.	M. GALIPAUX.	M. BAILLET.	M. JACQUES GUILHÈNE.
Mme CHEVALIER.	Mme FROMENTIN.	Mlles DUNOYER.	Mlles PIERSON.	Mme BRETTY.
GENEVIÈVE . .	Mlles DEPOIX.	DRUAU.	DURAND.	Mlle NIZAN.
LOUISE	HENRIOT.	CLARENS.	Mme JAMAUX.	Mme LHERBAY.

La scène se passe à Fontainebleau, de nos jours.

LES HONNÊTES FEMMES

Le théâtre représente un salon donnant sur un parc. Au fond, deux portes-fenêtres séparées par une console, la console est surmontée d'une glace sans tain et garnie de fleurs. Portes latérales, à deux battants. En scène, sur la gauche, au premier plan, une table entre deux fauteuils se faisant vis-à-vis ; sur cette table et sur les sièges voisins, des robes, des vêtements d'enfant, du linge de toute sorte. En scène également, à droite, au premier plan, un canapé ; près du canapé, un guéridon ; sur le guéridon, un plateau avec une bouteille, deux verres et une assiette de pâtisseries. Meubles et objets luxueux qui figurent une pièce élégante et ordonnée.

SCÈNE PREMIÈRE

Mme CHEVALIER, puis LOUISE

Au lever du rideau, Mme Chevalier, installée près de la table, dans le fauteuil à gauche et les pieds sur une chaise, travaille.

LOUISE, *entrant et s'approchant.*

M. Lambert, Madame.

Mme CHEVALIER

Qu'il entre. *(La rappelant.)* Louise!

LOUISE

Madame?

Mme CHEVALIER

Les enfants sont bien?

LOUISE

Oui, Madame.

Mme CHEVALIER

Qu'est-ce qu'ils font?

LOUISE

Ils jouent.

Mme CHEVALIER

Vous ne les perdez pas de vue?

LOUISE

Non, Madame.

Mme CHEVALIER

Faites entrer.

SCÈNE II

Mme CHEVALIER, LAMBERT

LAMBERT, *allant à Mme Chevalier, qui lui donne la main.*

Comment allez-vous, Madame?

M^me CHEVALIER

Paisiblement, vous voyez.

LAMBERT

Je ne vous dérange pas?

M^me CHEVALIER

Vous me faites plaisir. *(Montrant le fauteuil à droite de la table.)* Qu'est-ce qu'il y a sur ce fauteuil?

LAMBERT

Des serviettes.

M^me CHEVALIER

Marquées?

LAMBERT

Marquées.

M^me CHEVALIER

Posez-les là... là... là... et asseyez-vous. Vous me regardez. Je suis bonne, n'est-ce pas, au milieu de toutes mes hardes?

LAMBERT

Vous travaillez donc quelquefois?

M^me CHEVALIER

Quelquefois? Toujours! J'ourle, je marque, je mets des pièces, je fais tout chez moi... excepté les torchons. Pourquoi pas les torchons comme le reste, c'est bien un préjugé. Si

je n'avais pas cette sagesse, ma maison serait jolie avec deux enfants qui occupent la femme de chambre du matin au soir. Et ils usent, ces marmots, ils usent! Quand les bras me tombent, que ma tête s'engourdit et que je sens que je vais m'endormir *(montrant le guéridon)*, je trempe le bout d'un biscuit dans un demi-verre de ce petit vin blanc, la seule boisson qui me dise quelque chose. Vous allez y goûter avec moi.

LAMBERT

Je vous remercie.

Mme CHEVALIER

Laissez-vous faire.

LAMBERT

Plus tard.

Mme CHEVALIER

C'est là. Quand vous en voudrez, vous le direz.

Pause.

LAMBERT

Me voici heureux, Madame.

Mme CHEVALIER

De quoi?

LAMBERT

De me trouver où je suis. On est bien chez vous, on y respire.

Mme CHEVALIER

Venez quand vous voudrez, je ne ferme pas ma porte.

LAMBERT

Quelle bonne chance j'ai eue, en venant passer l'été ici, de rencontrer une femme comme vous. C'est bien bonnet de coton ici, convenez-en. *(Mme Chevalier ne répond pas.)* Il est certain que vous seule m'y avez retenu.

Mme CHEVALIER

Je m'en félicite, vous ne deviez pas nous quitter.

LAMBERT

Vous ne faites rien pour plaire et vous n'en plaisez que davantage.

Mme CHEVALIER

Je suis naturelle. Il y a quelques bonnes gens encore, pas beaucoup, qui aiment cette note-là.

LAMBERT

Les adorateurs ne vous manquent pas pourtant.

Mme CHEVALIER

J'en ai un, je le sais. *(Mouvement de Lambert.)* Le général. Nous sommes très bons amis ensemble et nous nous entendons parfaitement. Il me conte quelquefois des histoires, le général, qu'il pourrait garder pour lui. Mais il est vieux, il voit que je l'écoute, et, si j'ai le malheur de rire, il va, il va, on ne peut plus l'arrêter. — Êtes-vous retourné chez les Langlois, depuis leur fête?

LAMBERT

Je m'y ennuie.

Mme CHEVALIER

Ah! — Et la famille Rousselin, l'avez-vous vue?

LAMBERT

Elle m'assomme, la famille Rousselin.

Mme CHEVALIER

Oh! — Mme Papillon?

LAMBERT

Je ne la salue plus.

Mme CHEVALIER

Très bien. Qu'est-ce que dit votre tante de tout ça?

LAMBERT

Nous ne nous parlons pas pour le moment.

Mme CHEVALIER

C'est complet. Prenez garde, monsieur Lambert, prenez garde, vous resterez garçon.

LAMBERT

Soit! je resterai garçon! On n'en vit pas plus mal.

Mme CHEVALIER

Ni mieux. Je vous donne tort, moi, vous savez. Qu'est-ce que vous reprochez à notre petite société de Fontainebleau?

Elle est simple, gaie, heureuse; elle a été parfaite pour vous, parfaite. Mais voilà. Quand on a pris l'habitude d'un certain monde, on se trouve dépaysé et mal en train dans l'autre.

LAMBERT

Non.

Mme CHEVALIER

Si. On repousse de haut des obligations même agréables, après avoir accepté ailleurs les servitudes les plus révoltantes.

LAMBERT

Non.

Mme CHEVALIER

Si. Ailleurs on était aimable, galant, prodigue; il semble qu'avec nous on n'ait plus qu'à se fermer la bouche, et à faire des économies.

LAMBERT

Non.

Mme CHEVALIER

Si. Voyons, monsieur Lambert, un peu de franchise, je ne vous trahirai pas. Est-ce qu'elles sont bien extraordinaires, toutes vos cocotes?

LAMBERT

Extraordinaires, oui, Madame.

Mme CHEVALIER

L'hiver dernier, mon mari m'a menée au Palais-Royal, nous en avions une dans la loge à côté de la nôtre. Je ne mens

pas. Il est bien venu la voir une vingtaine de jeunes gens. Les jeunes gens aujourd'hui se montrent en public avec ces femmes-là. L'un lui a apporté des fleurs, un autre des bonbons, un autre un éventail et elle les recevait, leurs personnes et leurs cadeaux, avec des airs d'impératrice! Ils l'appelaient... Esther, la connaissez-vous?

LAMBERT

Esther!... Une grande... très sèche et très maquillée... qui a des cheveux magnifiques. Elle ne compte pas.

Mme CHEVALIER

Comment, elle ne compte pas! Il paraît que vous faites des différences entre les unes et les autres. Pourquoi Mlle Esther ne compte-t-elle pas? Dites. Dites-moi, ça ne fait rien. *(Il se lève et lui parle à l'oreille.)* Vraiment! Tout le monde! Je la plains alors, la pauvre enfant!

LAMBERT

Vous avez donc causé avec ma tante?

Mme CHEVALIER

Oui.

LAMBERT

Que vous a-t-elle dit?

Mme CHEVALIER

Ça vous intrigue?

LAMBERT

Elle me plaisante et me maltraite partout.

Mme CHEVALIER

Nulle part. Ce serait bien maladroit, avouez-le, pour une femme qui ne songe qu'à vous marier.

LAMBERT

Vous l'approuvez?

Mme CHEVALIER

Assurément. Pourquoi ne faites-vous pas ce plaisir à votre tante, en accomplissant pour vous-même le plus sage de tous les actes?

LAMBERT

J'hésite. Je me tâte. *(La regardant.)* J'ai une raison peut-être.

Mme CHEVALIER

Laquelle?

LAMBERT

Vous ne la soupçonnez pas un peu?

Mme CHEVALIER

Pas le moins du monde.

LAMBERT

Je pourrais rencontrer une vraie femme... qui vaudrait mieux que son existence et que son entourage... et qui voudrait se créer une affection.

Mme CHEVALIER

Toujours des cocotes! Vous n'en sortirez pas.

LAMBERT

Mon Dieu, Madame, quelle opinion avez-vous donc de moi? Je ne suis pas un prud'homme, mais je ne suis pas un outrancier non plus. J'ai fait quelques folies, lorsque j'étais très jeune, et elles m'ont coûté fort cher, ce qui ne m'a pas donné envie de continuer. Je connais un peu le monde parisien, par mes amis, par les journaux, par mon cercle, un cercle fort modeste où je dîne plutôt qu'ailleurs et où je ne joue jamais. Je vais au théâtre, je vois des tableaux, j'achète quelques livres, on ne peut pas se conduire plus raisonnablement. Cette existence a peut-être ses jours de soleil et ses jours d'orage...

Mme CHEVALIER, *l'interrompant.*

Taisez-vous un peu.

LAMBERT

Qu'est-ce qu'il y a?

Mme CHEVALIER

Vous n'avez rien entendu?

LAMBERT

Rien.

Mme CHEVALIER

Je me serai trompée. Je croyais que mes enfants m'appelaient. Continuez.

LAMBERT

Cette existence, je vous disais, a peut-être ses jours de soleil...

On entend les voix de deux enfants qui crient en pleurant :
« *Maman, maman.* »

Mme CHEVALIER

Voyez-vous, je savais bien que ces enfants demandaient leur mère. *(Se levant.)* Vous permettez? Je vais voir ce qui se passe et je reviens.

SCÈNE III

LAMBERT

Est-elle honnête? C'est probable. Ne l'est-elle pas? C'est possible. On rencontre tant de femmes aujourd'hui, échevelées et pot-au-feu, qui trompent si parfaitement bien leur monde. Je piétine sur place. J'en dis assez pour qu'elle me devine et pas assez pour qu'elle se prononce. Aventurez-vous donc avec une personne comme celle-là. Elle vous reçoit... ce n'est pas au milieu de ses chiffons qu'elle vous reçoit... c'est entre deux piles de serviettes; à droite, celles qui sont marquées, à gauche, celles qui ne le sont pas. De la bonne grâce, oui, beaucoup de bonne grâce, mais pas de coquetterie. Des amitiés, mais pas d'avances. Elle ne veut pas ou elle ne sait pas faire une véritable avance. On est interrompu tout à coup par

des moucherons qui piaillent, quand le moment psychologique serait peut-être venu de pousser une charge à fond de train. La voici.

SCÈNE IV

LAMBERT, Mme CHEVALIER

LAMBERT

Eh bien, Madame, ces enfants...

Mme CHEVALIER

Ne m'en parlez pas. Je crois qu'ils le font exprès et qu'ils ne crient que pour me déranger. Ils sont si jeunes, on ne peut pas les punir; quand on les gronde, ça n'en finit plus; la femme de chambre vient de les porter sur leur lit, c'est un moment de repos pour tout le monde. *(Tout en parlant, Mme Chevalier, qui est venue se placer près du guéridon, a débouché la bouteille et rempli les deux verres.)* Cette fois, monsieur Lambert, vous ne pourrez pas me refuser.

LAMBERT, *allant à elle.*

Puisque vous le voulez, Madame...

Mme CHEVALIER, *en lui donnant un verre.*

Il est gentil, n'est-ce pas, mon petit vin?

LAMBERT

Quand vous le servez surtout.

Mme CHEVALIER

Merci. *(Lui présentant l'assiette de pâtisseries.)* Un gâteau?

LAMBERT

Non, pas de gâteau.

Mme CHEVALIER

Allons, trinquons un peu, à l'ancienne mode. *(Ils choquent leurs verres.)* On me dit souvent que je tiens de ma grand'-mère, et en effet je regrette plus d'une bonne habitude de son temps.

Pause.

LAMBERT

Vous êtes la grâce en personne.

Mme CHEVALIER

Quelle plaisanterie!

LAMBERT

Si, si. Je m'y connais un peu.

Mme CHEVALIER, *à elle-même.*

C'est bien flatteur alors.

LAMBERT

Que de jolies choses! L'ensemble, les détails, tout est exquis.

Mme CHEVALIER

Cessez. Vous ne pouvez pas rester trois quarts d'heure auprès d'une femme sans arriver aux compliments.

LAMBERT

Je n'y arrive pas, je m'y arrête.

Mme CHEVALIER

C'est assez maintenant. Et puis ce n'est pas l'heure. Attendez que votre tante nous fasse danser chez elle, j'écouterai tout ce que vous voudrez, entre deux figures.

Elle retourne à la table et y fait quelques petits rangements.

LAMBERT, *qui est venu se placer derrière elle.*

Si l'on nous avait vus trinquer ensemble?

Mme CHEVALIER, *après un mouvement de surprise.*

On le pouvait bien facilement.

LAMBERT

Qu'est-ce qu'on aurait pensé?

Mme CHEVALIER

On aurait ri peut-être. On aurait dit : Voilà des personnes qui ne se font pas de bile et qui trinquent dans le milieu de la journée.

LAMBERT

Croyez-vous? Une femme si jeune et si jolie...

Mme CHEVALIER

Je suis une ménagère.

LAMBERT

Qui reçoit si bien un homme... présentable.

Mme CHEVALIER

Vous êtes un ami.

LAMBERT

On n'aurait pas soupçonné entre eux un bout de roman?

Mme CHEVALIER, *froidement.*

On se serait trompé, voilà tout.

Il la quitte, se montre impatienté, prend une détermination et se rapproche d'elle.

LAMBERT

Je me demande s'il faudra tomber à vos genoux pour que vous vous aperceviez de quelque chose.

Mme CHEVALIER

C'est inutile. Je viens de vous comprendre. A quoi pensez-vous donc? Je suis mariée. Je le suis depuis six ans sans que personne encore m'ait contrainte à le lui rappeler. Vous convoitez la femme d'un autre et vous rêvez d'intrigue auprès d'une mère de famille! J'ai eu tort avec vous de ne pas prévoir ce qui m'arrive. J'aurais dû ne vous recevoir qu'à moitié et à distance. J'aurais dû me rendre compte de vos visites et ne pas me tromper sur tous ces compliments qui ne me paraissaient que prétentieux et fades. Nos relations, monsieur Lambert, s'arrêteront là. Je tiens à vivre avec tous ceux qui m'ap-

prochent en parfaite innocence, et je veux que dans leur conduite comme dans la mienne il n'y ait ni équivoque, ni sous-entendu, pas la plus petite incertitude.

Lambert, très décontenancé, ne sait que dire ; il fait un pas vers elle, elle l'invite à se retirer.

LAMBERT, *allant à la table où il a posé son chapeau.*

Est-elle honnête ?

SCÈNE V

LES MÊMES, LOUISE

LOUISE

Mlle Dupont, Madame.

Mme CHEVALIER, *étonnée.*

Geneviève ?

LOUISE

Oui, Madame.

Mme CHEVALIER

Avec sa mère alors ?

LOUISE

Non, Madame, avec sa gouvernante.

Mme CHEVALIER, *montrant la porte de droite.*

Elle est là?

LOUISE

Oui, Madame.

Mme CHEVALIER, *allant à la porte.*

Entre donc, mon enfant, entre donc.

SCÈNE VI

LES MÊMES, GENEVIÈVE, *en costume de voyage, un sac à la main.*

GENEVIÈVE

Bonjour, Madame.

Mme CHEVALIER

C'est toi!... Mais que je t'embrasse d'abord.

GENEVIÈVE

Vous êtes surprise?

Mme CHEVALIER

Un peu.

GENEVIÈVE

Pour rien au monde, je n'aurais laissé passer cette année sans voir Mme Chevalier, de Fontainebleau.

M^me^ CHEVALIER

Tu es bien gentille, bien gentille; il fallait décider ta mère à t'accompagner.

GENEVIÈVE

Elle ne pouvait pas. Son mari, sa maison... et puis deux personnes qui seraient tombées subitement dans la vôtre. J'ai une lettre de maman... si je ne l'ai pas perdue... qui vous demande l'hospitalité pour moi.

M^me^ CHEVALIER

Elle n'avait pas besoin de me l'écrire.

GENEVIÈVE, *lui donnant la lettre.*

Lisez-la. — Louise!

LOUISE

Mademoiselle?

GENEVIÈVE

Les enfants vont bien?

LOUISE

Oui, Mademoiselle.

GENEVIÈVE

Qu'est-ce qu'ils font?

LOUISE

Ils dorment

GENEVIÈVE

Vous ne leur direz pas que je suis là, je veux les surprendre moi-même.

Mme CHEVALIER, *lisant la lettre.*

« Ma bonne amie, ma fille me tourmente depuis longtemps pour aller passer quelques jours avec toi et je n'ai pas osé lui refuser cette distraction, elle en a si peu, malgré l'embarras que cette grande enfant va te causer. Je lui ai bien recommandé d'être paisible, de retenir sa langue le plus possible, et de mettre son séjour à profit en s'imprégnant de ton admirable raison.

« Ma Ceneviève, chère et bonne amie, est entrée dans sa vingt et unième année, et, quoique je pleure bien souvent en cachette, en pensant qu'il faudra me séparer d'elle, le moment est venu de songer à la marier. A bon entendeur, salut. » *(Mme Chevalier plie la lettre et en se retournant elle aperçoit Lambert et Geneviève qui échangent un salut.)* Eh bien! voilà l'affaire! Ils se conviennent parfaitement l'un et l'autre.

GENEVIÈVE

Vous voulez bien me garder, Madame?

Mme CHEVALIER

Certainement je veux te garder, un mois, deux mois, tant que tu ne t'ennuieras pas avec nous.

GENEVIÈVE

Merci. Quel est ce monsieur?

Mme CHEVALIER

Un voisin.

GENEVIÈVE

Marié?

Mme CHEVALIER

Oui, marié. Comment le trouves-tu?

GENEVIÈVE

Ordinaire.

Mme CHEVALIER

Ordinaire! Voyez-vous ça, Mademoiselle! Je t'ai trompée, c'est un garçon, regarde-le mieux.

GENEVIÈVE

Il est bien.

Mme CHEVALIER

Donne-moi ce sac. Ote ton chapeau. *(Elle lui enlève son chapeau, la recoiffe et la rajuste.)* Tu vas te reposer un instant pendant que j'irai avec Louise te préparer ta chambrette. *(Allant à Lambert embarrassé de son approche; en souriant.)* Restez. *(Étonnement de Lambert. En souriant toujours.)* J'ai changé d'avis. Je veux que vous restiez maintenant.

LAMBERT

Tiens! tiens! Elle s'humanise!

SCÈNE VII

LAMBERT, GENEVIÈVE

GENEVIÈVE

Vous connaissez beaucoup Mme Chevalier?

LAMBERT

Je l'ai vue fréquemment, Mademoiselle, depuis mon séjour ici.

GENEVIÈVE

Quelle charmante femme, n'est-ce pas?

LAMBERT

Tout à fait charmante.

GENEVIÈVE

Et heureuse!

LAMBERT

L'est-elle bien réellement?

GENEVIÈVE

Heureuse! Heureuse! Heureuse!

LAMBERT

Je croyais que Mme Chevalier se laissait vivre, sans trop regretter ce qui lui manque.

GENEVIÈVE

Qu'est-ce qui lui manque? Tout ce qu'une femme peut désirer, elle l'a. Une position honorable et solide; un mari qu'elle mène par le bout du nez; deux enfants, un garçon et une fille. Vous les connaissez, ses enfants, vous avez joué avec eux, des amours.

LAMBERT

Oui. J'ai aperçu dernièrement Mlle Berthe qui donnait une raclée à son frère.

GENEVIÈVE

Elle le bat comme plâtre. Deux amours!

LAMBERT

Ces petits bambins vont être bien contents, Mademoiselle, en voyant arriver une bonne amie pour eux.

GENEVIÈVE

Oh! une très bonne amie! J'aime beaucoup Mme Chevalier, beaucoup, c'est une seconde maman pour moi; il me semble pourtant que j'aime encore mieux Gaston et sa sœur. Je ne les ai pas beaucoup vus depuis qu'ils sont au monde et je pense constamment à eux. Si on s'attache autant aux enfants des autres, comment doit-on aimer les siens, je suis bien curieuse de le savoir.

LAMBERT

Vous le saurez plus tard.

GENEVIÈVE

Certainement.

LAMBERT

Et vous serez, on le voit, une excellente mère.

GENEVIÈVE

On le voit, n'est-ce pas? Quel plaisir vous me faites en me disant cela! Serai-je une excellente femme, c'est une autre affaire. Je pense beaucoup à me marier, naturellement, comme toutes les jeunes filles, mais quelle conduite tiendrai-je dans mon intérieur, je ne le sais pas bien. Je ne sais pas non plus quel est le mari que je désire. Un jour, je le veux brun, maigre, sérieux, et il sera le maître chez lui, c'est décidé. Le lendemain, je penche pour un blond, un peu gros, un bon vivant, qui me laissera la haute main sur tout. Finalement, j'épouserai celui qu'on me présentera. C'est si peu de chose, un mari, dans un ménage! Il va, il sort, il s'absente, il a des occupations, des rendez-vous, on ne l'a jamais. Regardez Mme Chevalier avec le sien, elle ne le voit pour ainsi dire pas.

LAMBERT

Son grand bonheur vient peut-être de là.

GENEVIÈVE

Peut-être! — C'est très mal ce que vous me faites dire, très mal.

LAMBERT

Bah! Les maris ont si bon caractère.

GENEVIÈVE

Pas toujours! Pas toujours! Je les ai observés autour de moi, les maris, les vieux et les jeunes. Il y en a de bien maussades, qui grognent perpétuellement chez eux, et, lorsqu'on les voit dehors, ils ne se ressemblent plus. Approuvez-vous ça? Il y en a de cachottiers qui ont des clefs à eux et qui ne parlent jamais de leurs affaires. Nous ne sommes pas des servantes, nous sommes des compagnes. Il y en a aussi qui regardent d'autres femmes lorsque la leur est là. C'est très blessant. Et si la pauvre petite n'est pas jolie, jolie, jolie, elle fait des réflexions qui ne sont pas couleur de rose.

LAMBERT

On se console avec les enfants.

GENEVIÈVE

Vous avez raison. Les enfants pour une femme, c'est la moitié de sa vie. Elle a aimé ses parents dans la première, elle aime ses enfants dans la seconde; qu'est-ce que c'est que tout le reste?

LAMBERT

Il y a la toilette aussi qui intéresse bien un peu.

GENEVIÈVE

La toilette... oui... on y pense... aux commencements de saison.

LAMBERT

Et puis... et puis...

Il imite avec sa bouche le bruit d'une personne qui parle, qui parle, qui parle.

GENEVIÈVE

Ça, ça compte davantage. Une femme ne pourrait pas vivre, si elle ne pouvait pas parler. Nous avons toutes besoin de parler, toutes. Mme Chevalier elle-même, qui me reproche avec maman d'être bavarde, elle aime bien aussi à faire la conversation. Il est vrai qu'elle y apporte tant de jugement. Quelle charmante femme, n'est-ce pas?

LAMBERT

Tout à fait charmante.

GENEVIÈVE

Et heureuse! *(Lambert sourit.)* C'est juste. Je l'ai déjà dit. Voilà l'écueil, quand on parle beaucoup, on se répète. Une jeune fille surtout, les grands sujets lui sont défendus.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, Mme CHEVALIER

Mme CHEVALIER

Allons, Geneviève, Louise t'attend pour te conduire chez toi. Si tu veux te recoiffer, mon enfant, et changer de robe,

tu n'as pas de temps à perdre. Vous prendrez les enfants, vous descendrez des ombrelles, des chapeaux de paille, tout ce qu'il faut, et nous irons faire une visite à la tante de monsieur.

Lambert sourit.

SCÈNE IX

LAMBERT, Mme CHEVALIER

M^me^ CHEVALIER

J'ai été sotte tout à l'heure..., je suis montée sur mes grands chevaux..., on ne se fâche pas, parce qu'on lui a plu, avec un aimable garçon qu'on estime et qu'on apprécie soi-même.

LAMBERT, *à part.*

Ça marche.

M^me^ CHEVALIER

Mon mari aussi a beaucoup d'amitié pour vous.

LAMBERT, *à part.*

Parfait ! parfait !

M^me^ CHEVALIER

Tout le monde vous aime. C'est ce qui me dispose si bien en votre faveur, quoique je ne vous connaisse pas encore suffisamment.

LAMBERT, *à part.*

Elle est perdue.

M^me^ CHEVALIER

Asseyez-vous. *(Il s'assied sur le canapé ; allant à lui.)* Poussez-vous un peu pour me faire une place... *(Il se recule à peine.)* Plus loin.

LAMBERT

Je vais trop vite.

Pause.

M^me^ CHEVALIER

Quel âge avez-vous ?

LAMBERT, *étonné, après un petit sourire.*

Trente ans.

M^me^ CHEVALIER

Pas plus ?

LAMBERT

Pas plus.

M^me^ CHEVALIER

Trente ans. L'âge est bien. Votre santé est bonne ?

LAMBERT, *même jeu.*

Excellente.

M^me^ CHEVALIER

Vous ne me trompez pas ?

LAMBERT

Je suis... très robuste.

Mme CHEVALIER

Vous possédez?... *(Étonnement de Lambert, avec une nuance d'effroi.)* Je vous demande ce que vous possédez. Un chiffre exact.

LAMBERT

Cent mille francs... et quelques petites choses.

Mme CHEVALIER

Disons cent mille francs. En valeurs sûres et négociables?

LAMBERT

En valeurs sûres et négociables.

Mme CHEVALIER

C'est bien. Je ne parle pas de votre tante, ça viendra quand ça viendra. *(Elle se rapproche de lui avec amitié ; il se recule avec une épouvante comique.)* Monsieur Lambert, je vous ai trouvé une femme.

LAMBERT, *stupéfait et accablé.*

Comment, Madame, vous m'avez retenu...

Mme CHEVALIER

Pour vous marier, oui. Il me semble que mon interrogatoire était très clair.

LAMBERT

Oh! très clair assurément.

Mme CHEVALIER

Et j'ajouterai bien naturel... après votre entrevue avec cette jeune fille.

LAMBERT

Mais, Madame...

Mme CHEVALIER

Écoutez-moi. Est-ce que vous n'êtes pas las et honteux, à votre âge, de courailler encore comme un véritable gamin? Est-ce qu'en voyant à tous vos amis femme, enfants, maison montée, un intérieur enfin, vous ne faites pas une comparaison pénible entre leur existence et la vôtre? Est-ce qu'il ne faut pas toujours en venir là, au mariage, sous peine de tomber dans quelque liaison inavouable, qui a mille fois ses inconvénients sans avoir un seul de ses avantages?

LAMBERT

Vous avez la voix de ma tante en ce moment.

Mme CHEVALIER

Quel ensemble de sécurités pour un homme, lorsque la personne qu'il épouse est bien de son monde, et que toutes les convenances d'âge, de famille, d'argent, se trouvent réunies.

LAMBERT

La voix de ma tante!

Mme CHEVALIER

Présentement, il ne s'agit pas d'une jeune fille en l'air, qui habiterait Bordeaux ou Amsterdam, et qu'on vous destinerait de cinq cents lieues. Vous connaissez votre prétendue, vous venez de la voir, vous lui avez parlé. Il est impossible que vous portiez sur elle un jugement défavorable. Répondez.

LAMBERT

Mon Dieu, Madame, cette jeune fille ne m'a ni plu ni déplu.

Mme CHEVALIER

C'est énorme, ça, énorme.

LAMBERT

Quant à l'impression que j'ai pu lui faire moi-même...

Mme CHEVALIER

Vous l'avez frappée.

LAMBERT

Ah!

Mme CHEVALIER

Frappée.

LAMBERT

Elle vous l'a dit?

Mme CHEVALIER

Non, une jeune fille ne dit jamais de ces choses-là. Mais ou je me trompe fort ou vous l'avez frappée bien vivement. Ne répétez pas cela, n'est-ce pas?

LAMBERT

Oh! Madame.

Mme CHEVALIER

Remarquez bien, monsieur Lambert, qu'en vous proposant ma petite Geneviève... Geneviève, quel joli nom!... je travaille pour vous et non pas pour elle. Ce n'est pas un rossignol que je cherche à placer, loin de là. Geneviève est très recherchée, elle a refusé plusieurs partis, et des partis, permettez-moi de vous le dire, beaucoup plus brillants que le vôtre.

LAMBERT

En quoi?

Mme CHEVALIER

En tout, je ne vous le cache pas, en tout.

Un temps.

LAMBERT

Elle apporte?

Mme CHEVALIER

Vous entreriez dans une famille honorable.

LAMBERT

Oui, c'est quelque chose. Elle apporte?

Mme CHEVALIER

Et quelle éducation! La meilleure, une éducation de province.

LAMBERT

Oui, on est plus tranquille. Elle apporte?

Mme CHEVALIER

Elle apporte deux cent mille francs, je ne vous l'ai pas dit?

LAMBERT

Deux cent mille francs?

Mme CHEVALIER

Deux cent mille francs!

LAMBERT

En valeurs sûres et négociables?

Mme CHEVALIER

En valeurs sûres et négociables. C'est une dot.

LAMBERT

C'est une dot.

Il se lève comme un homme indécis et violenté; pause.

Mme CHEVALIER, *se levant à son tour.*

Eh bien, monsieur Lambert, ce mariage est-il fait?

LAMBERT

Pas encore, Madame.

Mme CHEVALIER

C'est bien long! Pourquoi?

LAMBERT

Je me tâte.

Mme CHEVALIER

Vous ne pouvez pas vous tâter éternellement.

LAMBERT

La jeune fille est charmante, je la vois mieux maintenant, elle a beaucoup de choses pour elle; mais, si je l'épouse, je serai marié, n'est-ce pas?

Mme CHEVALIER

C'est bien sûr. Un mariage de deux cent mille francs ne se refuse pas d'habitude... et je n'ai pas voulu vous parler des espérances.

LAMBERT

J'y songe; je les ai évaluées déjà approximativement.

Mme CHEVALIER

Concluons alors.

LAMBERT

Concluons, concluons. Je vois bien les raisons qui pourraient me décider, mais je vois aussi celles qui me retiennent.

Mme CHEVALIER

Lesquelles?

LAMBERT

Il me semble que je suis encore jeune.

Mme CHEVALIER

Tous les hommes le croient jusqu'à soixante ans.

LAMBERT

J'ai une tante, vous le savez; me charger encore d'une belle-mère.

Mme CHEVALIER

Oh! pas ça, pas ça.

LAMBERT

A peine si Mlle Geneviève et moi nous nous sommes trouvés ensemble.

Mme CHEVALIER

Bah! Vous aurez bien le temps de vous connaître.

LAMBERT

Êtes-vous certaine qu'une jeune personne frivole, superficielle, sans sérieux dans l'esprit, c'est de son âge, s'accordera avec un homme du mien?

M^me^ CHEVALIER

L'équilibre se fait bien vite, allez.

LAMBERT

Et puis une éducation de province, avec mes habitudes un peu passionnées...

M^me^ CHEVALIER

Le mariage vous calmera. Il paraît que c'est son office.

LAMBERT

Cette jeune fille me le faisait comprendre elle-même, son mari ne comptera pas pour elle.

M^me^ CHEVALIER

C'est une enfant qui ne sait rien encore, vous l'aurez toujours pendue à votre cou.

LAMBERT

Mais, Madame, prenez garde, vous dites le blanc, vous dites le noir...

M^me^ CHEVALIER

Eh! oui, Monsieur, je dis blanc, je dis noir, je ne fais pas plus attention à ce que je vous réponds qu'à ce que vous me demandez. Voulez-vous savoir pourquoi? Parce qu'il y a de tout dans le mariage et que sans le mariage il n'y a rien. Êtes-vous satisfait? *(Pause.)* Vous épouserez Mlle Esther.

LAMBERT

Non, Madame.

Mme CHEVALIER

Vous épouserez Mlle Esther.

LAMBERT

Non, Madame.

Mme CHEVALIER

Vous épouserez Mlle Esther.

LAMBERT

Non, Madame, non.

Pause.

Mme CHEVALIER, *allant à lui, avec volubilité.*

Je parle à un homme judicieux, n'est-ce pas?

LAMBERT

Bien sûr.

Mme CHEVALIER

Qui apprécie une existence régulière?

LAMBERT

Évidemment.

Mme CHEVALIER

Que le mariage seul peut lui donner?

LAMBERT

Sans contredit.

Mme CHEVALIER

Celui que je vous propose est raisonnable?

LAMBERT

Certainement.

Mme CHEVALIER

Avantageux?

LAMBERT

Avantageux.

Mme CHEVALIER

Et très convenable sous tous les rapports?

LAMBERT

Il l'est.

Mme CHEVALIER

Vous dites oui alors?

LAMBERT

Je ne dis pas oui.

Mme CHEVALIER

Mais vous ne dites pas non?

LAMBERT

Je ne dis pas non. Je vais voir, je réfléchirai.

M^me^ CHEVALIER

Qu'est-ce qu'il vous faut de temps? Vingt-quatre heures? Voulez-vous plus? Voulez-vous deux jours? Soit! Prenez deux jours pleins, ça vaudra mieux. De cette manière, il n'y aura pas surprise de votre part ni pression de la mienne.

Pause.

LAMBERT

Je ne suis pas bien triomphant, Madame, vous devez le penser.

M^me^ CHEVALIER

Pourquoi?

LAMBERT

Pourquoi? Je veux bien que le mariage soit préférable à l'amour, mais se présenter pour l'un et être renvoyé à l'autre il n'y a rien de plus désagréable.

M^me^ CHEVALIER

Vous revenez là-dessus!

LAMBERT

En passant seulement.

M^me^ CHEVALIER

C'est déjà trop.

LAMBERT

On parle souvent de l'imagination des femmes, il ne faudrait pas juger de la leur sur la vôtre.

M^me CHEVALIER

Qui sait ?

LAMBERT

Je n'ai pas réussi alors à vous enflammer.

M^me CHEVALIER

C'est plus probable. Vous me plairez peut-être beaucoup dans votre ménage, mais je ne vous ai jamais vu dans le mien.

LAMBERT

Je vous trouvais parfaite.

M^me CHEVALIER

Pourquoi pas ?

LAMBERT

Vous m'aviez conquis entièrement.

M^me CHEVALIER

La belle avance !

LAMBERT

Je vous aurais peut-être aimée toujours.

M^me CHEVALIER

Ne regrettez rien, croyez-moi. Félicitez-vous plutôt d'avoir rencontré une brave et sage amie qui vous pousse, un peu rudement peut-être, dans votre chemin. Je sais ce qu'il vous

faut, mieux que vous-même. Un âge arrive, n'est-ce pas vrai, où le plaisir devient ennui, il répugne presque; on ne se passionne plus pour des coureuses. Le vilain monde a perdu de son entrain et montre la corde. Ce jour-là, les hommes bien nés, vous êtes du nombre, se retournent instinctivement vers les maisons honnêtes. En entrant dans la mienne, vous lui avez demandé ce qu'elle ne pouvait pas contenir pour vous. Faites-vous-en une autre, à son image. Mme Chevalier n'y sera pas, Mme Lambert y sera; c'est la même chose, nous nous ressemblons toutes. Vous posséderez avec elle, et bien plus légitimement, tout ce que vous espériez avec moi. Cette femme que vous aimez ici, que vous trouvez simple, franche, bonne, qui vous paraît si désirable dans son intérieur où l'on respire, vous ne voyez donc pas que c'est la vôtre! *(A ce moment, par une des portes-fenêtres, on voit approcher Geneviève qui porte le garçon de Mme Chevalier sur son bras droit et tient la petite fille de la main gauche ; Louise est derrière, étendant sur eux une ombrelle. Toilettes claires et pimpantes pour compléter un tableau séduisant. Mme Chevalier continue.)* Tournez-vous et regardez ce petit groupe qui vient nous chercher si à propos. La voilà, cette jeune fille, qui sera votre femme demain. Est-elle fraîche, et rose, et candide! Quel bon petit cœur sommeille sous cette poitrine de vingt ans. On vous donne deux cent mille francs avec cette enfant-là, c'est une honte, vous devriez les refuser. Voyez un peu, elle fait déjà son apprentissage de mère. Supposez que ces deux enfants, au lieu d'être à moi, soient à vous, et vous comprendrez alors tout ce qu'il y a de tendresse et de joie aussi bien que de dignité et de bon sens dans l'avenir

où je vous conduis. Allons, vous êtes convaincu. Vous ne me demandez plus quarante-huit heures ni vingt-quatre, parce qu'il ne faut qu'une minute pour décider du bonheur de toute sa vie.

SCÈNE X

LES MÊMES, GENEVIÈVE, LOUISE

LES ENFANTS

GENEVIÈVE

Nous voilà.

Mme CHEVALIER

Remets ces enfants à leur bonne et approche un peu. Je te présente M. Lambert, un de nos bons amis, que tu auras ce soir pour voisin de table. *(Lambert et Geneviève se saluent.)* Ta gouvernante est encore là?

GENEVIÈVE

Oui, Madame, elle attend l'heure de repartir.

Mme CHEVALIER

Je vais lui donner une lettre pour ta mère.

Elle va à la table, et, pendant que Lambert cause à voix basse avec Geneviève, les enfants près d'eux, elle écrit la lettre suivante :

« Ma chère amie, deux lignes seulement pour t'annoncer l'arrivée de Geneviève, et te faire part de son prochain ma-

riage, si tu achèves ce que mon admirable raison a commencé

« J'avais justement chez moi un jeune homme, incertain sur sa vocation, qui hésitait entre les rôles d'amoureux et l'emploi de mari. Il est sympathique. » *(S'interrompant pour regarder Lambert.)* Pas de charme *(reprenant sa lettre)*, « très convenable » *(s'interrompant encore)*, aucun éclat. *(reprenant sa lettre)*, « plein de bonnes qualités que le mariage développera. » *(S'interrompant encore.)* Voilà celui qui voulait me faire oublier mes devoirs! *(Reprenant sa lettre.)* « Et il rendra sa femme très heureuse! »

FIN

LES HONNÊTES FEMMES

A LA COMÉDIE-FRANÇAISE

S'il y a un de mes confrères avec lequel j'ai été en de bons termes, dans des rapports aimables et obligeants, qui ne m'avait jamais heurté et que j'avais ménagé toujours, c'est bien ce bêta de Claretie. Où et comment l'ai-je connu, je ne m'en souviens pas; mais nous nous étions rencontrés de très bonne heure, et en 1870 nous étions déjà des camarades.

Presque tout de suite après la guerre, à une première représentation du Théâtre Cluny, Claretie eut une altercation très vive avec un jeune peintre de mes amis. Celui-ci lui avait reproché sa conduite pendant le siège, de s'être déguisé en adjudant-major de la garde nationale pour voler les papiers des Tuileries. Claretie me pria de calmer ce mauvais coucheur et je m'interposai efficacement.

Je dirai à ce propos que Claretie, pendant le siège, n'a été ni colonel ni lieutenant-colonel, pas même commandant. Mon peintre ne se trompait pas. Claretie était bien adjudant-major. Je ne sais si l'envie de rire m'abuse, mais comme ce

grade d'adjudant-major convient bien à Claretie, comme il est fait pour lui et le peint bien tout entier :

JULES CLARETIE
Adjudant-major de la garde nationale

c'est une merveille.

On ne sait plus aujourd'hui que Claretie, en 1870, ne s'est rien refusé. Il a mené de front la vie militaire et la vie politique. Les papiers des Tuileries n'étaient qu'une réclame électorale. Claretie s'est présenté à la députation. Il a tenu des réunions et prononcé des discours. Dans sa proclamation on retrouve ce grand axiome qu'il ne pouvait pas oublier et qui nous a tant amusés alors : « Ce ne sont pas les lois qui font les mœurs; ce sont les mœurs qui font les lois. »

Le voilà, l'adjudant-major, le voilà bien.

Claretie, pour en finir sur ce point, fut très surpris de son peu d'action sur les masses. Un jour, dans les dernières années de l'Empire, lorsque les troubles commençaient déjà, on l'avait vu perdre la tête; il s'était écrié :

— Je serai le Camille Desmoulins de la nouvelle Révolution.

L'ami qui a entendu cette bouffonnerie et de qui je la tiens me disait :

— Il n'en sera même pas le Camille Doucet.

***

Je le répète. Pendant près de vingt années, mes relations avec Claretie, sans être suivies et intimes, restèrent inva-

riablement excellentes. Il y a plus. Claretie, toutes les fois qu'il le pouvait, me cassait l'encensoir sur la figure, pendant que j'étais fort embarrassé moi-même, on le comprendra, avec un homme aussi uniformément nul, de lui rendre sa politesse.

A la commission des auteurs, où nous nous sommes bien longtemps trouvés ensemble, lorsqu'il m'arrivait, comme on dit, d'attacher le grelot, Claretie ne manquait jamais de venir me serrer la main à la fin de la séance. C'est courageux, me disait-il; ou bien : c'est généreux; ou bien encore : vous êtes un vaillant. On reconnaît là cette grosse phraséologie qui lui est ordinaire.

Je pourrais, si je voulais, multiplier les exemples; écoutez seulement celui-ci :

Quand le *Prince Zilah* a été joué au Gymnase, il avait été question un moment de lui faire une réclame monstre. Un journal tout entier, écrit par Weiss, par Halévy et deux ou trois autres, devait être consacré à Claretie, à sa pièce et à ses interprètes. On avait bien voulu penser à moi et me demander le portrait de cette belle et admirable Hading.

J'allai trouver Claretie. Non, je ne pourrais pas dire tous les compliments qu'il me fit alors, sur la *Parisienne* d'abord qu'on venait de jouer, sur mon talent, sur mon esprit, sur mon caractère. Je l'interrompais et il recommençait. Je lui demandais grâce, il allait toujours. Enfin il couronna cet interminable éloge de la façon la plus inattendue, avec une dernière et décisive flatterie : « Ma femme vous aime beaucoup », me dit-il.

Nous en étions là, Claretie et moi, lorsqu'il devint admi-

nistrateur de la Comédie-Française. Il m'adorait; sa femme m'aimait aussi; je n'étais pas un indifférent pour ses tantes, et ses cousines répétaient mon nom.

***

Dans la première visite que je fis à Claretie, et j'étais déjà venu plusieurs fois sans qu'il me reçût, je lui demandai de régulariser mon service de première représentation.

Claretie me répondit : *Que nous étions trois, Abraham Dreyfus, Émile Moreau et moi, qui n'avions pas encore le droit d'avoir une place aux premières représentations du Théâtre-Français.*

Dans ma seconde visite, j'ai oublié ce qui m'amenait cette fois, je lui touchai un mot, en passant, de la *Parisienne.*

Claretie me répondit, et c'était de sa part sans doute un habile mensonge : « *qu'un de mes grands confrères l'avait menacé de retirer son répertoire du Théâtre-Français, s'il y faisait entrer ma pièce.* »

Enfin, obligé d'écrire à Claretie pour la *Revue illustrée*, qui allait paraître et où j'étais entré, j'ajoutai ces quelques mots en post-scriptum : « Je vais venir bientôt vous tourmenter pour les *Honnêtes Femmes.* »

Claretie, le lendemain même, envoyait une note au *Temps*, une note officielle où il me faisait connaître sa réponse. Il avait trouvé *onze* pièces qui devaient être jouées avant la mienne, et dans ces onze pièces, on ne croirait pas des choses pareilles, figurait *un ouvrage de Scarron adapté par Gérard de Nerval!*

***

Lorsque l'excellent M. Kaempfen, le prédécesseur de Claretie, et le Comité du Théâtre-Français avaient eu l'obligeance de me prendre les *Honnêtes Femmes*, il avait été convenu que ma pièce viendrait la quatrième, et M. Kaempfen m'avait donné le nom des trois autres. J'aurais assommé Claretie plutôt que d'en laisser passer une de plus.

Après des contestations de toute sorte, après un article de ma part qui amena des difficultés plus graves et que Louis Ganderax arrangea avec sa bonne grâce ordinaire, Claretie s'exécuta.

Je n'ai pas eu à me plaindre de lui pendant les répétitions. Il n'y parut pas. Au dernier moment seulement, lorsque ma pièce était prête et allait passer, Claretie vint donner le coup d'œil du maître.

Il faut que je rapporte un petit dialogue que nous avons eu alors et qui amusera, je crois, la nouvelle école.

A un moment, dans les *Honnêtes Femmes*, la femme principale a cette phrase à dire :

« Quand les bras me tombent, que ma tête s'engourdit et que je sens que je vais m'endormir, je trempe le bout d'un biscuit dans un demi-verre de ce petit vin blanc, la seule boisson qui me dise quelque chose. »

— Oh! Becque, me dit Claretie qui était près de moi.

— Qu'est-ce qu'il y a? lui répondis-je.

— Du petit vin blanc à la Comédie-Française!

— Eh bien?

— Il faudrait mettre du marsala.

Est-ce drôle, hein, mes amis? Est-ce assez comique? Le voilà bien, l'adjudant-major!

***

Les *Honnêtes Femmes* furent très bien accueillies par le public de la première représentation. On leur fit un succès, je puis dire, bien au delà de leur mérite. Toute la presse s'y associa complaisamment.

Un seul critique, un seul, ce vieux misérable auquel je suis toujours forcé de revenir, Sarcey apporta un pavé sur cette bluette. Mais Sarcey fit quelque chose de plus. Il raconta que Claretie, en jouant les *Honnêtes Femmes*, avait voulu m'obliger, et il célébra ses généreuses intentions à mon égard.

Sarcey savait très bien que ma pièce avait été reçue par Kaempfen et que Claretie, s'il l'avait pu, l'aurait ajournée indéfiniment. D'abord je lui avais écrit moi-même. Ensuite Sarcey sait tout ce qui se passe à la Comédie-Française. Il est renseigné jour et nuit. Mais Sarcey est aux ordres de Claretie, et il ne craignit pas de me sacrifier, de m'humilier presque, pour plaire à son patron. Eh bien, j'en ai assez, je le dis très nettement, de cette complicité malpropre et malfaisante. Quand on en a fini avec Claretie, quand il a fallu se battre et se débattre, quand on est arrivé jusqu'à l'écœurement, allons, allons, c'est vraiment trop de souffrir encore quelque chose pour une grue.

***

Les *Honnêtes Femmes* étaient mon premier ouvrage, le second, pour être tout à fait exact, qui me rapportait quelque argent. Arrivées à la vingt-troisième représentation et après m'avoir produit six mille francs, Claretie trouva que c'était assez. Il avait tant d'autres obligations. Les académiciens à se concilier; les journalistes à satisfaire; et cette insupportable Nancy Martel, à qui il faut renouveler son lever de rideau tous les trois mois.

Après ces vingt-trois représentations et pour en obtenir de nouvelles j'ai été obligé de demander une audience à M. Spuller, ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts.

Plus tard, j'ai été obligé de demander une audience à M. Lockroy qui avait remplacé M. Spuller.

Plus tard, j'ai été obligé de demander une audience à M. Bourgeois qui avait remplacé M. Lockroy.

Depuis près de trois ans, le Théâtre-Français n'a pas donné une représentation de ma pièce sans que j'aie été la solliciter au ministère, sans l'intervention constante d'un haut fonctionnaire des Beaux-Arts.

On se lasse de tout. J'ai renoncé maintenant au Théâtre-Français. J'ai pris le parti de faire des articles, puisque Claretie aime mieux ça.

***

J'en fais juges tous mes confrères. Voilà un homme qui, la

veille encore, était mon camarade; qui m'accablait de ses éloges et de ses flagorneries; il a écrit des romans dont il ne reste pas une page; des pièces de théâtre dont il ne reste pas une scène; des chroniques dont il ne reste pas un mot; nous le tenons pour un manœuvre et un praticien, pas davantage. Eh bien! c'est ce manœuvre, c'est ce praticien, c'est cet adjudant-major qui se permet de me dire que je n'ai pas encore le droit d'avoir une place aux premières représentations de la Comédie! Garde-la, ta place, académicien de carton, littérateur de pacotille, tu la paieras plus cher qu'elle ne vaut.

LE DÉPART

COMÉDIE EN UN ACTE

Représentée pour la première fois à Paris, sur le théâtre national de l'Odéon, le 21 mai 1924.

PERSONNAGES

AUGUSTE	MM.	GEORGES ADET.
ANDRÉ		ROBERT ARNOUX.
LETOURNEUR		GABRIO.
MARIE.	Mmes	DEVAL-BRICE.
BLANCHE		GERMAINE LAUGIER.
ZOÉ.		BLANCHE MARTAL.
LOUISE		GERMAINE DUARD.
JULIENNE		TALOUR.
MÉLANIE		NEITH-BLANC.
CLARISSE		B. VARENNE.
Mme LETOURNEUR.		LOUISE GIRON.

A Paris, de nos jours.

LE DÉPART

Le théâtre représente un atelier de couture. — Au fond, porte à deux battants. — A droite et à gauche de la porte, une haute fenêtre. — Par la fenêtre de droite entre un rayon de soleil. — A gauche, au premier plan, une porte simple. — Le milieu de la scène est occupé par une table de travail, un établi. — Peu de meubles, une plante énorme, des caisses, etc.

SCÈNE PREMIÈRE

BLANCHE, MARIE, LOUISE, JULIENNE
MÉLANIE, ZOÉ

Au lever du rideau, les ouvrières sont assises sur deux rangs à la table de travail ; à droite, sur le devant, Louise ; derrière elle, Zoé ; à gauche, sur le devant, Julienne ; derrière elle, Mélanie. — Blanche et Marie travaillent à part, l'une près de l'autre, sur la droite.

MARIE, *bas.*

Blanche... Blanche...

BLANCHE

Mon amie...

MARIE

Et cette robe?

BLANCHE

Tu as raison, je l'oubliais.

MARIE

Où étais-tu?

BLANCHE

Un peu partout.

MARIE

Folle, va! Qu'est-ce que tu fais aujourd'hui?

BLANCHE

Qu'est-ce que je fais aujourd'hui, pour mon dimanche? Rien. Et toi?

MARIE

Je calcule que je serai rentrée vers deux heures; j'habillerai mon petit frère et je le mènerai promener.

BLANCHE

C'est gai, ça!

MARIE

Oui, c'est gai... Penses-tu seulement à ce que tu me dis?

BLANCHE

J'ai mes nerfs.

MARIE

Les mauvais?

BLANCHE

Les mauvais.

MARIE

Qu'est-ce qui t'agite encore?

BLANCHE

Je ne sais. Le soleil.

MARIE

Demain ce sera la lune.

BLANCHE

Peut-être bien.

ZOÉ

Louise... Ma chère Louise...

LOUISE

Après?

ZOÉ

Chantez-nous quelque chose, voulez-vous? *Le Vautour et l'Hirondelle!*

MÉLANIE

Non, Mademoiselle, Louise ne chantera pas : finissons cette robe qui est attendue.

ZOÉ

Moi aussi, je suis attendue.

JULIENNE

Par qui?

ZOÉ

Par mon vieux, si tu veux le savoir.

MÉLANIE

Êtes-vous sale, ma pauvre Zoé, et que ce monsieur est donc bête!

ZOÉ

Pourquoi le monsieur il est bête?

MÉLANIE

Un homme de cet âge-là, mon enfant, devrait prendre une personne raisonnable.

ZOÉ

Il s'amuserait avec vous!

JULIENNE

Tu t'amuses bien avec lui!

ZOÉ

Ah dame! il a le sac.

MÉLANIE

Pourquoi vous laisse-t-il travailler alors?

ZOÉ

C'est son idée, à c't homme! Il dit que si je ne travaillais pas, je me conduirais mal. Faut bien que je passe par ce qu'il veut, il m'a promis de me faire des rentes.

LOUISE

En attendant, il vous fait de la morale.

MARIE, *bas*.

Cette Zoé me révolte; on devrait la renvoyer.

BLANCHE

Tu ne sais donc rien?

MARIE

Rien.

BLANCHE

Le vieux dont elle parle est un ami de la maison; il l'a placée ici pour être plus sûr d'elle.

MARIE

Mme Letourneur souffre ça?

BLANCHE

Mme Letourneur l'ignore. C'est son mari qui ne vaut pas mieux que l'autre et qui lui prête la main.

JULIENNE, *à Louise qui a consulté sa montre.*

Quelle heure?

LOUISE

Midi passé.

JULIENNE

Déjà! Edmond doit être en bas.

LOUISE

Et Gustave qui m'attend à la gare! Nous allons à Asnières.

JULIENNE

Nous, nous allons à Nogent. Edmond trouve Nogent plus distingué.

LOUISE

On s'amuse mieux à Asnières.

JULIENNE

On s'amuse partout. Ça dépend de l'homme avec qui l'on est.

BLANCHE, *bas.*

Je te dirais bien quelque chose, mais tu vas te fâcher tout de suite... Le baron... Il m'a écrit encore...

MARIE

Quelle faute j'ai faite de t'accompagner chez cette somnambule! C'est elle, en te prédisant un beau mariage, qui t'a mis la tête à l'envers.

BLANCHE

Le baron, m'épouser, je n'y pense guère. Si je me marie, ce qui est possible après tout, ce ne sera pas avec lui.

MARIE

Pourquoi reçois-tu ses lettres alors?

BLANCHE

Il me plaît beaucoup, M. de Saint-Étienne. Quel âge lui donnes-tu?

MARIE

Cinquante ans.

BLANCHE

Quarante ans. Peu importe. Il est jeune encore et il a grand air. Il m'écrit des lettres très sérieuses qui me font plus de plaisir que si elles étaient passionnées. Une fille comme moi, que la vertu n'amuse pas toujours, ne pourrait pas trouver un meilleur ami.

MARIE

Tu finiras mal, Blanche, tu finiras mal!

SCÈNE II

LES MÊMES, CLARISSE

CLARISSE, *passant la tête par la porte de gauche.*

On peut entrer?

JULIENNE, *à Louise.*

Clarisse!

LOUISE

Entre. Entre donc! Tu ne penses pas que nous allons nous lever pour te recevoir?

CLARISSE, *entrant et secouant ses jupes.*

Bonjour, Mesdemoiselles. *(A Julienne.)* Tu vas bien?

JULIENNE

Pas mal.

CLARISSE, *à Louise.*

Et toi, ma grosse?

LOUISE

Regarde. Ce n'est pas encore demain que je me maquille!

CLARISSE, *à Marie.*

Bonjour, Mademoiselle. Bonjour, Blanche.

BLANCHE

Vous allez bien?

CLARISSE

Très bien. C'est pour vous, ma petite Blanche, que je suis venue ici.

BLANCHE

Bah!

CLARISSE

Oui.

BLANCHE

Êtes-vous bien pressée?

CLARISSE

Pressée, non; mais je ne voudrais pas me rencontrer avec M. Letourneur. Il dirait que je viens débaucher ses ouvrières, et c'est assez de lui dans ce rôle-là.

BLANCHE

Je finis ce point et je suis à vous.

ZOÉ, *qui s'est levée.*

Comme vous êtes bien habillée, Madame!

CLARISSE

Vous trouvez?

LOUISE

Fais voir un peu.

MÉLANIE

C'est le marchand de velours qui vous a donné cette montre?

JULIENNE

Ou bien ton monsieur de la Bourse?

LOUISE

Taisez-vous donc; c'est le général!

CLARISSE

Sont-elles méchantes et jalouses! Venez-vous, Blanche, je vous attends.

BLANCHE, *se levant.*

Me voici. Je vous écoute.

CLARISSE

Regardez-moi, Blanche, et répondez-moi franchement. Êtes-vous toujours sage?

BLANCHE

C'est là ce que vous vouliez me dire?

CLARISSE

Répondez.

BLANCHE

Oui, je suis toujours sage.

CLARISSE

Pourquoi?

BLANCHE

Mais c'est que cela me plaît mieux sans doute.

CLARISSE

Assurément. Une jolie fille comme vous, si elle voulait prendre quelqu'un, le trouverait tout de suite, et quelqu'un de très bien. Vous êtes charmante, le savez-vous?

BLANCHE

Peut-être.

CLARISSE

C'est drôle. Quand je suis partie d'ici, je pensais que vous en feriez bien vite autant. Je m'attendais tous les jours à vous rencontrer, au théâtre, aux courses, à Trouville ou à Monte-Carlo... Vous vous trouvez donc bien heureuse? Le travail ne vous ennuie pas?

BLANCHE

Quelquefois. *(S'éloignant.)* Le dimanche, quand il est pressé.

CLARISSE, *la retenant.*

Attendez, je n'ai pas fini. Si je connaissais un garçon charmant, jeune, beau, riche, vous ne voudriez pas dîner avec lui? Je serais là, bien entendu, et mon amant aussi.

BLANCHE

Non.

Elle la quitte.

CLARISSE

A son aise! Ce que j'en faisais, c'était pour elle!... Il y a

quelque chose, bien sûr, qui la retient dans cette maison. Est-ce le père? Est-ce le fils? Peut-être les deux! *(Après avoir relevé ses jupes.)* Adieu, Mesdemoiselles, je me sauve.

Elle gagne la porte de gauche, qui résiste un instant, et se trouve nez à nez avec Auguste ; il a le costume des garçons de magasin et porte une caisse sous son bras.

SCÈNE III

LES MÊMES, AUGUSTE

CLARISSE

Tiens, Auguste! Bonjour, Auguste.

AUGUSTE

Bonjour. Qu'est-ce que vous venez faire ici, la femme à tout le monde?

CLARISSE

La femme à tout le monde!

AUGUSTE

Oui. Faut-il que j'aille dire au patron que vous êtes là?

CLARISSE

Il ne vaut pas cher, votre patron, et vous non plus! *(Le bousculant.)* Allons, laissez-moi passer! *(Elle sort ; de l'autre côté de la porte.)* Mufle!

SCÈNE IV

LES MÊMES, moins CLARISSE

LOUISE

Il est gentil, Auguste, très gentil.

BLANCHE, *qui s'est levée, allant à lui.*

C'est grossier, c'est cruel, c'est odieux, ce que vous avez fait là; ne recommencez jamais.

AUGUSTE

Cependant, Mademoiselle...

BLANCHE

Ne recommencez jamais. Déjeunez, vous allez repartir en course!

ZOÉ, *reprenant Auguste de l'autre côté.*

Si vous m'aviez dit ça, à moi, vous n'auriez plus un cheveu sur la tête!

Auguste, mécontent, regagne la porte de gauche : il dépose sa caisse, s'asseoit dessus, tire un morceau de sa poche et déjeune sommairement.

BLANCHE

Est-ce fini, Mesdemoiselles?

JULIENNE

Oui, de notre côté, c'est fini.

BLANCHE

Mademoiselle Zoé, prenez cette caisse, voulez-vous, et portez-la sur la table.

ZOÉ

Tout de suite, Mademoiselle.

Elle va chercher la caisse en zigzaguant et la dépose sur la table.

BLANCHE, *après avoir pris les parties de la robe auxquelles elle travaillait avec Marie.*

Attention maintenant, Mesdemoiselles! Un peu de patience encore et de la légèreté surtout. Cette robe est une merveille, n'en faisons pas un paquet, si c'est possible.

Les ouvrières se groupent autour de la table et disposent la robe dans la caisse.

MÉLANIE, *qui s'est approchée d'Auguste.*

Votre santé est bonne, monsieur Auguste?

AUGUSTE

Comme vous voyez, m'ame Mélanie.

MÉLANIE

Cette pauvre Clarisse, vous l'avez bien mortifiée

AUGUSTE

Pourquoi vient-elle ici? Ce n'est pas une cliente... Je n'aurais rien dit à une cliente.

MÉLANIE

Il faut vous marier, monsieur Auguste. Un homme comme vous, qui ne court pas, qui ne boit jamais, devrait avoir son ménage.

AUGUSTE

J'y songe, m'ame Mélanie, j'y songe.

MÉLANIE

Qu'est-ce qui vous retient, mon cher Auguste? Ne craignez pas que votre femme ait quelques années de plus que vous. Une jeune épouse n'est pas toujours bien raisonnable, ni économe, ni fidèle. On croit mettre le paradis dans sa maison, on y met l'enfer.

AUGUSTE

Ça, c'est vrai. Ça peut se voir plus qu'il ne faudrait. Mais que voulez-vous, m'ame Mélanie? Le neuf, comme on dit, est d'un meilleur usage que le vieux.

Elle le quitte avec dépit ; il goguenarde.

BLANCHE

Est-ce bien, Mesdemoiselles? Julienne?

JULIENNE

C'est bien.

BLANCHE

Et vous, Louise?

LOUISE

Il n'y a rien à dire.

BLANCHE, *le couvercle à la main.*

Je ferme.

ZOÉ

Mettez-moi dedans, Mademoiselle!

LOUISE

Filons.

Les ouvrières font leur toilette de départ en même temps qu'Auguste enlève la table.

ZOÉ, *qui a rejoint Blanche.*

Comment que vous faites, Mademoiselle, pour être aussi futée de vos doigts? Je n'ai pas les pattes bien grosses, mais je ne saurais jamais.

BLANCHE

Coquette! C'est pour me montrer vos mains que vous me dites cela. Elles sont charmantes, ma foi! on dirait les mains d'un enfant.

ZOÉ

Cette robe, Mademoiselle, à qui l'envoyons-nous?

BLANCHE

A la comtesse du Plessis.

ZOÉ

Une comtesse pour de bon?

BLANCHE

Pour de bon, oui.

ZOÉ

Est-ce qu'elle est bien mignonne?

BLANCHE

Très mignonne.

ZOÉ

C'est bien alors. Les jolies choses sont faites pour les jolies personnes. *(Allant à la caisse et tapant dessus.)* Sera-t-elle contente, cette petite gueuse, quand elle va recevoir ça!

BLANCHE

Êtes-vous prêt, Auguste? Mlle Marie vous attend.

AUGUSTE, *allant à elle, avec un sourire.*

Nous v'là donc fâchés, Mademoiselle?

BLANCHE

Oui. Je suis très mécontente de vous.

AUGUSTE, *souriant toujours.*

Ça tombe mal.

BLANCHE

Pourquoi?

AUGUSTE

Je m'étais dit qu'aujourd'hui dimanche, vous auriez bien un petit moment, et moi aussi, et que nous pourrions causer ensemble.

BLANCHE

A quel propos?

AUGUSTE

Il s'agirait d'un mariage que j'ai en vue depuis longtemps.

BLANCHE

C'est bien, Auguste. Je ne demande pas mieux que de vous écouter. Faites votre course et ne perdez pas de temps. Vous me retrouverez ici.

AUGUSTE

A tout à l'heure, Mademoiselle.

BLANCHE, *à part.*

Est-ce que ce garçon penserait à Marie par hasard?

MÉLANIE, *partant.*

Adieu, Mesdemoiselles. Amusez-vous pendant que vous êtes jeunes; ça ne durera pas toujours.

ZOÉ

Louise, chantez-moi *le Vautour et l'Hirondelle.*

LOUISE

Venez à Asnières, avec votre vieux!

Elles sortent.

MARIE

Tu ne t'en viens pas avec moi?

BLANCHE

Non. Je reste encore un instant. Je vais mettre de l'ordre par-ci par-là.

MARIE

A demain, ma Blanche.

BLANCHE

A demain, ma chérie. Embrasse le petit frère pour moi.

Marie sort, suivie d'Auguste.

SCÈNE V

BLANCHE, *seule.*

Une heure. C'est parfait. Ils vont sortir de table. Ce pauvre M. André, voilà huit jours qu'il ne m'a pas vue. En aura-t-il profité? Je le lui ai dit bien franchement : « Je ne veux ni

vous abuser ni me compromettre. Consultez vos parents. S'il leur convient de nous marier ensemble, j'accepte; sinon, ne me parlez plus jamais de votre amour. » Ce mariage, pour moi, serait un rêve. Pourquoi ne m'émeut-il pas davantage? Est-ce le garçon qui ne me va pas? Un homme, à vingt ans, ne plaît ni ne déplaît. Celui-là est doux, gentil, bien élevé; je m'attacherais à lui bien facilement. Je n'espère pas, voilà la vérité. Mme Letourneur, passe encore; elle est pieuse et voudrait marier son fils de bonne heure. Mais le père? Ah! ce père! Qu'est-ce que je suis à ses yeux? Une ouvrière comme il en a vu tant d'autres. Sa conduite avec elles montre le peu de cas qu'il en fait, et leur conduite avec lui prouve qu'il n'a pas tout à fait tort. Attendons. *(Allant à la fenêtre.)* C'est vrai pourtant que ce soleil me fait mal. Les belles journées ne me laissent pas tranquille. Tranquille, le serai-je jamais, ou bien ne tiendrait-il qu'à moi de l'être pour toujours, comme le baron me l'écrit? Où est-il en ce moment? Que fait-il? Quelque partie sans doute, avec ses amis et leurs maîtresses. Ils vivent, ces heureux, ils vivent!

SCÈNE VI

BLANCHE, ANDRÉ

ANDRÉ, *il est entré avec précaution.*

Je suis là.

BLANCHE, *se retournant.*

Vous m'avez fait peur.

ANDRÉ

Je croyais que vous m'attendiez...

BLANCHE

Oui... depuis quelque temps déjà.

ANDRÉ

Ma mère me parlait et m'embrassait, je ne savais plus comment la quitter... Voulez-vous me donner la main?

BLANCHE

Non. Je ne donne ma main à personne.

ANDRÉ

J'ai passé toute cette semaine sans vous voir.

BLANCHE

Je vous l'avais dit.

ANDRÉ

Avez-vous pensé à moi?

BLANCHE

Et vous?

ANDRÉ

Beaucoup, je vous le jure.

BLANCHE

Comme je vous l'avais demandé?

ANDRÉ

Je ne me souviens plus.

BLANCHE

Il était convenu que vous parleriez à vos parents; l'avez-vous fait?

ANDRÉ

Je n'ose pas... Vous êtes fâchée?

BLANCHE

Oui. Pourquoi attendre, puisqu'il faudra toujours en venir là? Votre mère est bonne; elle vous aime et vous écoute volontiers : est-ce donc si terrible de causer d'abord avec elle? Ce serait beaucoup pour moi de connaître son opinion et peut-être d'avoir son appui.

ANDRÉ

Si je ne peux pas vous épouser?

BLANCHE

Ce ne sera pas ma faute.

ANDRÉ

Vous m'en voudrez?

BLANCHE

Pas le moins du monde.

ANDRÉ

Qu'est-ce qui arrivera?

BLANCHE

Nous ne nous verrons plus... Pas un jour! Pas une fois!

ANDRÉ

Je me tuerai alors.

BLANCHE

Quelle plaisanterie!

ANDRÉ

Vous ne me croyez pas?

BLANCHE

Si je vous croyais, je serais bien à plaindre. Que pourrais-je faire entre votre famille qui ne voudrait pas de moi et vous qui me menaceriez de vous tuer? Tenez, monsieur André, j'ai bien peur que vous n'ayez quelque vilaine arrière-pensée. Faut-il que je sois plus hardie que vous et que je devine ce que vous n'osez pas dire? Pourquoi, n'est-ce pas, si je ne suis pas assez bonne pour être votre femme, ne serais-je

pas votre maîtresse? Ça arrangerait tout. Jamais, vous m'entendez, jamais!

ANDRÉ

Vous ne m'aimez pas.

BLANCHE

Qu'en savez-vous?

ANDRÉ

Dites-moi que vous m'aimez et je parlerai à ma mère aujourd'hui.

BLANCHE

C'est inutile.

ANDRÉ

Comment?

BLANCHE

Restons-en là, je le préfère.

ANDRÉ

C'est vous qui me retenez maintenant.

BLANCHE

Vous ne réussirez pas. Votre âge est un obstacle; la fortune de vos parents en est un autre; peut-être ont-ils déjà quelque vue sur vous pour plus tard.

ANDRÉ

Je parlerai à ma mère, que vous le vouliez ou que vous ne le vouliez pas... Vous ne risquez rien.

BLANCHE

Vous vous trompez. Je risque beaucoup, au contraire. Je m'expose à un refus d'abord, ce qui n'est jamais bien flatteur; à un congé ensuite, ce qui me mettrait dans l'embarras.

ANDRÉ

J'ai eu tort.

BLANCHE

Oui, vous avez eu tort.

ANDRÉ

Vous me pardonnez?

BLANCHE

Sans doute. Vous souffrez et j'en suis la cause, je ne peux pas vous en vouloir pour un mot de trop. Écoutez-moi bien, monsieur André. Je me suis embarquée avec vous dans un petit roman qui me plaisait par sa gentillesse et son honnêteté. Je vois bien qu'il n'aura pas de suite et qu'il me coûtera quelque gros ennui : peu importe; je n'en mourrai pas plus que vous. Mais il ne faut pas que cette situation se prolonge; elle m'occupe, elle m'embarrasse, elle m'énerve. Nous pouvons être surpris à tout moment et je me trouverais compromise. Vous-même, vous devez désirer en finir. Il y a d'autres femmes que moi auxquelles vous plairez bien facilement. Vous n'avez pas vingt ans pour gémir et vous désespérer.

SCÈNE VII

LES MÊMES, LETOURNEUR

LETOURNEUR, *entrant par la porte du fond.*

Qu'est-ce que tu fais là? Ne cherche pas, c'est visible. Je ne veux pas de ça dans ma maison. Tu es libre, n'est-ce pas? Je ne te demande pas où tu vas ni l'emploi de ton temps. Cette demoiselle a ses moments dont elle dispose. Si vous avez besoin de causer ensemble, allez ailleurs.

BLANCHE

Vous vous trompez, monsieur Letourneur, votre fils n'a plus rien à me dire; c'est avec vous maintenant qu'il a besoin de causer. *(Passant devant lui.)* Parlez à votre père, monsieur André. Vous le voyez, reculer n'est plus possible, vous démentir serait déloyal. *(Lui donnant la main.)* Attendez-moi ici, mon ami, je reviendrai.

Elle sort.

SCÈNE VIII

LETOURNEUR, ANDRÉ

LETOURNEUR

Qu'est-ce qu'il y a? Allons, accoucheras-tu?

ANDRÉ, *très ému.*

Je voudrais me marier.

LETOURNEUR

Ah! C'est bien, cela : c'est très bien. Avec qui?

ANDRÉ

Avec une de tes ouvrières.

LETOURNEUR

C'est encore mieux. Tu l'appelles?

ANDRÉ

Mademoiselle Bienvenu.

LETOURNEUR

Cette fillette... que tu embrassais quand je suis entré, je t'ai vu.

ANDRÉ

Je ne l'embrassais pas.

LETOURNEUR

Regarde-moi et ne mens pas : c'est ta maîtresse?

ANDRÉ

Non, mon père.

LETOURNEUR, *à part.*

Nigaud! *(A André.)* Elle est donc bien extraordinaire, cette petite?

ANDRÉ

Je l'aime beaucoup.

LETOURNEUR

Et elle aussi, je suis bien sûr, elle t'aime beaucoup. Pourquoi t'épouserait-elle, autrement?... Veux-tu que je te dise, mon garçon? Ta mère t'a élevé comme un jocrisse. Ce n'est pas ma faute, c'est la sienne. Tu sais que ta mère et moi nous n'avons jamais pensé de la même manière. Notre ménage s'en est mal trouvé, mais notre commerce n'en a pas souffert, c'est le principal. Si ta mère m'avait écouté, si je t'avais mis à quinze ans dans la confection, comme je le voulais, tu n'aurais pas été bien malheureux avec papa et maman derrière toi, et tu aurais appris bien des choses qu'on doit savoir à ton âge. On ne perd pas de temps dans la confection, ce n'est pas comme dans les collèges. Tu serais un homme aujourd'hui et tu ne me parlerais pas de te marier parce qu'une farceuse ne veut pas de toi ou qu'elle en veut beaucoup trop... Tiens, la voilà justement, ta mère! Elle arrive bien.

SCÈNE IX

LES MÊMES, Mme LETOURNEUR

Mme LETOURNEUR, *elle est entrée par le fond.*

Je te cherche partout, mon enfant. *(A son mari.)* C'est donc le salon ici, que vous vous y tenez tous les deux?

LETOURNEUR

La place n'est pas mauvaise, n'est-ce pas, André?

Mme LETOURNEUR

Pour vous, c'est possible, mais non pas pour mon fils.

LETOURNEUR

Vous êtes en retard, Madame, comme à votre ordinaire. Votre fils était en train de me conter ses amours. Oui. Il est pris, le pauvre garçon, tout à fait pris, et c'est une de vos ouvrières, Mlle Bienvenu, qui a fait le coup. André me demandait mon consentement pour l'épouser.

Mme LETOURNEUR

Est-ce vrai, André?

ANDRÉ

Oui, ma mère.

Mme LETOURNEUR

Est-ce sérieux au moins?

ANDRÉ

Oui, ma mère.

LETOURNEUR

Qu'est-ce que vous dites de ça, Madame?

Mme LETOURNEUR

Que voulez-vous que je dise? Si André aime cette jeune

fille et si elle est honnête, comme je le crois, ni l'âge de l'un, ni la position de l'autre, ne m'empêcheraient de les marier ensemble. Tu pouvais plus mal choisir, mon enfant : elle est charmante, Blanche, charmante, très bien douée, d'un instinct très sûr, et le seul monde où elle puisse être déplacée, c'est le sien. Bien entendu, la chose est assez grave pour que nous prenions le temps d'y réfléchir; mais je suis très heureuse que mon fils, en rencontrant une personne de petite condition, à son goût, ait songé à l'épouser plutôt que d'essayer de la séduire.

LETOURNEUR

Vous êtes une folle, Madame, et votre fils est un niais? *(Passant devant elle.)* Va faire tes malles; tu partiras aujourd'hui même. Vous entendez ce que je lui dis? Il partira aujourd'hui même. Je voulais depuis longtemps t'envoyer en Angleterre; Paris ne te vaut rien en ce moment; je fais d'une pierre deux coups, c'est l'acte d'un bon commerçant. Va faire tes malles. *André se jette dans les bras de sa mère qui l'entraîne avec elle.*

SCÈNE X

LETOURNEUR

Certainement je vais l'envoyer en Angleterre! Je lui compte cinq cents francs tous les mois pour me coller des étiquettes, ça ne sera pas plus cher ni moins profitable. Quel bêta que cet enfant-là! Voilà donc de quoi il s'occupe! Un autre, à sa place,

un garçon sérieux et entendu, serait entré dans ma maison avec une arrière-pensée. Il l'aurait étudiée, retournée, possédée sur le bout de son doigt, et il serait venu me dire après : « Ote-toi de là que je m'y mette. » J'aurais crié : « Bravo ! » Il a un cousin, Stanislas Perrodon, qui a fait mieux que cela, lui. Il a dit à son père : « Je ne veux pas être ton commis, je veux être ton associé. » Le père a refusé. Stanislas a ouvert une maison et lui a raflé sa clientèle. C'est un gaillard aussi, celui-là ! Ça ne l'empêche pas de rire et de s'amuser, au contraire. Si André avait voulu, à vingt-cinq ans, — on est bien jeune à vingt-cinq ans, — il pouvait posséder une des bonnes maisons de couture de Paris. Il pouvait prétendre à une dot de trois cent mille francs. Il pouvait entrer au Conseil municipal... pour le côté droit. On me l'a offert à moi, mais c'était pour le côté gauche. J'ai refusé. J'ai refusé, ce ne sont pas mes principes qui m'ont retenu, c'est l'intérêt tout simplement. Une clientèle cléricale et des électeurs socialistes, ça ne pouvait pas marcher ensemble.

Blanche rentre.

SCÈNE XI

LETOURNEUR, BLANCHE

LETOURNEUR

Vous voilà, vous. Approchez un peu qu'on vous regarde. C'est vrai, ma foi, il y en a de plus laides que vous. Je ne vous connais pas. A quel moment êtes-vous entrée ici ?

BLANCHE

L'année dernière.

LETOURNEUR

En juillet ?

BLANCHE

En juillet.

LETOURNEUR

Je ne riais pas alors. Ma scélérate de goutte a failli me jouer un vilain tour. J'ai dû me ranger depuis et mettre de l'eau dans mon vin... Voyons, mon enfant, il ne s'agit pas de ma goutte pour l'instant. André m'a parlé de l'affaire, ça ne me va pas ; ça ne me va pas du tout.

BLANCHE

Je le prévoyais.

LETOURNEUR

Vous le prévoyiez ? Tant mieux alors, tant mieux ! Nous voilà tout de suite d'accord. Je me demande ce que je vais faire de vous. Il est bien difficile que je vous garde maintenant. Avez-vous pensé à ça aussi ?

BLANCHE

J'y ai pensé.

LETOURNEUR

Ah çà ! Est-ce qu'une gamine de votre espèce s'entendrait avec mon fils pour me faire quelque sottise ?

BLANCHE

Tranquillisez-vous. Je ne reverrai pas M. André.

LETOURNEUR

Non?

BLANCHE

Non.

LETOURNEUR

Je vais l'envoyer pendant quelque temps en Angleterre.

BLANCHE

Vous aurez raison.

LETOURNEUR

Voulez-vous que je l'appelle et qu'il vous fasse ses adieux?

BLANCHE

C'est inutile.

LETOURNEUR

A quoi pourrait-il vous être bon, mon fils? Un enfant qui ne sait rien, qui ne fait rien, qui serait demain sur le pavé s'il ne m'avait pas là. Il ferait des dettes? On ne va pas loin avec des dettes.

BLANCHE

Tranquillisez-vous, je vous le répète. J'ai eu tort d'écouter M. André, et de supposer, si peu que ce fût, qu'on pourrait

nous marier ensemble. Mais brouiller un fils avec ses parents et leur causer des embarras, je n'y songe pas une minute.

LETOURNEUR

C'est bien. Je vous crois. Je serais là, du reste, si vous changiez d'avis. Je ne vous en veux pas. Chacun pour soi en ce monde. C'est André qui ne devait pas vous mettre des folies dans la tête. Vous vous seriez convenus l'un et l'autre, il aurait voulu vous acheter quelques robes, un peu de linge, un mobilier même, il m'aurait trouvé. J'ai été jeune. Je le suis encore quelquefois. Mais le mariage, c'est une autre affaire, halte-là! *(La poussant du coude.)* La main sur la conscience, est-ce que je n'ai pas raison?

BLANCHE

Peut-être.

LETOURNEUR

De quel pays êtes-vous?

BLANCHE

Je suis Parisienne.

LETOURNEUR

Tant pis! Je n'aime pas beaucoup les Parisiens et les Parisiennes; mauvaise graine presque toujours. Quel âge?

BLANCHE

Dix-neuf ans.

LETOURNEUR

Où étiez-vous avant d'entrer ici?

BLANCHE

Chez M. Akbar.

LETOURNEUR

Bonne maison. Pourquoi l'avez-vous quittée? Le gros Akbar, que je connais bien, aura voulu s'amuser avec vous. Où est le mal? Ça pourrait bien me tenter aussi.

BLANCHE

Décidez-vous, monsieur Letourneur. Il faut que je sache si vous me gardez ma place ou si je dois en chercher une autre.

LETOURNEUR

Qu'est-ce que vous gagnez chez moi?

BLANCHE

Dix-huit cents francs.

LETOURNEUR

Dix-huit cents francs, c'est pas mal.

BLANCHE

Je ne me plains pas.

LETOURNEUR

Et vous voudriez les garder?

BLANCHE

Je voudrais ne pas les perdre du jour au lendemain.

LETOURNEUR

Est-ce pour vous, au moins, cet argent-là? Non, n'est-ce pas? Vous avez une famille qui vous en tient compte. Elle prend tout et elle vous laisse le reste.

BLANCHE

Ma famille m'a élevée; il est bien juste que je m'occupe d'elle à mon tour.

LETOURNEUR

C'est très juste en effet. Je connais ça, la famille; les vieux parents et les jeunes. Mon bonhomme de père a vécu jusqu'à quatre-vjngt-douze ans, et il n'a jamais manqué de rien, je vous prie de le croire. Vous avez peut-être vu ici une péronnelle, noire comme de l'encre et sourde comme un pot; c'est une cousine de ma femme, que je loge, que j'habille et que je nourris. Ah dame! je ne peux pas la faire entendre. Je paie les mois d'apprentissage à deux petits vauriens, qui sont mes arrière-neveux, à ce qu'on m'a dit; j'aime mieux le croire que d'aller y voir. Tout cela n'est pas bien amusant, je vous l'accorde. On aimerait mieux manger son argent avec une jolie fille comme vous; mais l'un n'empêche pas l'autre, et on ne peut pas toujours penser au diable.

BLANCHE

Je m'en vais. Je quitte votre maison, c'est le plus simple, et ça coupera court à tout.

LETOURNEUR

Restez là. Je vais vous faire une proposition. André partira cette semaine : il vous écrira quelques lettres d'abord, vous répondrez ou vous ne répondrez pas; quand il ne vous verra plus, il vous aura bien vite oubliée. Je suis propriétaire à Passy d'une bicoque qui n'a pas été habitée depuis longtemps. Vous serez là comme chez vous et vous y aurez tout ce qu'il vous faut. Je n'ai jamais contraint une femme; celles qui ont bien voulu, à la bonne heure! et elles ne l'ont pas regretté plus tard. Si vous me trouvez trop ennuyeux ou trop déplumé, les choses n'iront pas plus loin. Ça vous va-t-il comme ça?

BLANCHE

Vous êtes un homme ignoble, ignoble. Je ne sais pas ce qui me retient de vous cracher à la figure.

LETOURNEUR, *allant à elle, entre deux tons.*

Eh bien?

BLANCHE

N'approchez pas, ou j'appelle votre femme et votre fils, et je leur répète ce que vous venez de me dire.

LETOURNEUR

Faites votre paquet, Mademoiselle, que je ne vous revoie pas ici.

Il sort.

SCÈNE XII

BLANCHE

Quelle misère! Qu'une pauvre fille est à plaindre quand elle ne veut pas se donner au premier venu! Tous, les vieux, les jeunes, ceux qui l'aiment, ceux qui ne l'aiment pas, l'homme qui passe et qui la rencontre, tous, n'ont qu'une pensée : la mettre dans leur lit, advienne que pourra! — Me voilà bien. Je n'ai plus de place; il me reste vingt-trois francs dans mon porte-monnaie et dix jours qu'on me devra ici, si je viens les réclamer; le mois prochain, c'est le terme; qu'est-ce qu'on va faire à la maison? *(Elle se laisse aller sur une chaise dans une crise de larmes ; se relevant.)* Je suis perdue. Je suis au bout de mon courage. J'en ai assez de cette existence misérable, sans repos, sans plaisirs, et dont on ne voit pas la fin. Plutôt que de vivre ainsi, je me jetterais à l'eau.

SCÈNE XIII

BLANCHE, AUGUSTE

AUGUSTE

A nous deux maintenant, Mademoiselle. *(Il va au fond, dépose sa caisse et revient.)* On dirait que vous avez pleuré?

BLANCHE

Parlez tout de suite, Auguste; je ne voudrais pas m'attarder trop longtemps.

AUGUSTE

Qu'est-ce que vous pensez de moi, Mademoiselle?

BLANCHE

Vous êtes un brave garçon, Auguste, c'est bien certain.

AUGUSTE

Ordonné?

BLANCHE

Oui.

AUGUSTE

Laborieux?

BLANCHE

Laborieux.

AUGUSTE

Et intelligent?

BLANCHE

Vous faites toujours très bien votre ouvrage.

AUGUSTE

Eh bien, ce n'est pas tout, Mademoiselle. Il y a autre chose encore qui ne se voit pas et que je n'ai jamais dit à personne.

Je suis dévoré par l'ambition, dévoré. Oui, Mademoiselle. Je ne vis plus, d'être chez les autres et de m'esquinter à leur service. Il faut que je m'établisse, quand je devrais manger tout ce que j'ai.

BLANCHE

Mais, Auguste, il s'agissait d'un mariage, m'avez-vous dit?

AUGUSTE

Attendez, Mademoiselle. Le mariage va venir. Un homme, n'est-ce pas, ne peut pas tout faire dans une maison. Il a besoin d'une compagne qui le seconde, qui s'exprime bien, avec de jolies manières... Si de son côté elle avait quelques économies, ça n'en serait que mieux.

BLANCHE

Et cette personne, Auguste, vous l'avez trouvée?

AUGUSTE

Oui, Mademoiselle.

BLANCHE

Je la connais?

AUGUSTE

Oui, Mademoiselle.

BLANCHE

Vous me croyez quelque influence sur elle?

AUGUSTE, *souriant.*

Elle fera ce que vous voudrez, c'est le cas de le dire.

BLANCHE

Nommez-la.

AUGUSTE

Mademoiselle Blanche Bienvenu.

BLANCHE, *stupéfaite.*

Moi!... moi!... moi!... *(Elle le quitte.)* Ah! c'est pis que tout! pis que tout! Le voilà, le mariage qui m'attend et l'homme auquel je pourrais appartenir!

Brusquement elle va à une armoire, prend de l'encre et du papier et écrit sur ses genoux.

« Ma chère Marie,

« Nous ne nous reverrons plus. Plains-moi! Blâme-moi! Méprise-moi! Ce soir je serai la maîtresse du baron.

« Je t'embrasse pour la dernière fois. »

Elle plie la lettre et la ferme ; elle gagne la porte de gauche ; arrivée là, elle s'arrête, en regardant Auguste qui est resté hébété.

Vous êtes un brave garçon, Auguste. Cherchez une autre femme et gagnez beaucoup d'argent, je vous le souhaite de bien bon cœur.

FIN

UNE EXÉCUTION

UNE EXÉCUTION

A la gare d'une petite ville.

SCÈNE PREMIÈRE

LE MAIRE, UN EMPLOYÉ DE LA GARE

L'EMPLOYÉ

Bonjour, monsieur le Maire.

LE MAIRE, *il est entré précipitamment.*

Bonjour, mon ami. Donnez-moi une place pour Paris.

L'EMPLOYÉ

Est-ce que vous nous quittez, monsieur le Maire?

LE MAIRE

Donnez-moi une place pour Paris. Quatre heures cinq, l'heure du train?

L'EMPLOYÉ

Quatre heures cinq, oui, monsieur le Maire. Vous savez que ce train-là est express et qu'il n'y a que des premières.

LE MAIRE, *à lui-même.*

Non, je ne le savais pas. Comment, ce mauvais drôle voyagera en première classe, quand je ne prends jamais que des secondes ! Écoutez, mon ami. Cette place que je vous demande, elle n'est pas pour moi. Elle est destinée... à un subalterne. Est-ce qu'on ne pourrait pas...

L'EMPLOYÉ

On pourrait mettre M. Justin avec les bestiaux, ce serait encore trop bon pour lui.

LE MAIRE

Donnez-moi une première pour Paris, et dites-moi ce que je vous dois.

L'EMPLOYÉ

Bien, monsieur le Maire. *(Il va au guichet et en revient avec un billet.)* 49 fr. 95.

LE MAIRE

Les voici. *(L'employé le quitte.)* 49 fr. 95 de fichus.

SCÈNE II

LE MAIRE, TABOURET

TABOURET, *entrant.*

Bonjour, monsieur le Maire.

LE MAIRE

Je vous salue, monsieur Tabouret.

TABOURET, *allant de droite à gauche.*

Vous allez à Paris, monsieur le Maire?

LE MAIRE

Non, monsieur Tabouret, non, je ne vais pas à Paris. J'attends Justin, si vous voulez le savoir, pour le mettre en chemin de fer.

TABOURET

C'est aujourd'hui que Justin quitte le pays?

LE MAIRE

C'est aujourd'hui.

TABOURET

Par l'express de quatre heures cinq?

LE MAIRE

Par l'express de quatre heures cinq.

TABOURET

Je le savais, et d'autres que moi le savent bien aussi qui voudront peut-être lui dire adieu, à M. Justin. Histoire de s'amuser en société!

LE MAIRE

Approchez, monsieur Tabouret, et écoutez-moi. Je ne

défends pas Justin, je n'ai pas besoin de vous le dire. Je connais sa conduite mieux que personne. D'abord il a rossé le garde champêtre...

TABOURET

Oh! ce n'est pas ce qu'il a fait de plus mal.

LE MAIRE

Pardon. C'est ce qu'il a fait de plus mal à mes yeux. Ensuite il a détourné des femmes de leurs devoirs...

TABOURET

Oh! je lui pardonnerais encore ça.

LE MAIRE

Je vous crois, vous êtes célibataire. Enfin, d'honnêtes commerçants, je me sers à dessein de ces mots pour ne pas envenimer la question, d'honnêtes commerçants ont ouvert à Justin des crédits considérables... Qu'est-ce qu'il vous doit?

TABOURET

Deux cent soixante-dix francs soixante-dix.

LE MAIRE

Deux cent soixante-dix francs soixante-dix à un cafetier!... ont ouvert à Justin des crédits considérables, sans que cette situation ait paru le préoccuper une minute. Bref, c'est le dernier des chenapans. Il y a trois mois, on voulait le nommer conseiller municipal; mais le vent a tourné depuis et ses électeurs sont venus me prier de le renvoyer du pays. J'ai

fait appeler Justin dans mon cabinet; il a compris tout de suite — car il est très intelligent, ne l'oubliez pas — qu'il a exploité tout le monde ici, et que, sous ce rapport, sa ville natale ne lui offrait plus aucune ressource. Il s'en va. Il se rend à Paris. Ce n'est pas un bien joli cadeau que nous faisons à Paris, mais c'est un grand débarras pour nous. Eh bien, je demande à mes administrés et au besoin je leur commande de laisser ce garçon partir tranquillement, et de m'épargner un charivari, lequel charivari colporté à la Préfecture, dénaturé par une presse hostile, prendrait aussitôt, à une époque de transition comme la nôtre, un caractère révolutionnaire.

TABOURET

Ma foi, monsieur le Maire, je ne vous promets rien. Ce n'est pas vous qui me rembourserez quand Justin ne sera plus là. Vous conviendrez que c'est dur d'être refait de près de trois cents francs par un polisson et de le regarder partir les bras croisés.

LE MAIRE

Réfléchissez, monsieur Tabouret. Vous agirez comme vous l'entendrez, mais prenez garde aux conséquences.

SCÈNE III

LE MAIRE, ROBINEAU

ROBINEAU, *entrant.*

Monsieur le Maire se porte bien?

LE MAIRE

Très bien, Robineau, très bien. Qu'est-ce que vous venez faire ici?

ROBINEAU, *bas, en souriant.*

Je viens voir.

LE MAIRE

Voir quoi?

ROBINEAU

Savez-vous que Justin quitte le pays aujourd'hui, par le train de quatre heures cinq?

LE MAIRE

Je le sais. Après?

ROBINEAU

Je viens voir.

LE MAIRE

Vous me l'avez dit. Quoi voir?

ROBINEAU

Il paraît qu'on veut lui faire un mauvais parti, à Justin.

LE MAIRE

Qui : on?

ROBINEAU

Tabouret et quelques autres.

LE MAIRE

Et vous, Robineau, est-ce que vous en êtes?

ROBINEAU

Vous ne le pensez pas, monsieur le Maire. Je suis tailleur mais je ne suis pas batailleur. *(Il rit.)*

LE MAIRE, *après l'avoir regardé sévèrement.*

Dans ce cas, Robineau, vous avez bien fait de venir. J'attends Gros-Jean, le garde champêtre. Nous serons trois, s'il arrivait quelque chose.

ROBINEAU

Non, monsieur le Maire, non. Ne me mêlez pas à cette affaire-là. Je suis venu pour voir, pas autre chose.

LE MAIRE

Dites-moi, Robineau, vous êtes un homme raisonnable, un esprit pondéré, j'aime beaucoup causer avec vous. Si vous pouviez vous guérir de cette infirmité...

ROBINEAU

Une infirmité! Laquelle?

LE MAIRE

J'appelle ainsi, Robineau, votre déplorable passion pour le calembour. *(Robineau rit.)* Parlez-moi franchement. Que pensez-vous de Justin?

ROBINEAU, *avec importance.*

Eh! eh!

LE MAIRE

Oui, n'est-ce pas?

ROBINEAU, *de même.*

Il y a beaucoup de choses à dire de ce garçon.

LE MAIRE

Beaucoup de choses, c'est aussi mon avis.

ROBINEAU

Des qualités et des défauts.

LE MAIRE

Le pour et le contre.

ROBINEAU

Justin ira peut-être très loin, s'il n'est pas arrêté.

LE MAIRE

Arrêté! Comment l'entendez-vous? Arrêté par les circonstances, ou bien arrêté...

ROBINEAU

Les deux sont possibles.

LE MAIRE

Les deux sont possibles, je pense entièrement comme vous. Encore un mot. Qu'est-ce qui a perdu Justin?

ROBINEAU

Le billard.

LE MAIRE

Le billard!

ROBINEAU

Le billard.

LE MAIRE

J'entends bien. Le billard! Je n'aurais pas cru que le billard pût avoir d'aussi funestes conséquences. Tout pesé, Robineau, vous êtes plutôt indulgent pour Justin.

ROBINEAU

Certainement.

LE MAIRE

Est-ce qu'il vous devait quelque chose?

ROBINEAU

Pas un sou.

LE MAIRE

J'aperçois Gros-Jean qui me cherche. Au revoir, Robineau.

ROBINEAU

Au revoir, monsieur le Maire.

SCÈNE IV

LE MAIRE, GROS-JEAN

LE MAIRE

Eh bien, Gros-Jean?

GROS-JEAN

Justin approche.

LE MAIRE

Ah! Qu'est-ce qui s'est passé?

GROS-JEAN

Rien, monsieur le Maire.

LE MAIRE

Rien?

GROS-JEAN

Rien.

LE MAIRE

Tabouret est ici; les autres?

GROS-JEAN

Les autres seront restés chez eux.

LE MAIRE

Vous n'avez rencontré personne?

GROS-JEAN

Personne.

LE MAIRE

Pas de cris, pas de pierres?

GROS-JEAN

Non, monsieur le Maire.

LE MAIRE

Eh bien, Gros-Jean, nous en serons quitte pour la peur.

GROS-JEAN

Je ne sais pas si je dois dire à monsieur le Maire...

LE MAIRE

Allez donc, Gros-Jean, parlez donc.

GROS-JEAN

Lorsque Justin est arrivé à la Petite-Place, il a levé la tête; on a ouvert une fenêtre et on lui a jeté un bouquet.

LE MAIRE

Un bouquet! Vous êtes bien sûr?

GROS-JEAN

Oui, monsieur le Maire.

LE MAIRE

Allons, bon! il reçoit des bouquets maintenant! Il est bien temps qu'il s'en aille. Qui est-ce qui demeure à la Petite-Place? Ce bouquet-là ne peut venir que d'une femme ou d'un anarchiste.

Entre Justin, une pratique de petite ville ; il est inquiet et goguenard à la fois ; il tient de la main droite une valise et une queue de billard ; de la main gauche un bouquet.

GROS-JEAN

Justin est là.

LE MAIRE

Laissez-nous ensemble, Gros-Jean. Tabouret se cache dans quelque coin, trouvez-le et empêchez-le d'approcher.

GROS-JEAN

Oui, monsieur le Maire.

SCÈNE V

LE MAIRE, JUSTIN

LE MAIRE

Voici ta place pour Paris, mon garçon. Une première, tu ne te plaindras pas. Moi qui ne dois rien à personne, je ne prends jamais que des secondes. Voici de plus un billet de

cent francs; je ne veux pas que tu débarques là-bas sans un sou dans ta poche. Quand cet argent sera mangé, si tu n'as pas trouvé des moyens d'existence, ne m'écris pas pour en avoir d'autre, ce serait absolument inutile.

L'EMPLOYÉ, *revenant.*

Les voyageurs pour Paris, en voiture, en voiture!

Justin fait un mouvement.

LE MAIRE, *le retenant.*

Tu as le temps. Je voudrais pouvoir te dire que tu emportes l'estime de tes compatriotes, mais tu ne me croirais pas. Tu emportes leur argent, oui, leur estime, non. Fais fortune, la considération te reviendra. Tu as de l'aplomb, tu mens avec assurance, ce ne sont pas les scrupules qui t'étouffent; si tu peux trouver à entrer dans les affaires, je crois que c'est là où tes qualités seront à leur place.

L'EMPLOYÉ, *revenant.*

Les voyageurs pour Paris, en voiture, en voiture!

Justin fait un mouvement.

LE MAIRE, *le retenant.*

Tu as le temps. Qu'est-ce que je demande? Que tu travailles et que tu gagnes ta vie honorablement. Mais vraiment si c'est dans ta nature de duper tout le monde, tâche au moins que ça te profite et que ça te conduise à quelque chose. Je t'attends, pour te juger définitivement, à ta conduite avec

moi. Cent francs que je viens de te remettre et cinquante de ton voyage, total : cent cinquante francs qui seront sortis de ma caisse. Je ne te les réclamerai jamais; mais dans un an ou dans dix, tu me trouveras toujours là pour rentrer dans mes débours. Maintenant, mon garçon, en route, et ne manque pas le train, si c'est possible.

Il pousse Justin vers la barrière ; Justin disparaît ; on entend le train qui part quelques instants après.

LE MAIRE, *s'épongeant.*

Ouf! Voilà une affaire faite. J'avais peur d'une journée!

FIN

LA MÈRE

LA MÈRE

Scénario en 5 actes[1].

ACTE PREMIER

Le théâtre représente une sorte de mansarde. Au lever du rideau, Charpentier est seul. Quelques mots pour annoncer l'arrivée de son cousin auquel il a donné rendez-vous. Entrée d'Ernest. Charpentier lui avoue et lui explique la nécessité où il se trouve de faire payer par son père une vingtaine de mille francs de dettes. Réplique du cousin qui n'admet pas cette nécessité et dans cette réplique, exposition de la famille Charpentier. Charpentier répond : mon passif éteint, une vie nouvelle. Quitteras-tu ta maîtresse? Amour de Charpentier pour cette femme; mépris d'Ernest pour toutes les femmes et celle-là en particulier. Ernest consent et en parlera d'abord à Mme Charpentier. Charpentier lui explique qu'en frappant sur le plancher, sa mère viendra.

1. Le scénario de la « Mère » est encore inédit.
Se reporter à ce que nous en disons dans la Préface, pages 29, 30 et 31.

Scène II. — Monologue d'Ernest débité cyniquement le bâton à la main.

Scène III. — Ernest et Mme Charpentier. Ernest, après des précautions oratoires, annonce à Mme Charpentier la commission dont il est chargé. Celle-ci, après le premier coup porté, dissimule sa douleur et ses craintes. Son fils est jeune, il est resté très sage très longtemps; il a rencontré une mauvaise femme qui l'a entraîné dans des dépenses qu'il ne pouvait pas faire; mieux vaut liquider le passé et qu'il rentre dans le bon chemin; elle obtiendra la somme de son mari. Arrivée de Mlle Charpentier. Le père est en colère, il grogne, il gronde, il est insupportable. Mme Charpentier renvoie Ernest. Que son fils revienne, qu'il demande pardon à son père et tout sera payé et oublié.

Scène III (1). — Cette scène est le contraire de la précédente. Mme Charpentier se désole avec sa fille; elle montre ses inquiétudes, les dangers que court son fils, bien qu'il soit un honnête homme. Elle redoute la colère et un refus de son mari.

Scène IV (2). — M. et Mme Charpentier. Il entre grognon et brutal comme toujours. Elle lui lâche le pot aux roses, d'un coup, en quelques mots. Colère du père.

1. Il faudrait : scène IV.
2. Il faudrait : scène V.

Scène v (1). — Rentrée d'Ernest. On attend la décision du père. Il dit à son fils que sa mère lui remettra l'argent. Il les dépouille pour satisfaire d'ignobles folies. Il commence ainsi, il finira aux galères.

ACTE II

Un bureau d'agent de change. Beaucoup de mouvement et d'animation. Commis légers, gamins et sans scrupules. Ils jouent à la Bourse et entretiennent des femmes. Charpentier pour eux est resté un niais, un piocheur, un commis d'autrefois qui couche avec sa blanchisseuse. Ils ne savent rien. Arrivée de Mme Charpentier. Elle ne se nomme pas. Elle veut voir le patron. On se moque d'elle. Arrivée de l'agent de change. Scène entre lui et Mme Charpentier. Mme Charpentier explique que la vie de Paris ne convient pas à son fils; elle le prie de le congédier lui-même. Celui-ci refuse. Mme Charpentier insiste. Son fils se conduit mal et dangereusement. Il a une maîtresse qui l'entraîne; son père a payé une fois ses dettes et ne pourrait pas recommencer. Nouveau refus de l'agent de change. Le fils est un employé modèle; on exagère; qu'est-ce que c'est que des petites folies de jeune homme. De là à prendre la caisse il y a loin. Tout d'un coup il s'arrête. Il se souvient d'un paquet de valeurs égaré et qu'on ne retrouve pas. Il la quitte. Mme Charpentier seule; elle

1. Il faudrait : scène vi.

tremble; on devine son émotion et sa terreur. L'agent rentre avec les titres. Il maintient son refus et congédie Mme Charpentier. On apporte des lampes. Les bureaux se vident. Charpentier entre. Il vient faire sa besogne. Arrivée de la maîtresse. Elle le menace de le quitter. Elle le pousse au vol.

ACTE III

Chez la maîtresse. Le vol est consommé. Charpentier allant et venant, inquiet, troublé du moindre mot, du moindre bruit. Terreur et remords. Retour des courses. Dîner. On chante et l'on boit. Charpentier, épuisé, déjà malade, s'asseoit à l'écart. Les figurations lui apparaissent. Arrivée de la mère. Tout le monde se retire. Elle l'interroge. Un homme est venu et lui a fait peur. Aveu. Il aime mieux le lui faire. Départ immédiat. A-t-il de l'argent, un passeport. Il le lui montre. Il avait tout prévu. Il lui montre aussi un pistolet. Doit-il s'en servir? Mme Charpentier sort. Scène entre Charpentier et sa maîtresse. Il lui demande de fuir avec lui. Elle refuse. Il la menace de son pistolet. Elle ira le retrouver.

ACTE IV

Un petit salon bourgeois. Les Charpentier. Cette scène, d'une tristesse morne, est dans la pantomime autant que dans

le dialogue. Le père abruti se promène le long des murs. Il n'est plus sorti depuis la condamnation de son fils. Explications. Le fils est en Amérique, il a pris un faux nom; il travaille. Il est en correspondance avec sa mère par l'intermédiaire d'Ernest; mais l'extradition a été obtenue contre lui. Ernest entre. Il apporte de mauvaises nouvelles. Le fils est malade. Mme Charpentier n'hésite pas. Elle prend de l'argent, ses bijoux; elle écrit une lettre d'adieu à son mari qu'elle laisse avec sa fille. Rentrée de Charpentier père; il trouve la lettre, la lit et tombe mort.

ACTE V

1er TABLEAU. — En Amérique, à Boston, à la descente du bateau. Conversation entre un alderman et l'agent de police envoyé pour Charpentier. Il est là, et examine les physionomies. Mme Charpentier descend du bateau. L'agent la remarque, se met à sa disposition; c'est elle-même qui le conduit à son fils.

2e TABLEAU. — Mort de Charpentier.

FIN

TABLE

LA PARISIENNE 1

VEUVE. 123

LA NAVETTE 137

LES HONNÊTES FEMMES 187

LE DÉPART 239

UNE EXÉCUTION 283

LA MÈRE 299

10 53

5543. — Tours, Imprimerie E. ARRAULT et Cie.